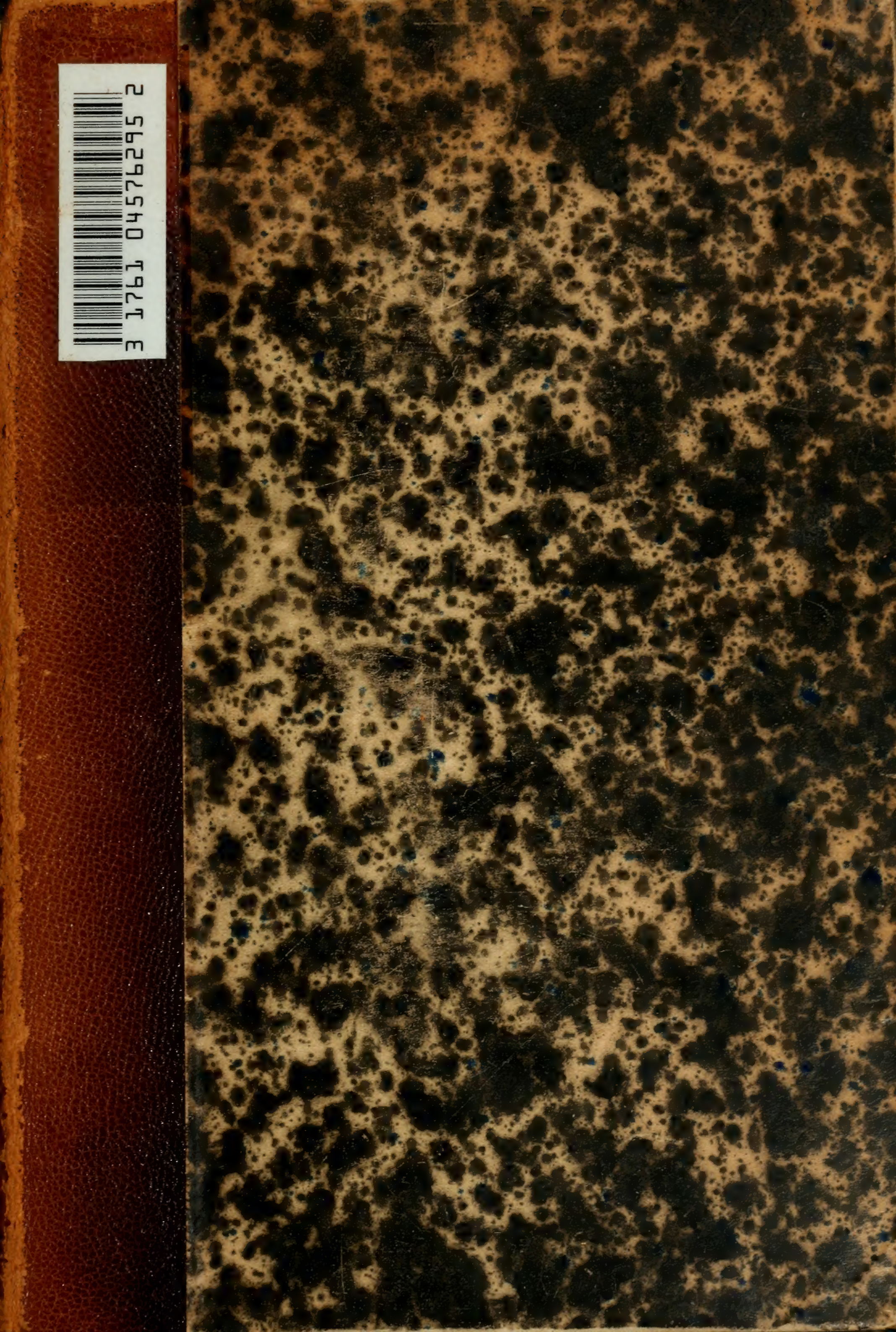
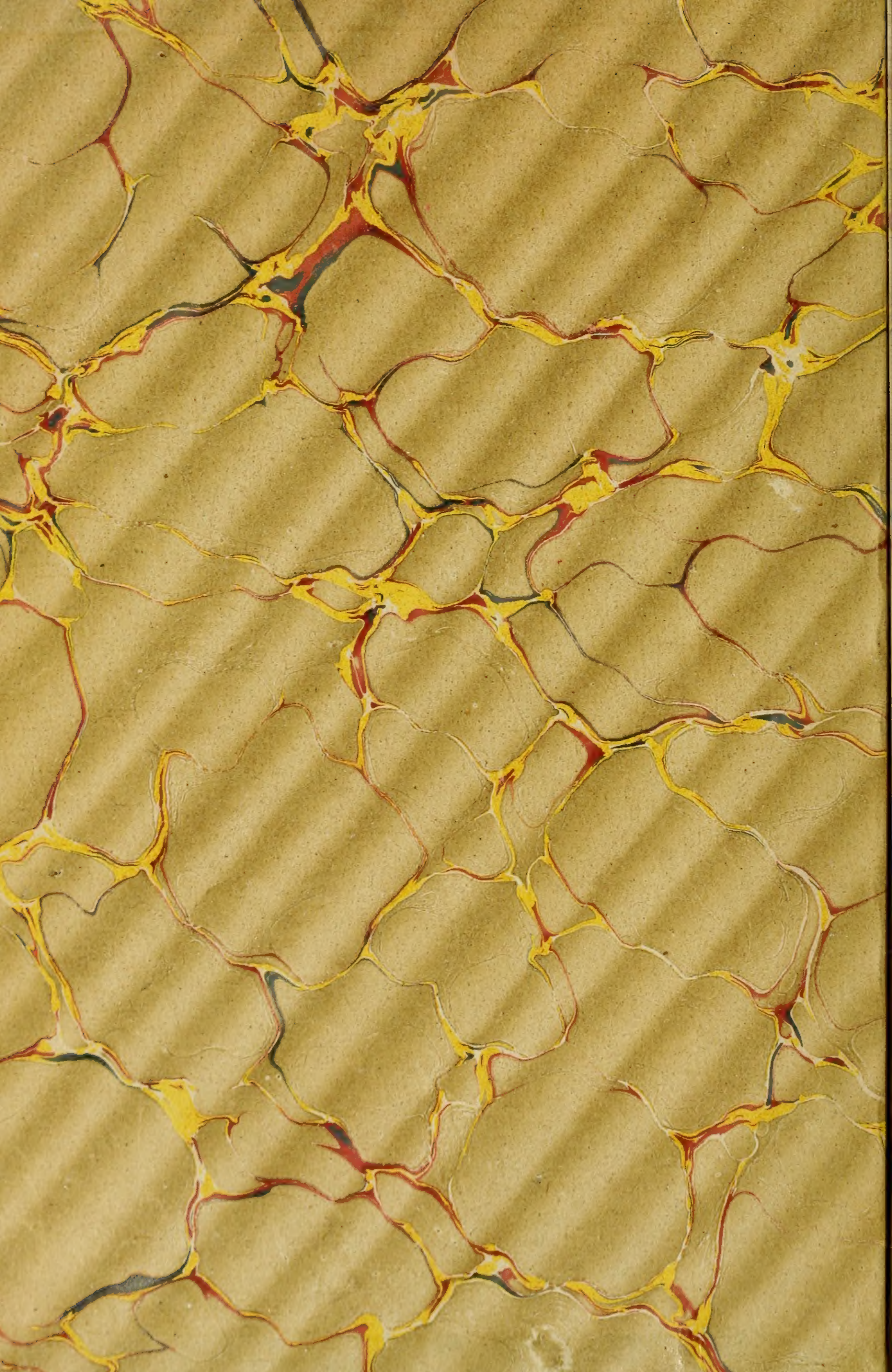

3 1761 04576295 2





AU CHEVET D'UN HÉROS

[redacted]

FRANZELÉ

AU CHEVET D'UN HÉROS

CINQ MOIS DE VEILLES AUPRÈS DE PAUL DÉROULÈDE

H. FLOURY, Éditeur

PARIS — 1, Boulevard des Capucines, 1 — PARIS

1915

Avertissement

Si la publication de ces Souvenirs n'était pas l'accomplissement d'une volonté formelle, formellement exprimée par Paul Déroulède, nous n'aurions eu ni la présomption de parler de lui après tant de voix plus autorisées, ni le douloureux courage de revivre pour les décrire toutes les étapes de ce déchirant Calvaire.

Déroulède sentait qu'il ne finirait pas ses Mémoires — pas même ce *Voyage autour de l'Allemagne* dont il regrettait d'avoir livré quelques pages au public sans avoir pu les mettre au point à son gré. — Mais ces souvenirs qu'il n'avait plus la force d'écrire ni même de dicter, il les évoquait devant moi

pendant ses longues nuits d'insomnie, avec l'espoir et le désir de les voir du moins recueillis sous ses yeux et publiés sous son contrôle. Il en avait médité et arrêté la teneur, la forme et jusqu'au titre, dont sa modestie repoussait pourtant un mot : celui-là même qui peut seul exprimer la grandeur et la supériorité de son âme.

La mort est venue trop tôt interrompre ces émouvantes confidences; le fond comme le ton du récit s'en trouvent forcément modifiés. Les détails intimes qui, du vivant de Déroulède, n'y eussent pas trouvé place, sont désormais sacrés pour ses amis et précieux à l'Histoire. L'immortalité glorieuse où il est entré nous fait un droit et un devoir de parler de lui comme il n'eût jamais souffert qu'on en parlât.

Aucun de ceux qui l'ont approché d'assez près pour goûter le charme de sa conversation ne s'étonnera de ne pas retrouver dans ces pages la couleur, la vie ardente dont il animait

la plus mince anecdote. Si la sténographie elle-même n'a pu nous conserver de sa brûlante éloquence qu'une ombre froide et décolorée, comment fixerions-nous avec des mots cette chose ailée, changeante et chatoyante, qu'était la Causerie sur les lèvres de ce Français de race? La tâche se bornait donc à reproduire ces entretiens avec la plus respectueuse et scrupuleuse probité, sans jamais prêter à l'Ami disparu aucune parole qu'il n'ait réellement prononcée. Ce n'est pas ici de la littérature, mais l'humble et pieux accomplissement d'un devoir sacré.

Qu'on veuille bien n'y pas chercher autre chose (1).

---

(1) « Il faudra aussi, me disait encore Déroulède, dire pour quel motif je vous ai appelée à mon chevet et imposé cette tâche : c'est que nous avons, vous et moi, aimé la France du même cœur. »

De mérite personnel de ma part, il n'y en eut donc pas plus que de préférence arbitraire de la sienne : seulement l'accord, trente ans éprouvé, de deux sensibilités patriotiques qui se répondaient naturellement l'une à l'autre comme l'écho répond à la voix.

AU CHEVET D'UN HÉROS

A LANGÉLY

Langély, 7 septembre 1913.

Langély! ce doux nom dont l'harmonie fluide sied bien au vieux logis bercé par des frissons de verdure et d'eau vive, ce nom aimé tinte en moi depuis deux jours comme une clochette de cristal.

C'est hier, par un beau soir rose, que je suis arrivée au presbytère de Gurat où j'ai reçu l'hospitalité la plus touchante et la plus paternelle. Comme je m'applaudis d'avoir cédé à l'élan de mon cœur, d'être venue au lieu de

laisser ma pauvre amie Jeanne Déroulède trois mois encore seule avec son angoisse : même les voisins de campagne sont absents !

Jeanne est venue ce matin à l'église pour la grand'messe — accompagnée de Rolland, le dévoué commissaire général de la L. D. P., qui travaille ici au classement des lettres du « Patron ». — Je l'attendais chez M. le Curé ; nous nous sommes embrassées dans le jardin plein de fleurs et criblé de soleil. Mais la messe finie, elle ne veut pas me laisser une heure de plus à la cure et « m'enlève » pour déjeuner. Nous montons dans la charmante petite voiture marron au capiton bleu dont Déroulède, il y a quelques mois, a fait la surprise à sa sœur ; celle-ci prend les rênes et en route pour Langély !

Polka, la petite jument grise, descend au grand trot une route que je reconnais avec émotion ; mais, soudain, elle tourne à droite : « C'est, me dit Jeanne, le nouveau chemin que nous avons fait faire cette année ; il abrège de moitié le trajet. »

Elle est intéressante, l'histoire de ce chemin.

L'an dernier encore, il n'y avait là que des prés incultes dont la végétation désordonnée montait à deux mètres, obstruant les ruisseaux, changeant les eaux courantes en eaux stagnantes et les prairies en marais où rampait la fièvre. Cet état de choses, commode à l'indolence charentaise, Déroulède en souffrait dans son culte pour cette terre de France :

> Bonne à tous les produits, prête à tous les essais,

dont il soigne si pieusement la beauté féconde.

Il acheta les terres en friche, fit raser les prés, dégager les ruisseaux et tracer la route. Il fallut clayonner le sol mou, détrempé d'humidité. On jeta des ponts sur les ruisseaux — de braves ponts en planches, aux garde-fous rudimentaires faits de rondins non écorcés, dont la franche allure n'a rien de commun avec tant de prétendus *ponts rustiques*, maniérés et ridicules, qui semblent empruntés à quelque décor d'opéra. Cette route neuve, déjà baptisée par Rolland « l'avenue Paul Déroulède », sera, dans quelques années, une de ces allées majestueuses comme on en voit de si

belles en ce coin de Charente. Actuellement, les jeunes peupliers grêles qui la bordent font penser aux branchettes que les enfants piquent dans le sable pour dessiner des *jardins*. Mais telle qu'elle est, avec sa chaussée inégale, fraîchement empierrée, son ruban blanc qui serpente parmi les prés ras et les ruisseaux rendus à leur limpidité première, elle donne une impression réconfortante de netteté, de propreté saine, active et joyeuse.

Elle tombe dans un joli chemin creux que la Bretagne envierait à la Charente pour ses hauts talus aux buissons échevelés, aussi bien — avouons-le — que pour son humidité perpétuelle. Et tout de suite, voici la cour de Langély, l'aire où rôdent par troupes les oies et les poules; autour des maisonnettes des métayers, les granges pleines de blé et de foin, les étables où ruminent les bœufs roux aux cornes lisses; enfin, le « vieux toit paisible entouré de cabanes » avec ses tuiles d'un rouge brun et ses murs brodés de feuillage. Ça et là, au sommet d'un vieux puits, au faîte d'un pignon, l'œil est attiré par un de ces gracieux fleurons taillés

en étoile qui sont les « pierres de Langély », caractéristiques du domaine. Et, sur tout cela, on ne sait quel air d'accueillante bonhomie, de souriante cordialité où se décèle déjà l'âme du Maître.

La voiture tourne à droite, s'arrête... et je retrouve l'éblouissement charmé de ma première visite. En face de nous, un vieux pont étroit, fait de quelques planches, enjambe l'eau claire de la Nizonne, au delà l'éclatant rideau des bois ferme l'horizon. Ce pont marque la limite entre la propriété Déroulède, à gauche, et celle du voisin. Autrefois, le tout appartenait à la famille. Mais d'inévitables partages entre les nombreux enfants ont morcelé, émietté le domaine de telle façon que les possessions des uns et des autres s'y enchevètrent le plus bizarrement du monde : « Jusqu'à cette pierre, explique Jeanne en souriant, c'est à nous; le reste appartient au voisin. Mais à partir de la poutre que vous voyez là, tout redevient nôtre. »

A droite du pont, la berge descend en pente douce; c'est l'abreuvoir où les canards s'ébat-

tent à grand bruit, où les bœufs viennent, le soir, tremper leurs mufles fumants. Sur l'autre rive, un petit lavoir où s'affaire une laveuse agenouillée offre un tableau tout fait, digne d'un Daubigny ou d'un Thaulow.

La maison du Poète-Soldat est à gauche. Voici la tour quadrangulaire vêtue de chèvrefeuille et de jasmin, avec son élégante porte basse d'un dessin si pur, si *vieille France*, et là-haut, la petite fenêtre de l'ancien cabinet de travail.

Contre la façade, un saule magnifique, planté par Déroulède, trempe sa pâle chevelure dans l'eau frissonnante.

Mais déjà la frêle barrière de bois ajourée qui sert de porte au domaine s'est ouverte sous la main de Jeanne; nous sommes sur l'étroite terrasse qui sépare la maison de la rivière. Le Maître paraît au seuil du logis. Appuyé sur sa canne, d'un pas qui veut être ferme, il vient à nous la main tendue, avec ce beau sourire dont nulle souffrance n'a pu altérer la lumineuse douceur.

Mes hôtes ne m'ont pas permis de retourner à la cure : on m'a fait un nid charmant de la salle de billard, dans la construction neuve élevée l'an passé.

Il y a, dans la propriété de Langély, une partie très ancienne : c'est la tour carrée et ses annexes. Cette tour, à la fois élégante et solide, qui semble avoir été une tour de guet; l'inscription du seuil, en lettres gothiques : *Bon vouloir*, qui se trouve répétée dans une pièce du rez-de-chaussée, au-dessus d'une niche où figurait sans doute une Vierge; les meurtrières percées dans les massives murailles du cellier, tout paraît indiquer que Langély fut d'abord un de ces prieurés militaires nombreux jadis dans cette région si longtemps troublée par la guerre de Cent Ans et les guerres de religion : « Prieuré militaire, prieuré littéraire, dit notre Hôte, il n'a guère changé. » Maison de combat et asile de recueillement, tel il apparaît encore aujourd'hui.

Trois corps de bâtiment s'élèvent à la suite, édifiés par trois générations successives; mais partout règne le même parti pris de franche

simplicité : ni tentures luxueuses, ni plafonds à lambris que pourrait gâter l'humidité de l'atmosphère ; aux fenêtres donnant sur la rivière et les bois, point de rideaux qui gênent la vue. Partout des plafonds à poutrelles, des murs blanchis à la chaux, des lits à baldaquin, tendus de toile de Jouy à grandes fleurs. Le luxe moderne n'a pas entamé cette naïveté patriarcale, l'odieux confortable germano-américain n'en a pas gâté le pittoresque. Seul, l'éclairage électrique, unique concession au progrès, étonne un peu dans cet ensemble rustique.

Le plus ancien bâtiment, celui de gauche, œuvre des grands parents, contient la chambre de Déroulède, avec sa gracieuse fenêtre à meneaux, et celle de sa sœur. Le deuxième, construit par leur père, fait suite au premier, mais sans communication intérieure avec celui-ci. On y pénètre par un charmant escalier extérieur tout drapé de lierre et surmonté d'un rosier magnifique dont les branches désordonnées tapissent le mur latéral. C'est le domaine actuel de Rolland qui a installé dans

la chambre du fond ses caisses de lettres, ses *chemises* cartonnées, ses courroies et son composteur.

Le troisième corps de logis, celui qui va devenir *ma maison*, comme dit gentiment mon Hôte, est entièrement indépendant des premiers, auxquels il fait suite sur la droite. Il occupe l'emplacement d'un ancien chai transformé sous les yeux et sur les indications de Déroulède, avec un goût exquis et un édifiant respect du passé. Bien que de construction récente, il s'harmonise si bien avec le caractère des autres bâtiments que, seule, la blancheur de sa façade l'en distingue. Trois marches de pierre mènent à un vestibule dallé d'où un coquet escalier de bois monte à la salle de billard, vaste pièce inondée de clarté par trois fenêtres à petits carreaux, ouvrant sur la Nizonne et les vergnes. Le plafond à poutrelles, les boiseries, la bibliothèque encastrée dans la paroi, sont en pitchpin verni, d'un aspect simple et gai.

Un superbe billard à incrustations, qui fut celui d'Emile Augier, occupe tout le centre de

la salle. Aux murs, de beaux portraits au crayon d'Augier et de sa femme, par Amaury Duval, le médaillon en bronze offert par la Ligue des Patriotes à Jean Dollfus, pour ses noces de diamant, une gravure coloriée du champ de bataille de Solférino; une photographie du tableau de Detaille, Paul et André Déroulède à Sedan; et du même, en fac-simile d'aquarelle, les nouveaux modèles d'uniformes militaires. Je retrouve aussi, non sans émotion, une partie des dessins et peintures offerts, en 1900, à l'Exilé de Saint-Sébastien, par les artistes français.

Sur toutes les parties de ce domaine patiemment acquis, embelli, aimé, habité par plusieurs générations du même sang, flotte cette vie mystérieuse qui est l'âme des vieilles maisons et que Jeanne exprime d'instinct avec une si pénétrante poésie quand elle dit à son frère en repassant le seuil : « Sens-tu que les pierres nous bénissent? »

La terrasse est le plus grand charme de Langély. Entre la façade de la maison tapissée de lierre, de rosiers, de jasmin d'Amérique aux odorants liserons corail, et les caisses de géraniums, d'héliotropes, d'œillets, de lauriers et de verveine qui servent de garde-fous du côté de l'eau, elle offre au rêve son allée fleurie, frôlée par le cristal silencieux de la Nizonne, hantée de libellules chatoyantes et de papillons éclatants. Cette eau limpide qui glisse, d'un élan jamais ralenti, sur les herbes couchées par la force du courant, a l'air de se hâter vers un but et de garder un secret. Gyrins et notonectes y valsent sur une bulle d'air; parfois une couleuvre y déroule ses anneaux luisants; des petits poissons transparents y virent au soleil entre deux eaux. A l'aube, quand le ciel est rose, un concert de chants d'oiseaux monte des vergnes et des bois dont le vert éclatant se nuance de rouges pâlis, de bruns roux, de jaunes vibrants, de violets pourprés. Les ruisseaux, à travers le feuillage éclairci, brillent dans les prés comme des miroirs d'argent. La Nizonne mêle ses frissons

aux frissons des feuilles mortes qui tombent lentement sur son flot muet et voguent au fil du courant avec des paquets d'herbes fauchées.

Au jour tombant, une lumière plus chaude baigne les troncs d'arbres de l'allée des platanes, reflétés dans l'eau transparente sur le bleu du ciel, et crible de paillettes d'or fauve le feuillage à peine jaunissant. Des lueurs capricieuses avivent l'émeraude des gazons et des mousses, la cascatelle fait là-bas son bruit chantant. Parfois un cri d'oiseau, un vol de libellules... puis le silence et l'éclat tranquille du soleil d'automne.

Le soir, au clair de lune, les silhouettes géantes des grands peupliers s'érigent, noires sur le ciel d'argent; une nappe de clarté nacrée illumine le petit pont, le saule, et moire de plaques lumineuses l'eau sombre et polie de la rivière.

Que de songeries héroïques et douloureuses, que d'espoirs, de rancœurs, de tendresses et d'amertumes elle a bercés, roulés et noyés dans son flot rapide, depuis le temps où le lutteur lassé d'aujourd'hui, alors jeune officier

imberbe, le bras en écharpe, y mirait son rêve !

Quand le Maître, alerte et robuste, ne redoutait pas encore les traîtrises du plein air et du bord de l'eau, c'est sur cette terrasse que la table était mise matin et soir, sous le *toldo* enflé par la brise. On dressait le couvert en face de la magnifique allée de platanes qui, de l'autre côté de la Nizonne, s'enfonce perpendiculairement en plein bois. L'excellent curé de Gurat, un ou deux bons voisins de campagne, parfois un habitant du pays, amené par un entretien d'affaires, s'asseyaient deux ou trois fois dans la semaine à cette table hospitalière, ignorante des réceptions d'apparat. Que d'heures délicieuses qui ne reviendront plus !...

Quand le brûlant soleil d'été rend la terrasse inhabitable, on se réfugie dans le « Jardin anglais ». Ce nom — d'ailleurs très impropre — désigne l'espace, enclos d'une légère palissade, qui fait suite à la maison sur la droite. La terrasse s'y continue, le long de la rivière, par une merveilleuse allée d'arbres vêtus et rongés de lierre, où il fait bon s'asseoir au

bord de l'eau, sous un velum improvisé, les yeux sur la « forêt vierge » comme disait un vieil ami. Cette forêt vierge, c'est, sur l'autre rive, le bois touffu, impénétrable, où des lianes souples balancent leurs festons d'un arbre à l'autre. Le jour, la verdure traversée de soleil, met des touches d'or et d'émeraude dans le miroir de l'eau courante ; le soir, le clair de lune y sème des chatoiements de perle et d'acier bleui.

Le long de l'allée, du côté opposé à la rivière, s'étend une belle prairie verte bornée, au fond, de quelques sapins. On y avait disposé les tables du banquet lors de la fête donnée, il y a un an, par Déroulède, à tous les anciens soldats de la région, médaillés de 1870.

Il paraît invraisemblable, au premier abord, que cette âme de fer et de feu, de fougue et d'élan, que ce Lutteur pour qui l'action est en quelque sorte un besoin physique, se soit formé dans ce décor d'idylle, mieux fait pour

bercer la nonchalance d'un artiste que pour stimuler les ardeurs d'un apôtre.

Et certes, pour conserver dans ce nid de rêve, baigné de tendre mélancolie, toutes les énergies de la vie militante, il a fallu l'exceptionnelle force d'âme du Sonneur de clairon. Mais il faut se souvenir que Déroulède, s'il a beaucoup vécu ici dans son enfance, n'y est pas né. Son berceau fut au cœur du Paris historique, entre le Louvre, la Conciergerie et l'Hôtel de Ville ; sa jeunesse a eu pour cadre ce Quartier Latin où, au déclin du second Empire, la parole de Gambetta, les pamphlets de Rochefort et de Rogeard, enfiévraient les cœurs de vingt ans. Il importe de ne pas oublier non plus tout ce qu'il y eut de volonté stoïque, de rigoureuse discipline morale, d'abnégation et de sacrifices consentis, dans cette existence haletante choisie par devoir, mais non embrassée par plaisir.

Enfin, à peine contournée la vieille tourelle drapée de verdure, ce qui apparaît autour de Langély, c'est partout la vie paysanne, le labeur rustique dans sa majesté simple et forte,

la Terre sacrée où germent, avec le froment et la vigne, les vieilles vertus françaises dont Déroulède a, tout enfant, recueilli l'héritage : C'est dans un champ voisin qu'à sept ans, il se jetait, armé d'une simple baguette, entre sa mère et une vache furieuse; sur ce poétique petit pont de planches branlantes, à douze ans, il sauva une fillette de quatre ou cinq ans qui se noyait dans la Nizonne.

La seule conquête du progrès dont l'état de notre cher Malade fasse regretter l'absence à Langély, c'est un ascenseur. Ne pouvant ni monter ni descendre l'escalier pour aller du premier étage, où est sa chambre, au rez-de-chaussée, où sont le salon et la salle à manger, il est obligé de se faire porter, soit à bras, soit à l'aide d'une sangle, par ses deux jeunes et dévouées servantes espagnoles, Mariana et Lola. Quand il ne se sent pas assez de force pour supporter le transport, nous sommes privés de sa présence à table et il est lui-même, les jours où il en aurait le plus besoin, privé

de prendre l'air sans fatigue sur la terrasse ensoleillée.

Notre vie est organisée sur un pied d'intimité toute familiale. Jeanne passe la matinée auprès de son frère, tandis que Rolland travaille et que je m'occupe de mon côté. On se retrouve vers midi dans la petite salle à manger où le portrait du grand-père Pigault « qui a déjà le nez de la famille » nous regarde finement du haut de son cadre. Étendu sur sa chaise longue, notre Hôte, s'il a pu se faire descendre, prend son léger repas à la table où nous prenons le nôtre et, pendant qu'on sert le café au salon ou sur la terrasse, il fait une courte sieste. A son réveil, ce sont les bonnes heures de lecture et de causerie, soit en plein air soit à la maison, selon le temps. Puis on dîne et, vers 9 heures du soir, après une nouvelle lecture, on se sépare jusqu'au lendemain.

Alors, si le temps est beau, je fais, en compagnie de Rolland, un tour de promenade sur ce qu'il appelle : « le boulevard des Italiens », c'est-à-dire le chemin qui monte de Langély à la grand'route. Là, sous les étoiles, dans le

tranquille silence de la plaine obscure, troublé seulement de temps à autre par un cri de bête ou un frisson de feuilles, tels que des vétérans qui se racontent leurs campagnes, nous évoquons les nôtres, autrement dit celles de la Ligue.

Pauvre chère Ligue ! combien de vicissitudes n'a-t-elle pas subies depuis trente et un ans !... Ce fut d'abord, dès 1886, le danger intérieur : l'ambition d'un lieutenant infidèle, sapant sournoisement l'influence du Chef. Puis ce Chef accusé d'ingérence politique par ceux-là même qui venaient d'offrir la Ligue à Jules Ferry comme instrument électoral, et chassé sans pudeur de cette Ligue qu'il avait créée de toutes pièces, servie de toute son âme, de toutes ses forces, de tout son argent et dont il payait encore le loyer. Ensuite la résistance *quand même* de quelques fidèles groupés autour de lui, à l'hôtel Saint-James, au dîner mensuel de « la Hampe » et sa rentrée triomphale dans la citadelle reconquise. Jusqu'en 1890, ce furent le Boulangisme et ses luttes acharnées ; les bataillons de la Ligue évoluant avec une disci-

pline édifiante et bien militaire, toujours présents où il y a des coups à recevoir, mais conservant au plus fort de la lutte les traditions de loyauté courtoise imposées par Déroulède ; le gouvernement, inquiet de cette force hostile, prononçant la dissolution ; les perquisitions dans les bureaux de la Ligue, le premier procès intenté à ses dirigeants, l'arrestation de Déroulède et de Laguerre à Angoulême, à Béziers ; les voyages à Jersey, en petite barque à voiles sur la mer orageuse ; les séances, plus orageuses encore, du Comité National, l'élection de Déroulède en Charente... Puis les suprêmes désillusions, le suicide du général, une accalmie découragée... Enfin, en 1898, la tempête furieuse de l'affaire Dreyfus ; l'année suivante, le « coup de Reuilly », la Haute-Cour, l'exil... le triomphal retour du Proscrit le 5 Novembre 1905 ; sa candidature mouvementée à Angoulême, en Mai 1906 ; et, depuis lors, la patiente reprise du labeur patriotique, les pèlerinages aux statues de Strasbourg, la « Madone de la Patrie » et de Jeanne d'Arc, la « Patronne des Envahis ».

Le brave et fidèle ligueur qui chemine à côté de moi dans le sentier obscur ou baigné de lune est un des représentants les plus caractéristiques du type *ligueur*. Commissaire général de la L. D. P., il a été à la peine par dévouement autant que par fonction, depuis la première candidature de Déroulède à Paris, en 1885, jusqu'à celle de 1906, à Angoulême. Il fut au premier rang de cette petite garde d'honneur qui a, tour à tour, fait face, dans la rue ou dans les réunions, aux apaches de Belleville et de Saint-Denis, aux bandes antiboulangistes et dreyfusistes, aux anarchistes de la salle Chayne et aux bandits de Montignac qui, en 1906, avaient juré que « le buveur de sang » Déroulède ne sortirait pas vivant de leur village, et avaient tiré au sort le nom de celui qui lui porterait le premier coup.

Aujourd'hui, du même cœur simple et tranquille, dans la riante solitude de Langély, il classe les lettres de son chef avec sa patience méthodique, son zèle consciencieux d'ancien sergent-fourrier. Combien sont-ils dans notre vieille Ligue, ces braves gens courageux, désin-

téressés et modestes? Les compter est impossible — non seulement parce que leur nombre a varié sans cesse (1), mais parce qu'il y a aujourd'hui presque plus de Ligueurs hors de la Ligue que dans la Ligue. Certains n'ont pas suivi Déroulède dans toutes ses étapes: des divergences politiques ou religieuses ont éloigné ceux-ci, des nécessités de vie matérielle ont entraîné ceux-là. Souvent, quand Rolland jette un nom dans la causerie, je l'arrête : « Un Tel? mais il nous a quittés il y a beau temps! — Oui, oui, il s'était séparé de nous sur telle question, mais *il est resté très ligueur*. » C'est le mot qui revient toujours, et le mot juste : quiconque a été ligueur le reste, est marqué de ce sceau pour la vie; tôt ou tard, une attraction invincible le ramène vers Déroulède. Là se mesurent la solidité, la puissance indéniable de l'œuvre de ce grand meneur d'âmes.

Déroulède n'a pas seulement fondé une Ligue — unité parmi les innombrables associations de toute nature qui couvrent le sol de

(1) En 1886, la L. D. P. a compté près de 200.000 membres.

France — il a créé un état d'esprit, une mentalité nouvelle qui n'existait pas avant lui et qui persiste même après la rupture du lien apparent. C'est qu'aussi tout ce qu'il possède de dons innés ou acquis : son autorité morale, son charme personnel, la séduction de son esprit, son éloquence, son talent poétique, sa générosité chevaleresque, il a tout mis en œuvre avec une inlassable ardeur, pour gagner les cœurs français. Il s'est donné pour conquérir, il s'est fait aimer à force d'amour. Pour ses Ligueurs, il est « le Patron » et ce mot vulgaire reprend dans leur bouche toute la portée, toute la profondeur de son sens étymologique : le Patron, c'est-à-dire presque le père ; celui qui est à la fois un chef, un guide et un protecteur. Celui à qui l'on obéit sans hésitation ni réplique, non par crainte ni servilité mais par respect et affection ; que l'on suit aveuglément avec une confiance enorgueillie, parce qu'on sait que là où il sera, seront le Devoir et l'Honneur ; à qui l'on conte ses affaires personnelles dans la certitude d'être écouté avec patience, compris avec discrétion,

conseillé et assisté avec une chaude sympathie.

Mais cette tendresse dont il est l'objet, Déroulède, et ceci est sa grandeur, ne l'a pas égoïstement concentrée sur sa personne ni utilisée pour ses intérêts; il l'a toute reportée sur la Nation (comme il l'aime, ce beau mot jailli du cœur de nos pères à l'aube de 89!) Ces milliers de cœurs flambants d'enthousiasme qui s'offraient à lui, il ne les a jamais acceptés que pour les déposer sur l'autel de la Patrie, comme une mystique gerbe d'œillets rouges : « Ne criez pas: vive Déroulède, ne criez vive personne », ce fut toujours sa réponse aux acclamations : « Criez : vive la France!... »

En face du billard, dans une des caisses de fleurs de la terrasse, une verveine — on dit ici une citronnelle — dresse ses hautes tiges aux feuilles aiguës. Une vieille amie de la famille me dit avoir vu ici Mme Déroulède parmi de véritables buissons de verveine. Le plant de la terrasse en est le seul vestige, mais on le soigne avec piété car la verveine est la fleur tradition-

nelle de Langély, le parfum préféré de notre Hôte.

Et où serait-elle mieux à sa place que chez ce « vieux Gaulois », la fleur sacrée de la Gaule, qui mêla jadis ses guirlandes aux cheveux flottants des Druidesses ?

Il y a aussi des lauriers sur la terrasse de Langély, mais, par une sorte de paradoxe, les lauriers, si beaux dans le jardin du presbytère, refusent de fleurir chez le héros de Montbéliard.

Paradoxe ? hélas non ! plutôt symbole. Quand donc Déroulède a-t-il cueilli la fleur épanouie de son rêve ? De l'héroïsme, il n'a connu que les âpres déchirements des sacrifices sans cesse renouvelés ; de la libération nationale, qu'un long espoir perpétuellement déçu. Oui, c'est bien de ces lauriers amers et sans fleurs que doit être ombragé ce beau front douloureux de martyr du patriotisme.

---

10 Septembre

Aujourd'hui, bien que le ciel fût gris et le vent assez froid, notre Malade, qui n'était pas descendu depuis deux jours, a voulu passer l'après-midi dans un petit bois qu'il appelle en riant le « Bois de Boulogne », parce qu'il s'y est fait aménager un joli coin bien abrité.

Comme il ne pouvait être question de marcher jusque-là et que la voiture lui est interdite, il a fallu avoir recours à un fauteuil roulant qui vient de Mme André Déroulède. Quand ce fauteuil est arrivé devant la porte, j'ai détourné les yeux pour ne pas rencontrer ceux de mon pauvre Ami : lui ! l'Intrépide et l'Infatigable, hier encore si jeune et si alerte, traîné dans ce fauteuil comme un infirme ! Le sentiment de tout ce qu'il en doit souffrir, surtout en notre présence, a fait monter à mes paupières des larmes aussitôt refoulées. Lui est resté impénétrable et souriant, mais il y avait au fond de ses prunelles une lueur de défi qui trahissait l'angoisse intérieure.

Nous montons le chemin qui mène à la

grand'route, Jeanne et moi marchant aux côtés du cher Malade, Tricoire poussant la petite voiture.

Tricoire est le *factotum* de Langély, au sens littéral du mot, l'homme universel qui répare tout ce qui cloche et construit tout ce qui manque ; bon à tout, prêt à tout, qu'il s'agisse d'une besogne agricole, d'un travail de serrurerie, de menuiserie ou de tout autre chose. Il est le type devenu rare de ces vieux artisans français, ingénieux, féconds en expédients, jamais à bout de ressources, que fait peu à peu disparaître l'excès de la spécialisation. Brave homme avec cela, travailleur actif et dévoué, toujours de bonne humeur, il fait penser à ce serviteur de l'Évangile à qui son maître dit : « Allez là ! » et il y va : « Faites ceci ! » et il le fait.

Nous tournons à droite dans le « chemin des vignes » — où les vignes, depuis longtemps, ne sont plus d'ailleurs qu'un souvenir — puis, entre les champs de betteraves et de topinambours, nous arrivons au petit bois. Sur la lisière de la futaie, une salle de verdure bien

ronde, au sol soigneusement sarclé, s'étend autour d'un chêne majestueux, ceint d'un banc rustique en planches neuves. Au fond, une cabane de bois blanc, construite en quelques heures par Tricoire, peut servir d'abri en cas de pluie.

Quel cadre admirable pour le repos du Poète-soldat !.. Derrière lui, c'est le bois avec son mystère, ses frissons et ses murmures ; en face, la plaine cultivée descend en pente douce vers le pli de terrain où se cachent Langély et la Nizonne ; une ligne de verdure ferme l'horizon. Là-bas, sur la droite, dans un champ de belle terre rousse, une charrue et des bœufs en plein travail dressent sur le ciel une silhouette d'une noblesse antique. Tout respire la saine et sainte poésie de la Terre de France :

Créatrice d'amour, de joie et de vigueur.

Nous avons emporté des journaux, Jeanne lit les nouvelles à haute voix. Car à aucun moment, malgré le conseil des médecins, Paul Déroulède n'a consenti à s'abstraire de ses préoccupations patriotiques. En ce moment,

M. Poincaré voyage dans la région et, trop mal portant pour aller, comme il l'eût souhaité, le saluer au passage, il suit du moins, avec une joie pleine d'espoir, l'élan du peuple de France vers ce chef d'État lorrain qui incarne les aspirations profondes et la fierté réveillée de la Nation.

Mais le soleil décline et l'air fraîchit : il faut rentrer.

Appuyé sur sa canne, Déroulède fait quelques pas en terrain plat, au bras de sa sœur, pour recourir au fauteuil roulant dans les montées et les descentes.

De retour à la maison, le « Patron » réinstallé sur sa chaise longue, nous avons encore deux heures de loisir avant le dîner. Il les donne à la causerie qui, dit-il, lui fait un instant oublier son mal. La poésie est le thème inépuisable de ces causeries. Son extraordinaire mémoire est toute peuplée de beaux vers qu'il aime à redire et à se faire dire. S'il lui en manque un par hasard, nous le cherchons ensemble. Par ce soir d'automne doux et gris, c'est *la Feuille*, d'Arnauld, qui lui vient aux

lèvres, et quel poignant accent de résignation souriante il donne à cette fin :

... Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose,
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier.

Auprès des puissants et des ardents : Régnier, Corneille, Hugo, il fait une place de choix aux tendres, aux délicats, aux raffinés. La sensibilité pensive et meurtrie de Sully-Prudhomme, l'émotion naïve de Coppée dans ses premières œuvres, la jeune grâce de Musset, son rire léger, si près des larmes, la pureté antique de Ronsard et d'André Chénier l'enchantent tour à tour. Comment, à travers les aventures, les batailles forcenées, l'activité fiévreuse de son existence, ce lutteur jamais dompté a-t-il trouvé le temps de tout lire et de tout retenir ? Par quelle grâce d'état n'a-t-il pas perdu, au choc brutal des polémiques, cette extrême finesse de goût, cette fraîcheur d'impression, qui feraient envie à plus d'un soi-disant esthète jalousement muré dans sa tour d'ivoire ?

Le *Pont-Bleu*, qui appartient au domaine de Langély, doit son nom de conte de fées à la charmante couleur bleu gris dont Déroulède l'a badigeonné de sa propre main. On y arrive en suivant, au bout du Jardin anglais, la rive de la Nizonne, entre un haut talus planté par places de jeunes chênes qui sont l'objet de la tendre sollicitude du Maître, et la rangée de magnifiques peupliers qui bordent la rivière.

C'est un honnête petit pont fait, comme tous ceux d'ici, de quelques planches, sans aucune prétention de fausse élégance, charmant de simplicité rustique. Il conduit à un beau pré vert que limite, sur la droite, la lisière de la *forêt vierge*. Par ce tiède jour d'automne, le paysage est exquis de grâce souriante et mélancolique. En aval, vers Langély, la Nizonne fuit, mytérieuse et sombre, sous une voûte de feuillage, dans un demi-jour verdâtre; en amont, le pré ensoleillé, la berge nue, font une trouée lumineuse. Sur la rive droite, un peuplier met sur le bleu ardent du ciel une tache d'or éclatant qui est une caresse pour l'œil.

---

12 Septembre

Ce matin, le temps était peu sûr; Il voulait cependant prendre l'air. Ce n'est pas au petit bois, comme hier et avant hier, que nous avons passé l'après-midi : c'est sous le hangar neuf récemment construit derrière la cour des métayers. Le coup d'œil, sans doute, y est moins poétique, mais la proximité de la ferme, les allées et venues des paysans et du bétail, le voisinage des instruments aratoires, les bottes de paille et de fourrage, forment une pittoresque et saine atmosphère rustique.

On a étendu sur le sol un vieux tapis qui vient de Croissy et, nos fauteuils groupés autour d'une table de jardin qui porte nos livres et nos sacs à ouvrage, Jeanne lit à haute voix une très intéressante vie de Franklin, par Mignet. Puis Lola vient apporter le goûter de son Maître et, jusqu'à six heures, le temps passe vite — trop vite! — malgré la maussaderie d'un ciel frileux.

---

14 septembre.

Hier, Jeanne ayant les yeux et la voix fatigués, j'ai offert de la suppléer comme lectrice et l'offre a été bien accueillie. Mais Il a voulu choisir lui-même un livre pour moi. Il ne lui suffit pas de prendre plaisir à la lecture, il veut que les autres auditeurs et le lecteur lui-même aient part à ce plaisir. (Ainsi, la lecture du soir, à laquelle Rolland assiste, n'est jamais la même que celle de l'après-midi.) Il veut encore que le livre choisi soit approprié au caractère, à la personnalité de celui qui le lira. Il y a là comme une réminiscence de sa mère. Immobilisée vingt ans par sa cruelle maladie, M[me] Déroulède n'avait guère d'autre distraction que la lecture. Chacun, dans son entourage, lisait pour elle à tour de rôle, mais chacun dans un livre différent, à lui réservé.

Hier, il s'est arrêté à la *Mare au Diable* de George Sand. Lue sous ce hangar, au parfum des foins, entre les faucheuses mécaniques et les chars à claire-voie, cette pure et simple

histoire d'amour est délicieuse de saveur agreste.

Ce soir, après le dîner, on entend soudain, dans la grande cuisine qui a gardé son aspect primitif de salle basse, une musique sonore et gaie : c'est Mariana qui met en branle le phonographe apporté ici pour l'amusement — et beaucoup aussi l'enseignement — des gens du village.

Ce phonographe joue et chante un *Chant révolutionnaire* d'une ampleur farouche, vraiment saisissante :

Bonhomme, ne sais-tu pas
Qu'il est temps que tu te réveilles?
Lon la !
Voilà longtemps que tu sommeilles,
Voilà longtemps qu'à tes oreilles
La Liberté pleure et gémit...
Bonhomme ! Bonhomme ! lève-toi de ton lit !

Quand sonne, avec une fervente énergie, le refrain à la fois guerrier et paysan :

Vive la République, lon laire !
Vive la République, lon la !

je regarde mon Hôte et, dans ses yeux humides, je crois voir passer la vision épique

de la *Marseillaise* de Rude, entraînant à la victoire les volontaires de Valmy. La République, pour ce passionné démocrate, c'est la Fraternité française réalisée par l'égalité devant les devoirs qu'imposent à tous la sauvegarde des libertés nationales, la défense du sol et de l'âme de la Patrie.

Peu lui importe qu'on ait prostitué ce nom de République à tous les régimes de bas intérêts personnels, de peur, de corruption et d'abdication qui se sont succédé en France depuis que l'idée de Revanche a cessé d'être l'étoile directrice de notre politique :

> Qu'ils soient ce qu'ils sont, les gens au pouvoir!
> Moi, c'est seulement mon Peuple que j'aime
> *Et lui qui peut tout, saura tout vouloir !* (1)

A qui lui dénombre les crimes et les hontes des soi-disant républicains, il répond, comme dans la *Mort de Hoche*, avec le tranquille sourire d'un homme sûr de son idéal : « Ce sont *eux*... ce n'est pas *Elle* !... »

Ainsi, passant vingt fois le jour d'une émo-

(1) Refrains militaires.

tion violente à une émotion tendre, de l'enthousiasme à la mélancolie, cette grande âme en perpétuelle vibration est pareille à une cloche de bronze que le moindre ébranlement fait chanter ou rugir. Comment le cœur ne s'userait-il pas à ces chocs sans cesse répétés?...

Ces jours-ci, on bat le blé sur l'aire; le ronron de la batteuse mécanique résonne dès le matin et dure jusqu'au soir :

Le chauffeur allume et le feu flamboie :
Rourou, tou rourou! la machine part.
Sur la roue en fer on met la courroie
Et le grain de blé, le grain qui chatoie,
Comme un torrent d'or sourd de toute part (1).

Nous sommes allés avec Jeanne assister un moment au battage. On saisit ici à sa source l'inspiration des *Chants du Paysan*, dans l'impression reposante et vivifiante qui se dégage de la vie rustique. La scène est d'une poésie émouvante par le naturel même des mouvements et des attitudes.

(1) Chants du Paysan.

Un jeune homme qui, fier de sa force, balance à bras tendus la gerbe au-dessus de sa tête, offre la pureté de lignes d'un bronze antique. Le rythme simple et large de ces gestes millénaires a quelque chose de sacré qui impose le recueillement.

Le vent éparpille la balle qui tournoie ; elle s'attache en paillettes d'or aux cheveux, aux vêtements et fait sous les pas le plus moelleux des tapis.

Le battage se termine par un repas plantureux auquel préside le propriétaire du domaine et où sont conviés tous les travailleurs qui, des fermes voisines, sont venus aider le métayer.

Hélas ! le Maître est, cette année, trop souffrant pour aller s'asseoir au banquet. Il a dû se borner à faire conduire sur l'aire son fauteuil roulant pour serrer la main des batteurs, et à leur envoyer ses largesses. Le soir, malgré son extrême fatigue, il a mis sa signature sur une trentaine de cartes postales qu'ils emporteront comme souvenir. Ce n'est pas une de ses moindres peines que de ne plus pouvoir se mêler activement à ces rites de la Terre qui

sont à ses yeux un des plus touchants aspects du culte de la Patrie.

Mais pour lui, désormais, tout n'est-il pas renoncement et sacrifice ?

---

15 septembre.

Il nous a fait monter aujourd'hui dans sa chambre — bien changée depuis que je ne l'avais vue. — La séparation si nette entre le *côté cabinet de travail* et le *côté chambre à coucher* n'existe plus. Un meuble nouveau, destiné au classement des lettres, occupe la paroi où furent le sofa et la bibliothèque ; le piano a pris la place d'un des deux lits, qui a disparu ; celui de notre Hôte, la tête au mur, fait face à la fenêtre — la charmante fenêtre à meneaux ouverte sur la rivière et les bois. Une chaise longue rappelle que cette chambre d'infatigable travailleur est maintenant une chambre de malade.

On lui avait apporté ce matin le meuble

commandé tout exprès pour contenir sa correspondance classée et rangée. Le montage difficile de ce meuble énorme l'a jusqu'au soir fébrilement occupé — et fatigué ; il est tout heureux et tout fier de nous le montrer en place.

C'est là qu'aboutira tout le travail de Rolland (travail fixé et dirigé par le Chef lui-même). Chaque lettre à lui adressée (il les a toutes gardées depuis 1870) est d'abord marquée au crayon rouge de l'initiale du signataire. Toutes sont ensuite groupées par ordre alphabétique : tous les A mis ensemble, tous les B, etc. Un composteur à chiffres mobiles les timbre d'un numéro d'ordre ; après quoi elles sont placées par liasses de 300 dans des *chemises* de carton fermées par une double courroie de toile à boucles métalliques. Chacune des cases horizontales du meuble recevra une de ces chemises, ce qui fera pour 10 cases 3.000 lettres. Il n'y en aura guère moins de 50.000 en tout. La correspondance de famille, les autographes d'hommes illustres, sont mis à part.

De ces derniers, Déroulède se réserve de faire des cadeaux.

Il restera ensuite à composer le *répertoire* qui permettra de retrouver facilement chaque lettre ; c'est-à-dire à inscrire sur un registre, au dessous du nom de chaque signataire, la liste de ses lettres par dates et numéros d'ordre.

On eût pu faire ce classement plus rigoureux encore : disposer par ordre alphabétique toutes les signatures commençant par la même initiale ; éliminer à mesure certains papiers insignifiants (billets d'affaires, de sollicitation, etc.). Mais le « Patron » tient à faire vite, il veut, avant de quitter Langély, voir le travail achevé sous ses yeux. Et cette hâte serre le cœur, car elle prouve qu'il sent toute la gravité de son mal.

---

17 Septembre.

Pendant que nous escortons son fauteuil roulant sur la route, il se plaît à dire quelques-uns des beaux vers qu'il aime.

Aujourd'hui c'était l'admirable apostrophe des *Châtiments* :

> Filles de la lumière, abeilles,
> Envolez-vous de ce manteau !

Puis, dans l'*Expiation*, le passage sur Waterloo. Une autre fois, ce sera le *Sommeil de Booz*, objet de sa prédilection, ou la *Tristesse d'Olympio*. Il ne les déclame pas, il ne les récite pas comme une leçon apprise, il les *parle* avec autant de naturel que s'il les improvisait, mais avec une profondeur d'accent, un charme et une justesse d'inflexion qui donnent à chaque syllabe, à chaque nuance de pensée, son maximum d'harmonie et de valeur.

Comment, désormais, relire ces vers sans revoir le chemin de Langély avec ses buissons enchevêtrés, les grands noyers aux cimes rondes, la plaine rousse, le clocher de Gurat à l'horizon et, sous le feutre à large bord, ce fier profil mélancolique aux yeux clairs, aux lèvres vibrantes?

---

19 Septembre.

Les journaux ont apporté la nouvelle de la réception faite par l'empereur Guillaume II au roi Constantin de Grèce et de l'inqualifiable discours de celui-ci, attribuant à l'Allemagne les récents triomphes de ses armées. Notre Malade en est tout frémissant d'indignation. Lui, le philhellène passionné qui, en 1886, offrit son sang au « Peuple-père » et qui a si joyeusement applaudi aux dernières victoires grecques, il ressent cette palinodie comme une injure personnelle. Malgré son état de santé, très mauvais ces jours-ci, il a trouvé dans son émotion la force de rédiger une longue dépêche, destinée à la *Patrie*, que nous porterons tout-à-l'heure au télégraphe de Champagne-Fontaine. Voici justement deux Petites Sœurs des Pauvres qui font à pied, leur ballot sur l'épaule, leur tournée de solliciteuses à travers le département. Elles ont déjeuné à Langély, et Jeanne fait atteler la voiture pour les conduire avec nous à Champagne.

Au retour, Déroulède veut aussi prendre l'air. Nous l'accompagnons sur la route jusqu'à la magnifique allée de l'Ecouté, puis jusqu'à la Grange. Il est gai, causeur, ravi de la beauté du temps qui est merveilleux : des frissons d'or sur de l'azur, des lointains couleur de rêve, et dans l'air une tiédeur douce comme une caresse.

Il a voulu aujourd'hui aller jusqu'au Gabard.

Ce Gabard est le lieu légendaire du pays. Il court à son sujet plus d'une histoire fantastique, et depuis quelques mois seulement on peut s'y aventurer sans danger. Avant que le maître de Langély eut racheté les prés incultes entre lesquels s'ouvre la nouvelle route, ce gouffre en entonnoir, perdu dans le fouillis des hautes herbes, était inabordable. A trop s'en approcher, on risquait de subir le sort de certain paysan qui, dit-on, s'y engloutit un soir, comme il ramenait chez lui sa charrette pleine, ayant rentré son foin ce dimanche-là

malgré la défense de son curé. L'homme et l'attelage disparurent soudainement au fond du Gabard qui n'a jamais rendu sa proie. D'aucuns prétendent encore apercevoir la voiture à travers la profondeur de l'eau sombre.

Suivant une autre légende, les cloches de Gurat sont ensevelies au fond du gouffre. Un prêtre avait trouvé une formule d'exorcisme pour les ramener à la surface, mais l'essai ne pouvait réussir que si tous les assistants gardaient le plus complet silence. On se rendit en foule autour de l'abîme, et le prêtre commença les prières. Déjà les cloches apparaissaient sous la transparence de l'eau, quand une femme, impatiente et bavarde, s'écria : « Je les vois! »... Aussitôt les cloches replongèrent pour toujours.

On dit encore que les poissons du Gabard sont tous borgnes du même œil, parce que le tourbillon les entraîne toujours dans le même sens, en les heurtant contre la paroi rocheuse.

Depuis que les prés sont fauchés et la route finie, le Gabard est à découvert et son pro-

priétaire a voulu le voir. Sur la route inégale et pierreuse, la voiturette faisait de brusques ressauts qui nous répondaient au cœur, mais l'intraitable malade a tenu *quand même* à aller jusqu'au bout. Nous avons fait halte sur le petit pont. Juste en face, dans une prairie charmante semée de peupliers, d'aulnes et autres essences des lieux humides, une sorte de vasque arrondie se creuse au milieu du gazon, pleine d'une eau cristalline que sa profondeur rend noire. Au centre, à peine un léger bouillonnement trahit l'afflux souterrain de la source qui s'épanche en ruisseau pour aller arroser les prés au delà de la route. En cheminant, cette eau si pure, si délicieusement claire, dépose sur ses rives une croûte de mousse épaisse et gluante, du plus beau vert émeraude. Le bassin est tapissé sur les bords d'une foule d'herbes variées: fougères découpées en dentelle, gazon fin, long et souple comme une chevelure de fée, feuilles aiguës, rondes, ovales ou déchiquetées, pointes de roseaux aiguisées en flèches, étroits rubans verts pareils à des algues marines. Tout cela

oscille, frissonne et se répète dans le miroir immobile du gouffre. Sous un certain angle, on devine la paroi fuyante de l'entonnoir rocheux. Au ras de l'eau le sol tremble et rebondit sous le pied; c'est visiblement une mince croûte de terre au-dessus d'une nappe liquide.

Tout ce paysage est d'une émouvante beauté de rêve. Cette coupe où luit l'image renversée du ciel bleu, des arbres d'or, de l'herbe d'émeraude, dégage un charme troublant, une grâce sournoise, mystérieuse et un peu sinistre. On s'attend presque à voir surgir le torse poli d'une Ondine aux yeux câlins et perfides, aux cheveux pâles enguirlandés de fleurs des eaux. C'est la séduction tendre, le sourire mouillé des pays humides où dans l'air moite, le vert frais des feuillages lustrés luit si éclatant sur l'azur. Les tourbières ne sont pas loin et dès que les nuits fraîchiront, les longues mousselines de la brume traîneront en plis souples sur les champs et les prés. La jolie strophe des *Chants du Paysan* vient aux lèvres :

Qu'ils sont touffus les bois formés par tes grands chênes,
Gauloise chevelue au front mystérieux !
Qu'ils sont riants et purs les flots de tes fontaines :
Purs comme le cristal, riants comme des yeux,
Et quel souffle embaumé de suaves haleines
Flotte en brouillards légers sur tes prés radieux !

Mais Langély n'a jamais à souffrir de ces brumes perfides : la Nizonne, petite nymphe active et bienfaisante, les noie dans son flot rapide.

Là, sur le pont de bois, en face du Gabard, sous la tiédeur caressante du soleil, notre Hôte, égayé, nous conte l'histoire curieuse du fils d'un de ses anciens métayers, garçon intelligent, hardi et « débrouillard », qu'il avait aidé à faire ses études : « Il partit pour Paris et j'appris que, non content de se vanter de ma protection, il se faisait passer pour mon fils. Son père, à qui je m'étais plaint de tant d'effronterie, me fit cette réponse typique : « Mon Dieu, Monsieur, ça ne vous fait pas de mal, n'est-ce pas? Et ça lui fait peut-être du bien. » Il rit à ce souvenir, d'un bon rire qui ensoleille son visage fatigué.

« A force d'audace, ce garçon se fit d'ailleurs

une position inespérée. Il était devenu le secrétaire de l'écrivain connu V... qui avait un fils et une fille non mariée. V... vint à mourir. A l'enterrement, le secrétaire s'installa sans façon au premier rang des membres de la famille. Le fils du défunt lui ayant fait faire une observation : « Dites à M. V..., répondit le jeune homme, que je suis ici à ma place: j'ai épousé sa sœur hier. » — C'était vrai ? — C'était vrai ! le mariage avait été célébré la veille, secrètement mais dans les formes légales. »

L'or du couchant frissonne dans l'air rafraîchi : nous rentrons. Mais le soir, très las, Il n'a pu dîner et la nuit a été mauvaise.

---

23 Septembre.

Notre cher grand Malade, qui est au lit et à la diète lactée, m'a néanmoins fait prier, non sans force excuses, de monter auprès de lui. Gros effort, pour un homme que la maladie humilie comme une déchéance et qui n'est

pas loin de la considérer comme un châtiment du ciel. Il éprouve à se laisser voir au lit le même serrement de cœur qu'à se montrer dans son fauteuil roulant. Son regard mélancolique semble demander pardon pour ce qui est à ses yeux une diminution de sa personnalité.

Comme on voudrait lui dire qu'il n'a jamais été plus grand que dans cette souffrance sans plainte et cette faiblesse sans défense!

Il paraît un peu mieux. De son lit, il écoute avec intérêt sonner la cognée des bûcherons qui coupent des arbres dans les vergnes pour la charpente de la nouvelle grange en construction.

Ces travaux le préoccupent, il les hâte de tout son pouvoir afin de les voir terminés avant de partir. Mais le temps a été peu favorable et la bâtisse n'est pas très avancée. Il aime à faire passer par là son fauteuil roulant, surveille autant qu'il le peut la besogne des ouvriers et s'intéresse aux allées et venues de *Tango*, le cheval de ferme qui transporte le sable de la carrière voisine. Aucun détail

n'échappe à son activité d'esprit et il voit tout de si haut que les choses les plus vulgaires en sont relevées et poétisées.

Nous lisons beaucoup depuis qu'Il est trop fatigué pour sortir. Et comme par une cruelle ironie, le temps est devenu admirable, d'une beauté grisante. De sa chambre ou de celle de Jeanne, plus abritée, il voit par la fenêtre ouverte un peu de ciel bleu, des cimes d'arbres, des toits de métairies... Mais il ne se plaint pas et donne à ce qu'il écoute la même attention soutenue et constante. Avec lui, la lecture à haute voix est sans fatigue et sans monotonie. Il y cherche surtout un stimulant à sa pensée. A toute minute, il jette au travers l'écho de ses impressions, soulignant la justesse ou la fausseté d'une idée, l'élégance d'une phrase, la délicatesse d'un trait d'esprit ou de sentiment, rectifiant un point d'histoire, une description, un jugement artistique ou littéraire. Telle anecdote évoque en lui un

souvenir qu'il conte avec une vie, un mouvement, une couleur inimitables.

Dans les *Lettres de Mme de Rémusat*, il s'amuse à distinguer les pages vraiment intimes et sincères de celles qui sont écrites pour être lues par le *cabinet noir* impérial. Il note chaque phase des sentiments de l'épouse pour son mari, la différence injuste que fait la mère entre ses deux fils : l'aîné, brillant, précoce, orgueil de ses parents ; l'autre, souffreteux et faible d'esprit. Il discerne finement les deux périodes de cette correspondance : celle où Mme de Rémusat se passionne pour la fortune politique de son mari ; puis celle où, n'espérant plus rentrer en grâce, elle renonce à toute ambition pour ne plus s'intéresser qu'à sa famille.

Dans les *Lettres de Xavier Doudan*, il aimera la distinction de cet esprit fin, cultivé, délicat, ouvert à toutes les sensations d'art. Mais il notera en même temps l'étroitesse d'âme et de cœur de cette bourgeoisie de 1830 — si différente de celle de 1789 — qui prend peur du peuple dès qu'elle n'a plus besoin de lui et,

au lieu de lui dispenser, comme une sœur aînée prévoyante et sage, sa part des libertés conquises, le considère avec un dédain de parvenue et ne songe plus, sa fortune faite, qu'à jouir en paix du pouvoir. Il s'étonnera en riant du peu de clairvoyance qui, en toute conjoncture grave, fait de Doudan un *prophète à rebours* — sauf toutefois pour le Coup d'Etat de 1851 et la guerre de 1870.

Ce genre de lectures, spirituelles, enjouées, amusantes sans pathétique, est celui qui convient le mieux pour le distraire sans ébranler son cœur fragile. Mais le soir, pour Rolland, il cherche des choses plus saisissantes. Nous avons lu les *Scènes de la vie militaire* de Edmundo de Amicis, un ami fidèle qui, dans ses *Ritratti litterari*, a tracé des pages émues et charmantes sur le lieutenant de turcos Déroulède.

Avant-hier, c'était le *Mutilé*, touchante histoire d'un jeune soldat italien qui rentre avec une jambe de bois au village où l'attendent ses parents et sa fiancée. Mais en présence de cet autre Mutilé, si jeune encore de cœur et d'âme

et si douloureusement immobilisé par la maladie, cette lecture était trop cruelle. L'humiliation navrée de l'infirme, l'émouvant discours de sa fiancée pour lui prouver qu'en dépit de son impotence, il peut connaître encore des jours de joie, tout cela s'applique trop bien à lui-même. Il le sent et ne veut pas le laisser voir ; et moi, je ne veux pas que ma voix tremble ; mais une impression pénible a pesé sur nous toute la soirée.

Mieux vaut la verve enthousiaste des *Commentaires d'un Soldat*, de Paul de Molènes, dont il aime la plume nerveuse, plus militaire encore qu'artiste.

Quand Il résiste, de peur de s'affaiblir, aux prescriptions des médecins lui interdisant le vin, la viande et la marche : « Comme on voit bien que tu es de race paysanne ! lui dit sa sœur, moitié riant, moitié grondant : tu en as gardé jusqu'aux préjugés... »

Elle a raison. Cet homme raffiné, cultivé, qui joint, pourrait-on dire, à toutes les élé-

gances du cœur toutes les générosités de l'esprit, est resté *peuple* par tout ce que ce mot représente de robuste santé morale, d'énergie impulsive, de naïveté ardente et sincère. Nul mieux que lui ne mérite l'éloge significatif qu'il a lui-même décerné à Victor Hugo : « Il fut *Peuple*, selon le beau mot de La Bruyère. » Là est le secret de la confiance qu'il inspire aux humbles : « Je n'ai jamais rien fait qu'avec les petits », aime-t-il à dire. Le paysan, l'ouvrier, ne sentent pas dans son étreinte la condescendance d'un aristocrate qui consent par ambition, par intérêt — même par devoir de charité — à s'abaisser jusqu'à un inférieur. Non, c'est la véritable « fraternité française », selon la belle formule de la L. D. P ; c'est une chaude sympathie d'homme à homme, de citoyen à citoyen, d'égal à égal, qui se manifeste dans son regard, son geste, sa parole. A ces mains calleuses qui se tendent vers la sienne avec tant d'élan, jamais il n'offre une main gantée ; ce serait à ses yeux un manque de tact qui friserait le manque de cœur.

« — Comment ! disait-il un jour à un demi-

bourgeois qui, du haut de son demi-savoir, parlait haut de la « stupidité du peuple », n'êtes-vous pas du peuple? Moi, j'en suis! »

Ce mot *peuple* a sur ses lèvres le sens large et presque sacré qu'il avait sous la première République, alors qu'il désignait non pas les classes dites « inférieures », mais l'ensemble de la Nation étroitement serrée autour des trois couleurs en péril. Il se penche sur les âmes simples avec une tendresse de frère aîné et, fidèle à son principe: « Rien ne se perd », toute occasion lui est bonne pour les ennoblir, les élargir, les hausser vers l'idéal. Pour lui, comme au temps d'Orphée, d'Homère et d'Hésiode, le poète doit être l'Initiateur, gravant dans les âmes le respect des Dieux, la sainteté du Travail, la beauté de l'Héroïsme.

Un jour, à Angoulême, il rencontre chez un horloger une famille de paysans qui marchandent une montre. Le jeune homme et la jeune fille couvent le bijou d'un œil d'envie, mais le père se refuse à l'achat, trop cher : « au prix où nous vendons le blé. »

— Cette montre qui fait tant envie à vos

enfants, dit Déroulède, je vous l'offre à une seule condition : vous allez me jurer, votre fils et vous, de ne jamais abandonner la campagne pour la ville. Je m'en rapporte à votre parole. »

En 1898, lors de sa candidature en Charente, arrivant un soir au village d'Ambérac pour une réunion électorale, il trouve ses auditeurs réunis dans une grange, parmi les meules de paille et les instruments aratoires. Son imagination est vivement saisie par le pittoresque du lieu et de l'assemblée. Cette grange tout embaumée du parfum de la terre natale, ces jeunes gars en blouse, ces vieillards courbés par l'âge, ces femmes en bonnets tuyautés avec des enfants sur leurs genoux, voilà bien, songe-t-il :

> ... ces vieux plébéiens à l'ardente nature,
> Propre sève de l'arbre invisible aux passants,
> Par qui l'arbre grandit, par qui la forêt dure,
> Ce sont eux la vigueur de la France et son sang.

Soudain, parler politique à ces braves gens lui répugne. Au lieu de leur exposer son programme, il se met à leur réciter des passages

des *Chants du Paysan : La Vigne, Accordailles, Machine à battre*... Et sur tous ces rudes visages, un instant redressés du sillon vers le ciel, passe un grand souffle d'infini.

Ce soir Il s'est assoupi pendant la lecture et, pour la première fois, j'ai pu constater l'angoissant symptôme que les médecins appellent *respiration de Cheyne-Stokes*, ou simplement *Cheyne-Stokes*. Après un rapide et dramatique crescendo, la respiration s'arrête net et demeure suspendue pendant un temps qui peut aller jusqu'à environ deux minutes — deux siècles pour les assistants !...

Il paraît que ce signe n'est pas en soi très alarmant ; néanmoins, jusqu'au retour du souffle régulier, il y a un moment d'anxiété indicible. Surtout, hélas ! quand on pense que ce dormeur faible et haletant est l'indomptable Sonneur de clairon à qui le Pays doit son réveil, le Veilleur dont l'opiniâtre énergie maintient depuis quarante-trois ans intacte la dignité de la France vaincue et mutilée ; que le souffle

frêle qui s'échappe de ses lèvres est l'espoir et l'orgueil de tout un peuple, la terreur et la haine d'un grand empire. Alors, dans l'ombre, on croit voir la Patrie elle-même craintivement penchée sur la faiblesse endolorie du héros épuisé d'héroïsme.

Il désire vivement la visite de son fidèle ami, le sculpteur Lucien Pallez et, pour faire connaître le talent de l'artiste autant que pour ne pas lui imposer un dérangement sans compensation, il se préoccupait ces jours-ci de lui trouver un buste à faire dans la région. — « Ne cherche pas, dit Jeanne; j'ai, moi, une commande à faire à Pallez : depuis longtemps, je suis choquée et affligée de la banalité puérile des statues de saint Paul qui s'alignent dans les vitrines du quartier Saint-Sulpice, avec une barbe assyrienne, une ample toge de sénateur romain et une épée en guise de bâton de voyage. Je voudrais que notre ami me fît pour l'église de Gurat, comme pendant à Jeanne d'Arc, ma patronne, un beau, un vrai saint

Paul, énergique et original, tel que le dépeignent les Actes des Apôtres. »

L'idée a charmé Déroulède qui a aussitôt écrit à Pallez : « Apportez de la terre glaise, une sellette et vos ébauchoirs. »

---

27 septembre.

Aujourd'hui, l'atterrissage d'un aéroplane militaire était attendu à Lavalette où l'on parle de créer une station d'aviation. Déroulède, qui se passionne pour cette création, avait été invité. Hors d'état de s'y rendre, à son grand chagrin, il m'y a envoyée avec sa sœur qui avait mission de féliciter l'aviateur au nom de son frère dont elle devait remettre la souscription au Comité pour la station future. Il faudrait, paraît-il, 1.000 ou 1.500 francs pour construire un hangar mobile : « Ah ! fait le Malade dont les yeux brillent, si je pouvais y aller, je les aurais ce soir !... J'irais parler successivement à toutes les notabilités du pays... j'obtiendrais tout ce qu'il faut ! »

Cependant il se chagrine de ne pouvoir verser une somme plus forte « parce qu'il aurait l'air de donner une leçon » à telles personnes qui, malgré leur grosse fortune ou leur situation officielle, n'ont donné qu'une souscription dérisoire.

Nous gagnons en voiture la charmante route de Lavalette et nous voici sur le champ d'aviation, au pied de la colline où la petite ville, ancien domaine des d'Épernon, dresse son église neuve et les hautes tours massives de son vieux château. L'aviateur (le capitaine B...) annoncé entre quatre et cinq heures, n'atterrit qu'à la nuit tombée, au milieu de l'émotion anxieuse et ravie d'un public enthousiaste.

Avec une sûreté merveilleuse, le biplan décrit plusieurs cercles et vient se poser juste à la place prévue. Dans la ruée joyeuse de la foule vers le grand Oiseau maintenant immobile, nous joignons l'aviateur et son passager. Jeanne les félicite d'une voix pleine de larmes fières, remet la souscription de l'Absent, et nous rentrons en hâte à la maison où nous sommes attendues avec impatience. Le capi-

taine B... a exprimé l'intention de venir le lendemain rendre visite à l'illustre malade et, si le temps le permet, de survoler Langély.

De retour au gîte, nous y trouvons Pallez, arrivé en notre absence et, après le dîner, la conversation s'engage sur saint Paul. Jamais notre Hôte n'a été mieux en possession de sa pensée et de sa parole, plus ardent, plus entraînant, plus *lui-même*... Tandis que nous cherchons en vain, dans la bibliothèque, des documents iconographiques sur le saint, il nous dépeint avec une magnifique puissance d'évocation, une verve chaude et colorée, le « Semeur de Parole », l'Apôtre par excellence, le perpétuel Voyageur du Christ, l'homme d'action dont l'inlassable volonté impose au monde païen sa foi impérieuse et « se fait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ ».

Parfois, après avoir lu et interprété une page des Actes des Apôtres, il murmure, découragé de ne pouvoir mieux exprimer ce qu'il sent : « Si l'abbé P... était ici !... D'un mot, il en dirait plus à Pallez que tous les livres... Il faudra lui écrire. »

Mais déjà il est là devant nous, vivant et vibrant, le vrai saint Paul, patron et frère aîné de cet autre Semeur de parole dont la brûlante éloquence l'évoque à nos yeux et qui, lui aussi, s'est fait tout à tous pour les gagner tous à la Patrie ; qui, apôtre et pèlerin, a semé et fait germer la foi nationale partout où il a passé.

---

28 septembre.

Le capitaine B... est venu de bonne heure faire sa visite avec son passager civil, M. R. M..., organisateur des stations d'aviation de la Charente. Le temps était menaçant et le vent assez fort; l'aviateur ne croyait pas pouvoir voler au-dessus de Langély et prévint qu'on ne l'attendît pas plus tard que quatre heures.

Néanmoins, sans souci du vent aigre et du froid, notre Malade a fait rouler son fauteuil sur le pré, devant le hangar, et a guetté longtemps l'avion qui n'a pas paru.

---

29 septembre.

Ce matin à onze heures, dans le salon transformé en atelier, Pallez nous a montré la maquette du saint Paul, réalisée en quelques heures d'inspiration fiévreuse. C'est une noble, élégante et fière silhouette, très éloignée des attitudes traditionnelles. Le saint, vêtu d'une courte tunique de voyage, les reins ceints, les sandales aux pieds, le chapeau à larges bords rejeté sur les épaules, montre du pommeau de son épée, dans un livre qu'il tient ouvert, ces mots tracés au-dessus d'une croix : « Il faut croire. » La jambe gauche, qui foule un chapiteau antique, est d'un très heureux mouvement. Le tout rappelle un peu les figures du Bernin.

Déroulède, rayonnant, oublieux de son mal, ne se lasse pas de féliciter l'artiste. Après le déjeuner, M. le Curé vient chercher des nouvelles de son cher et illustre paroissien. « Il ne faut pas lui dire, recommande celui-ci, que le saint Paul est destiné à son église : laissons-lui le plaisir de la surprise ; disons que la statue

est pour ma paroisse parisienne de Saint-Augustin. »

Mais une fois de plus, Il ne peut résister au *plaisir de faire plaisir* et c'est avec une joie d'enfant qu'il dit lui-même la vérité à l'abbé D..., lequel n'en peut croire ses oreilles.

Un beau rire jeune, un rire de vingt ans, transfigure sa face pâlie et douloureuse. Il monte dans son fauteuil roulant et reconduit le bon curé jusqu'à mi-chemin.

---

30 septembre.

Toute la matinée il est tombé une pluie torrentielle qui n'a cessé qu'au début de l'après-midi. Nous sommes installés dans la chambre de Jeanne où le Malade, étendu sur sa chaise longue, écoute mélancoliquement la lecture. Soudain, le téléphone de la cuisine se met à sonner et la voix de Mariana crie dans la cour : « L'aéroplane ! voilà l'aéroplane ! »

Déroulède — qui le matin ne pouvait se soulever sans le secours d'un bras — s'est

dressé d'un élan, tout seul ; il est debout, pâle et radieux. « Viens dans ta chambre, tu le verras très bien », lui crie sa sœur qui l'y a précédé. Vain appel ! Il est déjà dans l'escalier qu'il descend à grands pas tremblants mais rapides, appuyé seulement sur sa canne. Je descends à sa suite, épouvantée de l'idée d'un faux pas possible. Il longe la terrasse, contourne la tourelle et ne s'arrête qu'au milieu de la cour où on lui apporte enfin son fauteuil.

L'avion tourne, s'élève, s'abaisse, décrit un cercle autour de la maison où flottent encore les drapeaux arborés Dimanche en son honneur. Mais le plus émouvant du spectacle, c'est le visage de Déroulède : le front levé, les yeux ardents, un sourire d'extase aux lèvres, toute son âme s'envole vers l'oiseau de France : Il est jeune comme l'Espoir et beau comme la Foi !...

Au moment où le biplan s'éloigne vers Angoulême, les métayers ramassent dans le chemin de Gurat un message jeté au vol par l'aviateur. C'est, dans une petite pochette de carton noir, un billet ainsi conçu :

« Escadrille du camp de Mailly — Au grand Patriote un Oiseau de guerre. Salut respectueux et souvenir de 500 mètres d'altitude.

« Capitaine B... »

Nous rentrons, frémissants encore d'émotion, et l'incorrigible Malade de conclure : « Ceci me prouve que j'ai bien tort d'observer l'immobilité ridicule exigée par les médecins, car je suis de force à faire bien des choses qu'ils me défendent. »

Pénétré de cette idée, Il a passé le reste du jour assis ou debout, dans le salon ; ce soir, il ne souffre pas qu'on le veille et demain, il présidera un déjeuner de onze personnes en l'honneur du capitaine aviateur. On doit, à ce déjeuner, lui apporter un plan des travaux qu'il projette à Langély : communication entre les deux bâtiments contigus, construction d'une vaste salle à manger sur l'arrière et d'une bibliothèque, surtout suppression de la grange qui, placée contre la chambre de Jeanne, est un perpétuel danger d'incendie. Du lit, de l'immobilité, du régime hydro-lactique, il

n'est plus question. Sa pauvre sœur, épouvantée de tant d'imprudence, pleure, supplie, sans rien obtenir.

---

4 Octobre.

Trois jours ont suffi à user ces forces factices : aujourd'hui, Il n'en peut plus. La nuit a été détestable, mais il ne veut rien entendre et, descendu pour déjeuner, exige qu'on le promène dans son fauteuil roulant. Sa sœur, tout en larmes, refuse de s'associer à cette imprudence en l'accompagnant. Pendant que Mlle B..., une vieille amie et voisine, en visite à Langély, escorte seule l'obstiné promeneur, nous faisons, Jeanne et moi, un tour dans l'allée du jardin anglais, si mélancolique sous la jonchée des feuilles mortes, par ce jour sans soleil. Puis nous guettons dans la cour le retour de la voiturette; mais Il s'attarde à dessein. Jeanne, fiévreuse, regarde sa montre — pauvre âme au supplice ! — Rentré enfin, Il ne nous fait pas chercher jusqu'au dîner et nous

restons ensemble à remuer nos peines entre nous, dans le salon où s'achève le moulage du saint Paul.

Depuis que Pallez est ici, notre Hôte, pour l'amuser, fait faire le soir, par Jeanne, une lecture gaie — le plus souvent du Labiche. Mais cet après-midi, la pauvre Jeanne à bout d'angoisse avait prié Mlle B... d'intervenir pour demander autre chose, car elle ne se sent pas la force de lire une bouffonnerie. Or, le dîner à peine achevé, son frère lui dit : « Qu'as-tu descendu pour notre lecture, ce soir ? » Elle hésite une seconde et, comme subjuguée : « J'ai apporté la *Vie de Napoléon*, par Duvert et Lausanne. — Ah ! une saynète très drôle... Eh bien, lis. »

Jeanne se lève et prend le livre ; je regarde Mlle B... qui fait un mouvement comme pour réclamer la lecture pour elle-même. Mais lui : « Non ; les choses de théâtre sont réservées à Jeanne : elle les lit merveilleusement. » Mlle B... ne souffle mot. Cette indomptable volonté

ployait nos âmes comme le vent ploie un roseau. Et Jeanne lut « merveilleusement », héroïquement, avec son ordinaire simplicité d'abnégation.

Dans l'espoir de distraire le Malade, une amie a envoyé à Langély un jeu de société qui consiste à former le plus de mots possible avec un certain nombre de lettres tirées au hasard. Nous y jouons souvent, Jeanne et moi, en sa présence et, sans prendre lui-même part au jeu, Il s'y intéresse, suit des yeux les transformations, fournit une idée à l'une ou à l'autre, commente les mots obtenus; et ce jeu, qui pourrait être puéril, devient attachant par l'imagination poétique qu'il y déploie, la fine et profonde connaissance de la langue, le sens délicat de la physionomie et de la vie des mots, dont il anime ce modeste exercice de vocabulaire. C'est un don spécial à cette âme si haute, de transfigurer et d'ennoblir les choses les plus insignifiantes. Il ne s'abaisse pas aux détails vulgaires, aux circonstances banales, il les

élève à son niveau et les éclaire d'une lumière neuve. Rien n'est indifférent ou prosaïque dès qu'il s'en occupe ; à son insu, il crée autour de lui une atmosphère de poésie et d'idéal.

---

6 Octobre.

Hier, nous sommes allés avec Pallez en promenade *par ordre*, jusqu'à un château du voisinage, somptueuse reconstitution à la Viollet-Leduc, avec créneaux, mâchicoulis, toits en poivrière, cheminées à hotte, hall meublé d'objets d'art, murs ornés de tapisseries authentiques et de vieilles faïences. Combien paraît plus douce au retour, la bonhomie souriante, la chaude intimité du logis langélyen !

Jeanne, malgré tout son courage, avait les yeux rouges et le Malade semblait nous en vouloir encore un peu.

Aujourd'hui, remonté après déjeuner dans la chambre de sa sœur, Il y a reçu M. le Curé. Mais peu disposé à un tête-à-tête, il nous a fait prier de monter aussi et, sans doute pour

se dispenser d'une conversation peu en rapport avec son humeur triste, il a voulu faire entendre à l'abbé D... quelques morceaux de phonographe. La musique allait son train quand Jeanne, qui regardait distraitement par la fenêtre, s'écria : « L'abbé P... ! » Ce fut une heureuse diversion. Le nouvel arrivant, ami de vieille date, homme de haute culture et d'esprit supérieur, professeur au séminaire d'Angoulême, est *persona grata* auprès de notre Hôte (1).

En son honneur, celui-ci est descendu dîner ce soir, très gai, mettant une sorte de coquet-

---

(1) L'abbé P... arrivait de Rome. Il s'était fait précéder de quelques jours par une dépêche où il mentionnait la sympathie de Pie X « pour son noble et illustre fils ». Le télégraphe, en imprimant *nombre* pour *noble*, avait rendu le texte inintelligible. Déroulède nous avait montré la dépêche en disant : « Qu'est-ce que cela veut dire ? Je n'y comprends rien. — Mais il y a une faute ! C'est évidemment : « *noble* et illustre fils » qu'il faut lire. — Ce n'est pas plus clair. De qui s'agit-il ? Ce ne peut être de lui-même que l'abbé P... parle en ces termes... — Et de qui serait-ce, sinon de vous ? » fis-je en riant. Mais il s'était obstinément refusé à prendre pour lui ces flatteuses épithètes. Il fallut bien comprendre, quand l'abbé eut expliqué son télégramme comme nous l'avions interprété. Déroulède demeura pensif, visiblement frappé des sentiments du Pape à son égard.

terie héroïque à se montrer plus que jamais causeur étincelant et à prouver, au plus fort de son mal, sa parfaite liberté d'esprit. Mais, en dépit de lui-même, son souffle inégal et pénible trahit son effort, et quand il dit — comme il sait dire — la belle fable de La Fontaine qu'il admire entre toutes : *La Mort et le Mourant*, quelle poignante signification de renoncement stoïque prennent sur ses lèvres ces beaux vers :

La mort ne surprend point le sage.
Il est toujours prêt à partir,
S'étant su soi-même avertir
Du temps où l'on se doit résoudre à ce passage.

. . . .

Tu murmures, vieillard ? Vois ces jeunes mourir ;
Vois-les marcher, vois-les courir
A des morts, il est vrai, glorieuses et belles
Mais sûres cependant et quelquefois cruelles.

Le docteur était venu cet après-midi et Jeanne n'avait pas osé le faire monter : « Je n'ai rien à lui dire, » avait déclaré le Malade. Il est prêt à mourir, mais non à vivre, selon ses propres paroles « entre des bocaux et des fioles de pharmacie ». Finir plus tôt, mais finir *en beauté*, tel est son unique vœu.

---

9 Octobre.

Pallez est parti et bien que mon Hôte, quand j'ai parlé moi-même de quitter Langély, ait rejeté bien loin cette idée, des obligations de famille me rappellent à Paris vers le 15. Il fait, ces jours-ci, un temps admirable qui a vraiment le charme triste des adieux. J'en veux presque à ce cher coin de terre d'être si beau quand Celui qui en est l'âme souffre et n'en peut jouir. Ne devrais-je pas, au contraire, lui savoir gré de faire aux maux et aux tristesses du Maître un cadre d'une si pure et si poétique beauté? Assurément, du fond de sa souffrance, il en goûte l'apaisante douceur, lui qui dit si souvent : « Il est peu de chagrins que ne me fasse oublier un moment la contemplation d'un beau paysage. » Seul, le déchirement de l'exil n'en fut pas atténué parce que « la sympathie des gens de cœur, l'entretien des gens d'esprit, les splendeurs de la Nature, ne consolent pas l'homme d'un deuil d'amour (1) ».

---

(1) Paroles écrites par Déroulède à Saint-Sébastien, sur l'album de la Société basque des Amis du Pays.

11 Octobre.

Je savais qu'Il aimerait la grandeur cornélienne du livre de A. Lichtenberger : *Tous Héros;* mais je me serais bien gardée de proposer pour nos soirées cette lecture d'un pathétique trop violent. Il l'a pourtant voulue ce soir, pour en faire profiter Rolland. Tout en lisant la *Mer patriote* et surtout la *Bataille*, j'observais notre Malade non sans inquiétude. Sur son visage crispé d'émotion, je voyais rouler des larmes. Ce matin, il m'a dit : « Vous savez que vous m'avez beaucoup troublé avec la lecture d'hier soir? C'était trop beau : je n'ai pas dormi ! »

---

12 Octobre.

Les dimanches, il y a concours de tir à Langély. On y vient volontiers des environs, car de menus prix en espèces récompensent l'adresse des concurrents et l'on a quelque fierté de montrer son savoir-faire devant le Poète-Soldat. Aussi tous les Langélyens sont-

ils bons tireurs. Les cibles sont dressées dans le pré, à droite du hangar neuf, en contre-haut de la Nizonne, et le Maître, quand sa santé le lui permet, assiste au concours, dont Rolland lui dresse ensuite, de sa plus belle écriture, un état régulier, d'une belle allure militaire. Pour varier le plaisir, Déroulède s'est fait expédier de Paris un chevalet portant des pipes qu'il s'agit de casser à coups de fusil, comme dans les fêtes de village, et un *ball-trap* dont le mécanisme lance en l'air des disques légers que l'on tire au vol : un tir aux pigeons sans cruauté.

Jeanne, tireuse experte, ouvre le feu. Tour à tour les métayers, leurs enfants, les ouvriers et journaliers des environs, Mariana et Lola elles-mêmes, épaulent le fusil. Parfois un jeune soldat en permission se joint aux habitués. Le bruit des coups de feu, la bonne odeur de la poudre chaude, mettent dans les yeux une gaîté fière ; on entend les tireurs se dire entre eux : « Hein ? tout de même ! Si c'était un Prussien je l'aurais descendu ! »

Je reste!... Ce soir après dîner, mon Hôte m'a dit : « J'ai trouvé un prétexte pour vous garder jusqu'à mon retour à Paris. — A quoi bon un prétexte? Vous savez bien que si je croyais vous être utile, je resterais. — Vous m'êtes non seulement utile, mais nécessaire. Je tiens beaucoup à finir mon classement de lettres avant mon départ; je ne m'en irai pas d'ici qu'il ne soit terminé. Mais si vous vouliez bien y travailler avec Jeanne, tout pourrait être achevé en une quinzaine. Nous rentrerions alors à Paris tous ensemble, du 1er au 3 novembre.

Sur ce, j'ai défait ma valise, annoncé à qui de droit la prolongation de mon absence et je me suis endormie le cœur léger, soulagée du remords de les quitter en ce moment, Lui si malade, Elle si malheureuse.

---

17 Octobre.

Jamais notre cher Malade n'a été plus révolté contre la médecine et les médecins, plus

indocile aux précautions les plus nécessaires, plus obstiné à ne pas prolonger sa vie d'une heure aux dépens de son activité.

Sa malheureuse et vaillante sœur ne dort plus, ne mange plus, toute à l'angoisse qu'elle résume d'un mot déchirant : « Mon devoir est de conserver cet homme à la France et, responsable de sa vie, je le vois, sans y rien pouvoir, se tuer sous mes yeux. »

Ce soir, elle s'est sauvée, seule, à travers la nuit et la brume, jusqu'à l'église de Gurat, pour crier sa douleur à Dieu. Nous sommes allés la chercher, Rolland et moi, et nous l'avons attendue à l'entrée du village pour la ramener. Un voile de blancheur humide et glaciale couvrait les prés comme un linceul. En haut de la route, le réverbère électrique de Gurat (encore un bienfait dû à Déroulède) dardait sa clarté nue et froide sur la petite rue déserte. Nous sentions peser sur nous la menace d'une fatalité inexorable que nos cœurs désespérés cherchent en vain à se dissimuler mutuellement.

Au retour, nous sommes montées, Jeanne

et moi, dans la chambre de son frère et nous avons classé des lettres auprès de lui jusqu'à dix heures.

---

18 Octobre.

Il y a dans ces dernières promenades un charme poignant qui serre le cœur. Mardi, c'est à l'Écouté qu'il a voulu faire rouler son fauteuil. Il y a là une jolie maison qui appartient à de vieux amis — ces jours-ci absents — dont la petite fille, une charmante brunette de sept ans, s'intitule avec orgueil la « fiancée » de Déroulède. L'attrait qu'il exerce sur les âmes d'enfants est extraordinaire. Celle-ci, passant avec sa mère, il y a deux ans déjà, par les rues d'Angoulême, croisa un groupe d'ouvriers qui criaient : « Vive Déroulède ! » Et levant son fin visage rose d'émotion : « Tu sais, maman, je crois qu'ils m'ont reconnue. » Un autre jour, déjeunant à Langély avec sa famille, elle entend une vieille amie dépeindre avec enthousiasme la joie d'une première rencontre

avec le poète des *Chants du Soldat*. Soudain l'enfant, tout en larmes, se jette dans les bras de sa mère et crie avec désespoir : « Je la déteste, cette demoiselle ! » Aujourd'hui, la mignonne « fiancée » ne viendra pas, sous les grands arbres de l'Écouté, offrir son front au baiser du cher Visiteur. La maison déserte mire sa gracieuse façade dans un petit étang mélancolique. Sans nous attarder, car le soir fraîchit, nous redescendons à travers champs jusqu'au chemin de Langély. Derrière la ligne onduleuse des coteaux, un soleil rouge descend lentement dans le ciel sans nuage et, sur la plaine assombrie, voici se lever à l'orient ce croissant de lune « fin comme un sourire » dont il est parlé dans l'*Histoire d'amour*.

Nous sommes allés — mais sans Lui — du côté du Pont Bleu, au *rocher de Sainte-Hélène*, ainsi nommé en souvenir de Mme André Déroulède. Hier c'était aux *Pêcheries*, dans la fraîcheur verte et délicieuse des eaux courantes et de la *forêt vierge*... Encore un jour envolé !

Une angoisse que je tremble d'approfondir monte des buissons rouillés et des taillis sans fleurs. Ce magnifique automne a la splendeur tragique d'une agonie de héros.

---

20 Octobre.

Nous sommes désormais tout à ce classement de lettres qu'il faut finir. L'ancienne directrice des postes de Lavalette, aimable et excellente personne qui porte le nom de Déroulède, sans qu'on puisse découvrir un lien quelconque entre sa famille et celle du poète, est venue nous aider, à la prière de notre Hôte. Tandis que Rolland timbre et classe chaque feuillet dans les cartons, nous inscrivons pour le répertoire le numéro, la date et la signature de chaque lettre. Il y en a des monceaux : lettres de famille, d'amitié, d'affaires, d'éloges, — d'injures même — sollicitations d'argent, de recommandation, de billets de théâtre, d'autographes ; bizarres élucubrations de cerveaux fêlés, vers adressés par

des inconnus, autographes d'hommes illustres, etc. Que de choses intéressantes, que de curieuses révélations, que d'attachants documents historiques doivent être entassés là! Mais ce n'est pas la seule discrétion qui nous interdit la lecture de ces liasses de feuilles volantes, c'est la nécessité d'aller vite : pour prendre connaissance de toutes ces lettres, il faudrait des mois et nous avons hâte d'achever cette besogne qui nous prend toutes nos heures.

Il m'arrive pourtant d'être obligée, pour identifier une signature illisible, de parcourir une lettre ou de la montrer soit à Jeanne, soit à Déroulède en personne. Et lui-même, s'il s'agit d'une correspondance intéressante, me donne alors des éclaircissements sur les circonstances, les suites ou l'auteur de la lettre. C'est ainsi que j'ai appris la singulière et touchante histoire de cette Alsacienne qui portait le fier prénom de *France* et dont l'excès, peut-être, de la douleur patriotique avait troublé la raison. Parmi les innombrables lettres de femmes que le héros de Montbéliard recevait

sans cesse, il en est peu de plus curieuses que celles de cette infortunée. Elle adressait quotidiennement au « Chevalier Paul Déroulède » d'interminables épîtres du ton le plus passionné, qu'elle signait hardiment en toutes lettres, ou parfois sans façon : « ta France ».

Elle se rendit même un jour, vêtue en costume alsacien, à une cérémonie de famille où elle savait le trouver à coup sûr, s'empara de sa main et la couvrit de baisers.

Elle était, disait-il, jeune et de figure avenante. Combien eussent mis à profit, pour une aventure banale, cette exaltation sans défense ! Combien, par légèreté ou fatuité, eussent livré ces missives incohérentes à la risée de leurs camarades !... Déroulède ne revit jamais cette pauvre femme, mais il lui garda son secret. Il ne répondit à aucune de ses lettres, mais il les avait toutes conservées et il nous les fit réunir et mettre à part. « Pourquoi, me disait-il ces jours-ci, ai-je gardé ces lettres que je ne fais lire à personne et que je n'ai moi-même pas toutes lues ? Je pourrais les détruire... Mais non, reprit-il aussitôt avec une douceur grave : elle

m'a donné une trop grande part de sa vie. »

Il avait fait davantage : il s'était renseigné sur elle à son insu et, instruit de sa situation matérielle très précaire, il réalisait des prodiges d'ingéniosité pour lui venir secrètement en aide sans qu'elle s'en doutât (1).

---

25 Octobre.

Notre tâche a été finie ce soir avant le dîner. Nous avons fait tout ce que nous avons pu pour l'abréger car notre cher Malade se plaignait des exigences de ce travail par lequel « nous empoisonnions cette fin de séjour ». Plus de lecture ! plus de causerie ! Je travail-

(1) L'histoire de cette malheureuse femme, Alsacienne de naissance et dont le prénom était le nom même de la Patrie, a la tragique beauté d'un symbole. Pendant l'exil de celui qu'elle appelait *son Chevalier*, elle sombra tout à fait dans la démence. On la trouva un jour, au cimetière de La Celle-Saint-Cloud, réfugiée dans le monument de la famille Déroulède, divaguant et déclamant les *Chants du Soldat*. Quand on voulut l'arracher de sa funèbre retraite, elle se défendit avec un tronçon d'épée. On l'interna. Relâchée ensuite, elle mourut peu après.

lais toute la journée dans le salon avec Mme Déroulède, et c'est seulement le soir que je montais un instant auprès de Lui. Mais aussi, d'heure en heure, il voyait avec satisfaction se remplir les cases du meuble classeur. Il n'y aura pas moins de 30.000 lettres ainsi rangées, sans compter celles qui sont à Paris et qu'il compte rapporter ici plus tard.

Nous rentrons à Paris le mardi 28 au matin. Hélas! notre pauvre Malade y revient plus faible et plus souffrant qu'il n'en est parti. Il ne marche plus du tout et nombreux sont les jours où il ne peut descendre pour se mettre à table avec nous, ni même quitter son lit pour sa chaise longue. Que sera le voyage? Et que sera l'hiver?

---

29 Octobre.

Adieu, Langély!...

Nous sommes partis hier vers 8 heures, par un délicieux matin bleu, doré de soleil, diamanté de rosée, irisé de brume translucide. On eût dit que ce cher pays avait voulu se

parer de toutes ses grâces pour fêter une dernière fois Celui qui s'en allait.

A Angoulême, toujours vaillant, Il a serré la main de quelques amis, accourus pour le voir au passage du train. Le voyage s'est effectué, somme toute, mieux que nous ne l'espérions. Aujourd'hui, venue aux nouvelles boulevard Malesherbes, je l'ai trouvé installé au salon sur sa chaise longue et, prévenant ma question, il m'a dit avec un sourire : « Les médecins sont contents. — Alors, il faut bien que je le sois aussi. »

A PARIS

31 Octobre.

Aujourd'hui comme hier, à Paris comme à Langély, Déroulède défend pied à pied son activité contre les exigences des médecins, sa liberté d'esprit et sa hauteur d'âme contre l'étreinte brutale de la souffrance physique, sa force apparente et son incroyable jeunesse d'allure contre les pénibles symptômes d'épuisement qui lui sont plus encore une humiliation qu'un chagrin.

« Paul dort, m'a dit Jeanne en souriant, quand je suis arrivée ce soir pour dîner, mais il m'a défendu de vous le dire : songez donc ! il serait déshonoré à vos yeux. » Aussitôt le

dîner servi, Il est venu à nous appuyé seulement sur sa canne, fier de m'offrir son bras pour me conduire à table, et de dîner avec nous non pas étendu, mais assis dans un fauteuil.

Pendant la soirée, Il s'est assoupi un instant au cours de la lecture ; mais dès 9 h. 1/2, réveillé, reposé, plein d'entrain, il a dirigé la causerie avec le charme juvénile des anciens jours, récitant même et commentant de beaux vers de Mathurin Régnier et le merveilleux sonnet de Ronsard :

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle...

Ceux qui ne connaissent que sa voix d'orateur, tonnante et vibrante, la voix d'airain qui fait passer dans les multitudes le frisson du sublime, ne l'auraient pas reconnue dans la douceur de cette voix souple, veloutée, musicale, qui semblait caresser le vers comme le regard de certains artistes caresse la forme, et où chantait toute l'harmonie complexe et nuancée du rythme poétique français.

---

11 Novembre.

Voilà encore notre cher et indisciplinable Malade en pleine crise, pour avoir accumulé les imprudences. Le 2, Il est allé en automobile sur la tombe de sa famille, au cimetière de La Celle-Saint-Cloud ; le 6, pour l'anniversaire de sa sœur, il a présidé un déjeuner de douze personnes et le 8, il a fêté par un dîner de 18 couverts les décorations récentes de Galli, de Pallez et de Jérôme Tharaud.

Ce soir-là, il a même porté un toast dont l'ardente et chaude éloquence a stupéfié les convives. Mais hier, Il a pris froid au Parc Monceau : de là suffocations, insomnie, œdème considérable. Pour comble de malechance, Mariana, sérieusement malade, étant à l'hôpital depuis deux jours, la pauvre Jeanne doit être sur pied les nuits entières.

———

15 Novembre.

J'ai dîné ce soir boulevard Malesherbes. Il était si souffrant qu'Il n'a pu se mettre à table. J'ai essayé d'obtenir que Jeanne profitât de ma présence pour aller dormir jusqu'à 11 h. pendant que je tiendrais compagnie à son frère, mais il ne s'y est pas prêté.

Il semble que sa volonté, son activité d'esprit, soient d'autant plus vivaces qu'il souffre davantage. Il s'est occupé ces jours-ci de présenter à son ami et portraitiste Cormon un jeune artiste alsacien qu'il a voulu recevoir *quand même* à cette table hospitalière où il n'a plus la force de prendre place. Il s'inquiète ardemment de l'aide qu'on pourrait apporter à l'un de nos vaillants lutteurs d'Alsace-Lorraine qui vient d'être là-bas frappé d'une amende pour faits de patriotisme. De même qu'il répondait, de Langély, aux paroles du roi de Grèce et suivait, étape par étape, le voyage du Président de la République, il est très soucieux de l'élection possible à l'Institut d'un homme dont « la nomination serait,

dit-il avec chaleur, une honte pour l'Institut et pour la France. » Et, comme à Nice, en janvier, contre Jaurès, il fait ici, de son lit de malade, une campagne contre ce scandale, envoyant, au théâtre Léon Poirier, pour applaudir la virulente satire qu'est le *Veau d'Or*, les amis et ligueurs qu'il envoyait l'hiver passé acclamer Réjane dans *Alsace*.

---

23 Novembre.

Hier soir, Jeanne m'avait télégraphié : « J'ai besoin de vous demain de midi à 4 heures. »

Je trouvai le Malade sur sa chaise longue, dans la jolie chambre qu'il vient de faire remettre à neuf pour sa sœur.

Ce n'était pas, comme je l'avais pensé, pour lui tenir compagnie ou lui faire la lecture qu'il me faisait venir, mais bien pour m'envoyer avec Jeanne au théâtre Poirier. Hier encore, il comptait nous y accompagner, mais le temps froid et gris l'en avait dissuadé le matin.

Au retour, nous apprenons qu'en notre

absence, Mgr Marbeau (évêque de Meaux et ancien curé de la paroisse de M. et Mme André Déroulède) est venu le voir et l'a discrètement amené à recevoir l'absolution.

Le sentiment religieux a toujours été très vif chez Déroulède. Lui-même en a donné la raison dans sa *Moabite:*

L'homme sort lentement des respects de l'enfance,
Tant a de force encore et de pouvoir sur nous
Le fantôme adoré de la mère à genoux.

Il eut pourtant, dans sa première jeunesse, sa crise de scepticisme et il aime à conter comment, au cours d'une promenade, ayant déclaré à son père : « Je ne crois pas en Dieu, » celui-ci le quitta brusquement sur cette réplique : « Je ne me promène pas avec un homme qui ne croit pas en Dieu. » Mais la crise fut de courte durée. « Jamais, répète-t-il souvent, en face d'un danger, à l'heure d'une bataille, je n'ai manqué de penser à Dieu et de lui dire : Mon sort est entre vos mains, que votre volonté soit faite. » Néanmoins, jusqu'à ces derniers temps, cette religiosité demeurait un peu vague, ana-

logue à ce *stoïcisme chrétien* dont parle Edgar Quinet. L'auteur des *Chants du Soldat* aime à citer Epictète qui est un de ses livres de chevet. C'est une raison patriotique qui a incliné son déisme vers la précision du dogme catholique : le catholicisme lui apparaît comme la *religion nationale* de la France, partant comme un des facteurs primordiaux de l'unité française. Sur le livre de première communion offert au fils de son ami Barrès, il a écrit cette dédicace : « A Philippe Barrès, *pour qu'il soit de la religion de son pays.* »

Depuis plusieurs mois, les siens essayaient de l'amener doucement à remplir ses devoirs religieux. Il avait résisté jusqu'aujourd'hui, ne voulant pas accomplir un acte aussi grave par simple condescendance et sans réelle conviction. Mgr Marbeau a su triompher de ses hésitations et de ses scrupules : « Il s'y est pris si adroitement, raconte-t-il, que je ne pouvais que céder ou lui opposer un refus définitif qui n'est ni dans mes intentions ni dans mes convictions. Décidé à finir en chrétien, je voulais choisir mon heure ; mais la mort de notre

amie M[me] P..., broyée sous nos fenêtres, il y a trois jours, par une automobile, en sortant d'une visite à Jeanne, vient de me prouver une fois de plus que nul n'est maître de son heure (1). »

---

26 Novembre.

Hier matin, Il allait très mal. La veille, le D[r] Fiessinger avait constaté une aggravation. Je courus aux nouvelles. On avait dû faire le matin une ponction aux jambes, pour diminuer l'œdème. Déroulède était au lit, très souffrant, ne pouvant trouver le sommeil.

Comme je prenais congé, Jeanne me retint : « Non, je sais qu'Il veut vous parler. » A ma vue, le pâle visage du malade s'éclaira d'un sourire : « Je vous attendais comme le Messie !

(1) C'est à dater de ce jour que l'idée religieuse prit une place chaque jour plus grande dans l'esprit de Déroulède, et qu'il chercha les moyens de faire de l'accomplissement de ses devoirs de catholique non seulement un acte de conscience individuelle, mais un grand exemple qui unît dans les âmes françaises la foi religieuse à la foi patriotique.

Vous dînez avec nous ? » Et il me redemande lui-même ce qu'il a refusé l'autre jour : de rester auprès de lui jusqu'à 11 heures afin que sa pauvre sœur puisse aller dormir.

Nous dînons rapidement et tristement, elle et moi en tête à tête. Pendant ce temps, Il a fait établir à mon intention, entre son lit et la muraille, toute une installation coquette, intime et confortable : un moelleux fauteuil, une lampe sur un guéridon muni d'un pupitre mobile pour la lecture.

Soirée poignante et délicieuse ! Délicieuse d'abord : nous causons ; très éveillé, mais sans malaise ni souffrance, Il me conte son séjour à Constantinople en 1886. J'apprends ainsi par hasard que la France doit à son initiative l'apposition d'une plaque indicatrice sur la maison natale d'André Chénier.

« Constantinople n'était pas sur mon itinéraire primitif. Ce sont mes amis grecs qui me décidèrent à m'y arrêter en me disant : « On ne connaît véritablement la force et l'influence des Grecs que quand on les a vus à Constantinople : allez voir le quartier du Phanar. »

« On était au printemps, je pris les fièvres et fus très malade, obligé de prolonger mon séjour bien au delà de mes prévisions. Je ne connaissais personne et, complètement seul dans ma chambre d'hôtel, j'ai fait là de tristes réflexions. Tous les jours, à l'aide d'une corde, je descendais par la fenêtre ma bouteille de lait vide qui m'était renvoyée pleine par la même voie. Seul, un jeune docteur grec, dont je n'eus d'ailleurs qu'à me louer, venait me voir. Un jour, il amena un ami ; nous parlâmes des danses grecques : « Dansons pour le Français ! » dit-il à son camarade; et les voilà esquissant, en face de mon lit, un pas national.

« Cependant le mal traînait en longueur : « Écoutez, dis-je au médecin, si je reste ici je sens que j'y mourrai. Pour me remettre, il faut que je m'en aille, un changement d'air est ma seule chance de salut. — Je ne dis pas non, répondit-il, mais il faudrait d'abord que vous fussiez transportable et vous ne l'êtes pas. — Je le serai, car je veux l'être. »

« Aussitôt, je m'occupe de faire retenir ma

place sur un bateau en partance pour Odessa. Je commande une voiture. Il fallut deux hommes pour me porter jusqu'à cette voiture qui me conduisit, dans un lamentable état de faiblesse, jusqu'à l'embarcadère. Là, j'aperçus dans le port un ravissant petit navire tout blanc, pavoisé de tricolore : « Quel est donc, demandai-je, ce joli bateau qui porte les couleurs françaises ? — C'est pour vous qu'il est là, me répondit-on. — Comment, pour moi ? — Mais oui. Les membres de la colonie hellène, reconnaissants de votre dévouement à la Grèce (1), l'ont frété tout exprès pour vous conduire en Russie. »

« Telles furent ma joie et mon émotion que la fièvre me quitta comme par enchantement. En arrivant à bord, j'étais guéri ! Je pus serrer la main aux officiers grecs, leur présenter mes remerciements, boire le champagne avec eux et même répondre à leur toast à la France par

(1) On sait que Déroulède, avant d'aller à Constantinople, était venu offrir aux Grecs, en cas de guerre contre la Turquie, son sang et le concours d'une troupe de volontaires français.

un vivat à la Grèce, prononcé en langue grecque... »

Après la causerie la lecture, animée comme toujours de commentaires et de réflexions personnelles. Le Malade s'assoupit un instant, puis s'éveille en proie à une agitation fiévreuse bientôt aggravée d'oppression et d'un malaise si violent que, fermant le livre, j'insiste pour appeler Jeanne. Mais lui : « A quoi bon ? Je connais ces crises : il n'y a rien à faire. » Rien à faire, hélas ! il n'a que trop raison.

Malgré son souffle rauque et inégal et la sueur d'angoisse qui perle à son front, Il ne se plaint pas. Même, devant mon visage douloureusement ému, il trouve un sourire et un mot de bonté : « Ne vous inquiétez pas de moi... Je suis bien fâché de faire tant de bruit. »

Et dès qu'un léger mieux se dessine, il faut reprendre la lecture.

Ce soir encore, Il était si mal que j'ai obtenu de rester toute la nuit prochaine, et il en sera de même les jours suivants. On m'a dressé un

lit dans la chambre de Jeanne ; nous nous partagerons les heures de sommeil et de garde car il s'agit de ne pas épuiser nos forces avant la fin d'une épreuve qui peut, hélas! se prolonger longtemps encore.

---

27 Novembre.

Première nuit de veille !... Elle débute à 1 heure du matin par une lecture suivie d'une édifiante et captivante causerie dont le résumé pourrait servir d'épigraphe à cette vie de héros sans peur et sans reproche.

« Je n'ai jamais eu aucune ambition, mais j'ai quelquefois feint d'en avoir pour être suivi. Un chef de parti qui ne se soucie pas d'arriver lui-même ne fera arriver personne ; pour avoir des partisans, il faut qu'il ait quelque chose à leur offrir, à leur faire espérer ; il faut un appât! On ne peut demander à la majorité des hommes d'agir par pur dévouement. J'ai donc paru, quelquefois, désirer le pouvoir mais en réalité — notez que je ne le mé-

prise pas comme moyen d'accomplir le bien — je ne voulais rien pour moi-même. Jamais je n'ai rien demandé, rien reçu : pas même une pension après ma blessure au pied, reçue en service. Afin de pouvoir reprendre les armes en temps de guerre, j'ai donné ma démission au lieu de me faire mettre en réforme. Tout ce que j'ai eu de l'État, c'est mon petit traitement de la Légion d'honneur. (Encore, me l'a-t-on suspendu pendant mon exil, pour « m'être absenté de France sans autorisation ».) Et quand, après mon retour, je suis allé m'informer à la Chancellerie : « En somme, m'a-t-on dit, que demandez-vous ? — Je ne demande rien. Je désire seulement savoir si, oui ou non, j'ai quelque chose à toucher (1). »

---

(1) Après avoir traîné l'affaire en longueur pendant deux ou trois ans, on lui donna seulement les arrérages échus depuis son retour en France, mais non ceux des cinq ans d'exil. Déroulède n'avait d'ailleurs fait cette démarche que dans un but de générosité patriotique : la somme que l'on fut obligé de lui restituer, il l'envoya immédiatement à la famille du capitaine alsacien Fiegenschuh, tué à Abécher.

« Et combien je m'applaudis aujourd'hui de n'avoir rien eu, rien sollicité! C'est ce qui a toujours fait, ce qui fait encore mon indépendance et ma force. Ainsi, au retour d'une visite au général Boulanger en exil, avec ce Laguerre et ce Naquet qu'un peu plus tard je devais saluer ainsi : « Bonjour, *Naguère !* Bonjour, *Laquet !* » je les entendis chuchoter entre eux à mi-voix: « Faut-il le lui dire ? — Oui, il faut qu'il le sache. — D'ailleurs, il le saura toujours. » Et comme j'affectais de ne pas entendre, Laguerre finit par venir au-devant d'une explication : « Écoutez, Déroulède, il faut que vous sachiez ceci : les trois quarts de l'argent dont le Comité National dispose viennent du duc d'Orléans et des royalistes. — Que voulez-vous que cela me f...? répondis-je, c'est vous que cela regarde : moi, je ne touche rien ! »

« Lors d'une conférence à Périgueux, j'avais fort malmené la doctrine orléaniste. J'avais dit ne reconnaître que deux grands principes de gouvernement : la Souveraineté du Roi, qui est la Monarchie de droit divin.

et la Souveraineté du Peuple, qui est la République Plébiscitaire ; tandis que l'Orléanisme constitutionnel n'est qu'un compromis bâtard entre les deux théories. Les Orléanistes se plaignirent à Laguerre d'être ainsi maltraités par moi malgré leur qualité d'alliés : « Que voulez-vous ! leur fut-il répondu, nous ne pouvons pas empêcher Déroulède de dire ce qu'il veut ; *nous ne le tenons pas* (1). »

« Cette façon d'agir étonnait toujours dans les milieux de la politique et du journalisme, où les appétits sont si âpres et les compromissions si fréquentes. Vous vous souvenez de cette première candidature en Charente, pendant le boulangisme, où je fus presque élu

---

(1) Il poussait à l'extrême ces scrupules de délicatesse. Un jeune officier qui le touchait de très près le pria un jour d'intervenir auprès de M. Cavaignac, alors ministre de la Guerre, pour le faire passer au grade supérieur trois mois plus tôt. « Ce que je demande, disait-il, ne fera de tort à personne. Je suis le troisième au choix, sur la liste. Selon le règlement, pour 3 nominations au choix on en fait 6 à l'ancienneté. Je rendrais donc service à 8 de mes camarades et je gagnerais un temps précieux. — S'il s'agissait de quelqu'un qui me fût étranger, répondit Déroulède, ce serait fait demain. Mais je ne veux pas qu'il puisse être dit que, pour aucun des miens, j'ai utilisé mes amitiés politiques. » Et il refusa toute démarche.

mais non élu? L'avance des frais de la campagne avait été faite par Eugène Meyer, le directeur de la *Lanterne* — ce même Meyer que j'avais souffleté publiquement à l'Odéon en 1882 et qui depuis, flairant le vent, s'était fougueusement rallié au général (qu'il fut d'ailleurs un des premiers à abandonner au jour de la défaite) et avait sollicité son inscription à la L. D. P. — Quand j'allai le trouver, après le scrutin, pour lui rembourser ses avances, il me présenta une note de 35.000 fr. — « Comment ! pour une élection de province... où je suis battu ? C'est exorbitant ! — Qu'est-ce que cela peut vous faire? me répondit-il tranquillement, puisque c'est le Parti qui paie? — Pardon ! Je ne veux rien devoir à personne et c'est moi seul qui fais les frais de mon élection, j'y tiens essentiellement. — Ah ! fit-il, stupéfait, je ne savais pas. Alors, c'est tout autre chose : vous ne me devez que 8.000 francs. »

« Plus récemment encore, cette règle de conduite, dont je n'ai jamais voulu me départir, m'a permis d'éviter un piège bien dange-

reux. J'étais sur le point de publier la *Mort de Hoche*, lorsqu'on vint m'offrir 10.000 fr. pour l'autorisation de traduire la pièce en anglais et de la faire représenter en Amérique. « Dix mille francs! m'écriai-je, cette somme est très au-dessus de la valeur commerciale de mon œuvre. Pourquoi me faites-vous une offre si disproportionnée ? Je ne comprends pas.

— Peu importe, me répondit-on, c'est notre affaire. Si le marché est avantageux, tant mieux pour vous! Acceptez-le sans hésitation. — Non, je demande à réfléchir. J'aime à comprendre et je ne comprends pas. »

« Sur ce, je vais chez mes éditeurs ; je leur conte la chose, on se récrie : « Mais la pièce ne rapportera pas dix mille francs ! — C'est insensé! — C'est invraisemblable ! — Très bien. Puisque votre impression est la mienne, je n'accepte pas : il y a quelque chose là-dessous. » Alors l'éditeur : « Qui donc a pu vous faire cette extraordinaire proposition ? — Un monsieur Bernard Lazare que je ne connais pas du tout. —

Bernard Lazare ?... — Et après un échange de coups d'œil significatifs entre ces messieurs : « Oh ! si c'est Bernard Lazare, acceptez !... Acceptez, c'est sérieux. » Ce brusque revirement me mit en défiance. Pourquoi une offre « insensée » à première vue devenait-elle sérieuse par cela seul qu'elle émanait de ce Monsieur ? Je refusai net en donnant ma raison : « Je ne veux rien faire sans comprendre. »

« Combien je m'en suis félicité depuis !... Pour s'être ainsi laissé imposer une dette par l'acceptation d'une somme trop considérable et qu'ils ne pouvaient rembourser, d'autres écrivains moins prudents se sont vus, au moment de l'affaire Dreyfus, enchaînés au parti du traître, tout au moins gênés dans leur liberté morale et paralysés dans leur action. »

Déroulède parle et je l'écoute et, en l'écoutant, je le regarde. Sous la petite lampe électrique encapuchonnée de soie verte qui laisse toute la chambre dans une ombre

douce, son visage ressort en pleine lumière. Jamais il n'a été plus beau, ce pâle visage aux traits amenuisés et comme sculptés par la souffrance. Ses traits, trop souvent contractés par l'angoisse patriotique qui fut l'incessante torture de cette vie sacrifiée, se sont détendus dans une expression de sérénité pensive, de douceur tendre et apaisée. Toute l'héroïque limpidité de sa grande âme transparaît dans ses yeux clairs et quand Il sourit, on dirait qu'une nappe de lumière illumine toute sa figure.

Quand Il repose — non pas comme trop souvent, plié en deux et le front aux genoux, mais étendu et détendu, la tête sur l'oreiller; quand l'effrayant *Cheyne-Stokes* ne m'ôte pas le souffle à moi-même, je pose le livre et laisse errer mon regard dans la demi-obscurité de cette chambre où le moindre détail est significatif, car le Maître en a lui-même dirigé avec un soin minutieux l'ornementation et l'ameublement.

Partout les couleurs de sa Ligue, espérance et deuil : tentures vertes, boiseries noires où court un filet d'or. Partout des livres; ils furent la grande passion du Lettré volontairement effacé derrière le Lutteur. Dans une sorte de niche cintrée, la jeune République de Pallez, enrubannée de tricolore, érige son torse virginal ; en face, c'est une Alsace en larmes. A la tête du lit, au-dessus du sabre du lieutenant au 30e chasseurs, un portrait où sourit, l'œillet rouge au corsage, Celle qui fut l'Ange gardien de cette existence tourmentée : « sœur Jeanne! » D'autres portraits de famille garnissent le panneau le plus proche : les grands-parents, les grands-oncles, Emile Augier, Mme Augier, la sœur aînée du poète et son frère André ; leur mère, d'une grâce exquise, avec ce fin et lumineux sourire que son fils tient d'elle ; Mme André Déroulède, puis sa mère, l'Alsacienne au grand cœur, fille de Jean Dollfus, qui aima Déroulède maternellement jusqu'à mourir de son exil et, paralysée, agonisante, disait encore : « Ah! si Paul ouvrait la porte, je serais guérie! »

Sous le médaillon de Henri Regnault, cette miniature d'officier du premier Empire est celle d'un oncle Pigault, décoré par Napoléon sur le champ de bataille de Wagram.

Dans la ruelle, devant le fauteuil où je veille, c'est le pupitre de lecture avec son livre encore ouvert. Ici, le bureau du poète ; là, celui de sa sœur, enfermant la machine à écrire, disent l'étroite intimité de cette vie laborieuse, brusquement interrompue par la maladie.

Là-bas, à droite de la fenêtre, le portrait souriant d'une artiste illustre évoque des jours de jeunesse mondaine, de succès littéraires, d'insouciant espoir; alors que le neveu d'Augier, le fervent de Musset, promenait sa verve étincelante dans les couloirs de la Comédie-Française où, pour la hardiesse gauloise de ses propos, on le surnommait : *Pigault le Blond*... Mais au pied du lit, le rideau dont la soie verte tamise l'éclat trop vif du jour, semble mis là tout exprès pour jeter sur ces brillants souvenirs l'ombre austère et sacrée du seul Amour dont le Poète devenu Apôtre a voulu vivre comme il en veut mourir.

Et çà et là, le désordre des fioles de pharmacie, des tasses, des étuis, des flacons, ramène la pensée vers l'angoisse de l'heure présente, et les yeux vers le cher visage endormi.

Depuis les premiers jours de son retour à Paris, Il ne peut plus faire un pas sans béquilles. C'est lui-même qui les a réclamées et commandées, ces béquilles, avec la complète absence de respect humain qui lui fait accepter sans hésitation ni lamentation toutes les pénibles nécessités de son état. Mais chaque fois qu'Il s'en sert, je retrouve dans ses yeux la même âpre lueur qui me faisait mal à voir à Langély, quand il s'asseyait dans son fauteuil roulant.

« Les médecins, me disait-il cette nuit, me répètent : « Vous n'allez pas mal en dépit de vos imprudences, *de quoi vous plaignez-vous ?* » Mais je ne me plains pas ! M'avez-vous jamais entendu me plaindre ? Précisément parce que je me tais, personne autour de moi ne soup-

çonne ce que je souffre moralement. » Comme je proteste, il corrige : « A peine vous!... Et pourtant... » Après une minute de silence, il reprend d'une voix lente et basse où se trahit la torture intérieure : « Ce spectacle des béquilles ! »

Jamais non plus, sauf en tête à tête, avec quelques rares intimes, Il ne fait allusion à la gravité de son état, qu'il connaît pourtant et sur lequel il ne s'aveugle pas. L'autre soir, à la suite d'un accès d'étouffements, il me dit : « Ma vie est finie, je le sais. Voyez cette faiblesse, ces jambes inertes... Non, cela ne reviendra pas. Je mourrai ainsi, brusquement, dans une crise : j'appellerai et en arrivant on me trouvera mort. » Comme je ne trouvais pas la force de répondre, Il m'a regardée affectueusement : « Ce n'est pas très charitable, ce que je vous dis là. » Et vite, Il a parlé d'autre chose.

---

30 Novembre.

Il n'est occupé, ces jours-ci, que des affaires d'Alsace et des moyens de soutenir nos frères de là-bas, non seulement sans les compromettre, mais sans qu'eux-mêmes soupçonnent la source du bienfait. Chaque fois qu'il me fait l'honneur de me choisir pour sa messagère, sa « missionnaire », c'est son mot, en Alsace-Lorraine, ses instructions sont toujours les mêmes : « Ne dites pas que c'est moi : de moi ce serait trop naturel ! Dites : c'est la France. C'est à Elle, non à ma personnalité, que doivent aller tout l'amour, toute la gratitude de nos Envahis... Et de fait, c'est bien Elle : je ne suis que son instrument. »

Il ne se trompe que d'un mot : Il est, non l'instrument, mais l'incarnation vivante de l'âme de la Patrie. C'est pourquoi je ne mens pas en disant aux Alsaciens-Lorrains qui s'étonnent de l'appui anonyme si tôt, si souvent et si généreusement apporté : « C'est la France! »

La nuit a été paisible et la causerie longue. C'est aux souvenirs de 1870 que le cher grand Malade se reportait et sa parole les rendait si vivants qu'elle me donnait l'illusion de les vivre avec lui.

« Quand, après les préliminaires de paix, nous eûmes rejoint, mon frère et moi, le dépôt de notre régiment, à Mostaganem, nous revînmes le plus tôt possible nous mettre à la disposition de l'autorité militaire contre la Commune. Les trains pour Versailles et Paris n'allaient pas au delà d'Étampes. J'avise, dans cette ville, une voiture qui avait l'air d'attendre quelqu'un, et j'interroge le cocher : « Combien avez-vous de voyageurs? — Assez comme ça. — Il n'y aurait pas deux places pour nous? Je suis officier, je rejoins l'armée... — Non, non, il n'y a plus de place. — Il nous en faut. Dites à vos maîtres que nous rentrons à Versailles pour nous battre. » Et sans hésitation, je m'installe sur le siège, je fais monter André. Le cocher, furieux, court avertir le possesseur de l'équipage : « Il y a là un officier qui veut à toute force profiter de la voiture; il est monté

malgré moi... — Ah! par exemple, nous allons bien voir!... » Il s'élance sur les pas de son cocher, m'aperçoit : « Tiens! c'est Déroulède!... » C'était M. X..., un ami de ma famille. A la grande surprise du cocher, tout finit par la mise à notre disposition de deux places jusqu'à Versailles.

« Là, je me présente aux autorités militaires. Il faut l'avouer, je marquais très mal; ma tenue était loin d'être réglementaire. On nous regarde avec méfiance, on soupçonne en nous des espions. Longuement questionné, je finis par dire que j'ai servi sous le commandant Lanes. « Ah! ah! fait l'officier, il est justement ici, le commandant Lanes. Vous allez être mis en sa présence et nous verrons bien... — C'est tout ce que je demande. »

« A peine Lanes m'eut-il aperçu qu'il me tendit la main avec une exclamation joyeuse : « Ah! Déroulède, je suis bien content de vous retrouver... J'ai justement besoin de quelqu'un; je vais vous envoyer relever la compagnie du capitaine *** qui est au bois des Ubis, un peu en l'air. » Lanes et sa troupe étaient alors au

pont de Courbevoie. Me voilà en route. J'arrive, on me conduit à l'officier : « Je viens, lui dis-je, vous transmettre, de la part du commandant Lanes, l'ordre de vous replier parce que vous n'êtes pas en sûreté ici. » Il inspecte de l'œil mon accoutrement : « Vous avez sans doute un ordre écrit, un papier ? »

Tel était le désarroi que je n'avais pas plus pensé à me munir de cet ordre que Lanes à me le donner. Que répondre ? La situation était grave, le capitaine méfiant à bon droit. « Je n'ai rien, lui dis-je, et je comprends que vous hésitiez à me faire confiance sans garantie. Songez cependant que l'ordre que je vous apporte n'a rien d'inquiétant en soi : il ne s'agit pas de vous aventurer, mais de vous replier par prudence. Si pourtant vous doutez de moi, c'est bien simple : placez-moi entre deux hommes armés, revolver au poing, avec ordre de me brûler la cervelle au premier mouvement suspect que je ferais. Mais je vous en supplie, exécutez le commandement qui vous met en sûreté. » Le capitaine comprit mes raisons et ainsi fut fait. Tout s'éclaircit en arri-

vant à Courbevoie; Lanes s'accusa le premier de m'avoir envoyé en mission sans aucune pièce justificative.

« Les petits chasseurs que je commandais à présent étaient pour la plupart très novices et mal aguerris. Ils se débandaient sous le feu, s'aplatissaient derrière un mur pour éviter les balles. Mais c'est alors que je vis ce que peut sur les hommes l'autorité du chef, appuyée par son exemple. Il s'agissait de traverser le pont balayé par la mousqueterie ; mes soldats se dérobaient aussitôt qu'ils avaient dépassé l'abri que leur offrait le parapet.

« Allons ! criai-je, n'y a-t-il pas un vieux soldat ici ? — Moi, mon lieutenant. » C'était un vieux sous-officier très brave.

— « Tu vas prendre un de ces gaillards-là par le bras, lui dis-je, j'en ferai autant, nous en ferons marcher quatre autres devant nous et nous traverserons le pont en courant. Puis, toi et moi, nous reviendrons en chercher d'autres, et ainsi de suite. »

« Nous passâmes ainsi la compagnie tout entière, et heureusement sans accident. Les

hommes, nous voyant chaque fois revenir sains et saufs, s'aguerrissaient peu à peu. Les premiers, il fallait les pousser pour les faire avancer, les suivants couraient d'eux-mêmes. Le passage terminé, je leur fis une semonce très sévère sur leur poltronnerie : « Vous êtes des lâches ! Pour ne pas exposer une fois votre peau, vous avez exposé la mienne et celle du sergent, autant de fois qu'il y a six hommes dans la compagnie. C'est une honte ! »

« Ils comprirent et devinrent très braves. Je les eus bientôt tout à fait *dans la main*. Ils formèrent une petite troupe très dévouée, très solide, à qui je pouvais tout demander : j'en eus la preuve un peu plus tard, à la barricade de la rue Curial.

« J'étais arrivé à Courbevoie assez mal éclairé sur le sens de cette triste guerre entre Français, et ne sachant trop que penser de la Commune. Mais au cours d'une reconnaissance, nous nous trouvâmes face à face avec un parti de fédérés. Trompés par mon uniforme fantaisiste, ils avancèrent d'abord avec assez de confiance. Mais dès qu'ils eurent

aperçu les chasseurs, ils se sauvèrent à toutes jambes en criant : « Alerte ! ce sont des Français !... » J'étais fixé : je servirais le parti des Français.

« Toutefois je mis une condition formelle à mes services : c'est que je n'aurais à fusiller ni à faire fusiller personne et ne serais jamais commandé pour un peloton d'exécution. Le pacte fut fidèlement observé, sauf par un capitaine que j'avais accompagné par hasard dans une expédition et qui, sans m'avertir, fit fusiller deux hommes sur les cinq arrêtés par moi dans une maison suspecte. Je réussis à sauver les autres, mais je fis au capitaine les reproches les plus violents et jamais plus je ne consentis à marcher avec lui ni à m'asseoir à la même table.

« En entrant dans une rue ou dans une maison à fouiller, je disais aux habitants : « Je ne veux pas qu'on tire sur mes hommes ; si un seul coup de feu part, je fais arrêter et fusiller les coupables. Mais je vous donne ma parole qu'il ne vous sera rien fait si vous ne tirez pas sur nous. »

« Il m'arriva une fois, ayant fait enfoncer la porte d'un appartement qu'on ne m'ouvrait pas, d'y trouver, encore couché, un jeune *intellectuel* qui avait eu tout juste le temps de jeter sous le lit un fusil et un pantalon de fédéré encore muni de la bande rouge. Son livret militaire était sur la cheminée. Comme je lui reprochais, lui, homme instruit, éclairé, de combattre le drapeau de son pays : « Ce livret et ces effets ne sont pas à moi, dit-il vivement, je suis ici chez mon cousin à qui ils appartiennent... — Vraiment? Eh bien! dites à votre cousin de ma part qu'il est bien maladroit de laisser traîner de telles pièces à conviction, car sur ces seules pièces, je serais en droit de vous faire fusiller l'un et l'autre, entendez-vous?... »

« Mon bon docteur, fait-il en riant, s'étonne que je cause si longuement avec vous quand je ne dors pas. Mais la causerie a toujours été un des meilleurs plaisirs de mon existence, j'ai besoin de causer comme de lire, de penser, de manger, de dormir... »

Et après un silence : « D'ailleurs, ce n'est pas seulement par plaisir que je vous raconte ainsi ma vie. Je voudrais vous faire un petit bagage de souvenirs dont vous puissiez tirer parti un jour. Ce *Voyage autour de l'Allemagne* que je voulais publier, je ne le finirai pas. Vous n'imaginez pas quels efforts, quelles fatigues m'a coûtés ma dernière publication des *Annales ;* elle a été faite dans des conditions déplorables. Je n'ai plus la force d'écrire, ni même de dicter avec quelque suite ; mais je peux *causer* ce livre que je n'écrirai pas. J'ouvre mon cœur devant vous, je vous dis des choses que je n'ai dites à personne et si je ne fais pas mon livre, peut-être pourrez-vous le faire pour moi. Prenez toutes les notes que vous voudrez sur ce que je vous raconte ; puis vous me relirez ces notes, nous les reverrons et nous les compléterons ensemble (pour la partie documentaire, s'entend, car je n'ai pas la prétention de vous imposer ce que vous avez à dire). Vous pourrez vous aider des souvenirs de Jeanne, elle en a beaucoup et de très intéressants.

« Seulement, ce sera un véritable travail, je vous en préviens. Voulez-vous l'entreprendre ? — Si je le veux ! Ma seule crainte est d'en être incapable. » Il rit : « Vous connaissez mieux que personne ma vie et ma pensée... » Si cela suffisait !...

Mais comment rendre la millième partie de ces causeries délicieuses ? Que sont les mots sans l'accent, le geste, la flamme du regard, la lumière du sourire ? Que sont les paroles les plus fidèlement reproduites, dépouillées du charme de cette voix chaude et vibrante, si riche en inflexions expressives ? Que sont les anecdotes sans la vie frémissante dont Il les anime ? Plus encore que l'orateur, le causeur a besoin d'être vu et entendu. Et jamais causerie ne fut plus nuancée, plus diverse, ne passa plus rapidement d'une véhémence indignée ou enthousiaste à une grâce d'ironie mordante ou de tendresse voilée ; de la plus franche gaieté à la profondeur la plus douloureuse, de l'élévation poétique et presque mystique à la verve gamine de l'esprit gaulois. Recueillis et fixés par la main la plus pieuse, ces trésors ne

seront plus, hélas! qu'une poussière ternie et décolorée.

Lui, cependant, tout à son idée qui l'enchante, avec cette rapidité de conception qu'Il porte en toute chose, se préoccupe déjà du titre de cet ouvrage encore imaginaire, et dit en riant : « On pourrait presque mettre : *Insomnies de la 3e heure*, car c'est presque toujours vers trois heures que le sommeil me quitte. »

---

6 Décembre.

Nous avons longtemps espéré qu'Il renoncerait cet hiver au pèlerinage de Champigny. A Langély, en Octobre, il avait dit un jour : « Je fais ce sacrifice aux angoisses de ma sœur, je n'irai pas à Champigny. » Mais c'était moins, dans sa pensée, un renoncement formel qu'un moyen d'ajourner toute discussion et toute résolution prématurées. Depuis plusieurs mois, Il pense à cette date. Très éclairé sur la gravité de son état, sachant bien

que cette manifestation patriotique sera pour lui *la dernière*, il lui plaît de faire ses adieux à la Ligue, à la vie publique, à son auditoire de trente années, en ce jour et sur ce champ de bataille qui ont été à ses yeux l'heure et le lieu du pèlerinage par excellence, le symbole du Souvenir, de l'Espoir, de l'imprescriptible Revendication Nationale. A mesure que le temps passait, Il s'attachait à l'idée de cet adieu solennel.

Pour comprendre tout ce qu'il y a de voulu, de réfléchi, de prémédité dans chacun de ses actes depuis ces derniers mois, il faut savoir que dès son retour de Nice, le 12 Avril 1913, Déroulède avait son opinion faite sur la marche et l'issue de sa maladie. « Je suis *inguérissable*, disait-il dès lors ; on peut, il est vrai, prolonger ma vie, mais c'est à condition de m'ôter toutes mes raisons de vivre, de me réduire à l'état de valétudinaire, de paralyser mon activité et d'immobiliser mon corps. Cela, je ne le veux pas. J'aime mieux mourir deux ans plus tôt et mourir *tout entier*. »

Ce qu'Il redoute surtout de cette vie restreinte

et précaire à laquelle les médecins voudraient le contraindre, de cette prolongation d'existence en quelque sorte artificielle, c'est l'affaiblissement de son cerveau, l'obscurcissement et la diminution de son intelligence. Cette pensée lui inspire le seul effroi qu'il puisse éprouver. Il tient désormais ses jours pour comptés et son unique souci est de faire du peu qu'il lui reste à vivre le meilleur emploi possible pour la Patrie.

Fidèle à cette règle de conduite, Il n'a jamais accepté des prescriptions médicales que ce qui lui permet de fournir, au jour le jour, l'effort immédiat dont il tient à être capable. Parfois même Il se refuse aux précautions les plus légitimes, comme s'il voulait en quelque sorte tenter la mort. Est-ce là simple bravade? « coupable amour du danger? » Nullement. Tout, chez Déroulède, est conscient et réfléchi. Ce sont des *exercices de volonté*, une sorte de gymnastique de l'énergie par laquelle il vérifie de temps en temps que sa force morale est encore intacte; une façon de tirer l'épée du fourreau et de la faire miroiter au soleil pour

s'assurer qu'elle est bien aiguisée, bien en main, prête à servir. Et de même, lectures, causeries, récitation de poésies, rappels de souvenirs, sont une gymnastique de l'intelligence, une preuve qu'Il se donne à lui-même de l'activité lucide de son esprit.

Du moment où Il eut renoncé à l'espoir de guérir, sa préoccupation dominante fut non pas de prolonger ou d'adoucir sa vie mais de *choisir sa mort* et d'en faire le digne couronnement de sa carrière de Patriote.

C'est dans ce sentiment qu'il se préparait dès l'automne à se rendre sur la ligne de feu en cas de guerre, pour recevoir les premières balles, donner l'exemple aux jeunes soldats, aider par sa présence à enlever telle position difficile : « Je ne puis songer qu'à me faire transporter sur la frontière en automobile. Donc il me faut un chauffeur très sûr, à la fois assez habile et assez brave pour me mener rapidement et résolûment en plein feu. Où et comment le trouver ? »

Son choix s'est arrêté sur Dumonteil, l'ami fidèle des mauvais jours, le témoin atti-

tré de tous ses duels. Mais l'aventureux Dumonteil, qui n'habite pas Paris, n'avait pas, depuis longtemps, donné de ses nouvelles. Où le prendre? En Limousin? en Afrique? au Mexique? Un jour enfin, on a signalé le passage à Paris de cet homme précieux et, aux premiers mots de son Chef, il s'est récrié de joie et d'orgueil sur l'honneur que cette offre lui faisait. Depuis lors, il a étudié le métier de chauffeur et il sera bientôt en état de remplir sa glorieuse et hasardeuse mission. Tout est prévu, arrêté, calculé, Jeanne a même obtenu d'accompagner son frère au péril.

Mais la guerre est problématique et Champigny offre au Sonneur de clairon une occasion plus proche de finir en beauté. Son secret espoir est de mourir là-bas, le 7 décembre, sur cette terre arrosée de sang français, parmi les drapeaux et les couronnes tricolores, en faisant acclamer une dernière fois la Patrie. « Ne serait-ce pas une belle mort? me disait-il cette nuit. — Il y en aurait une plus belle : ce serait de tomber au feu, sur le premier champ de bataille de la prochaine guerre. — Sans

doute, mais... » son geste achève sa pensée : la guerre est douteuse, peut-être lointaine, Champigny est proche et certain ; mieux vaut un bon tiens que deux tu l'auras.

Ni les énergiques protestations des médecins, ni les larmes de Jeanne, ni les prières de la famille et des amis les plus aimés n'y ont rien pu faire : il ira demain à Champigny.

Toutes les mesures sont prises, les voitures commandées ; nous avons corrigé les épreuves de la brochure de propagande qui sera distribuée à la cérémonie. Elle contient tout ce qu'on a pu reconstituer des discours prononcés là-bas chaque année par le président de la L. D. P., depuis 1882.

La résistance désespérée de sa sœur le chagrine et l'étonne un peu. Associée depuis tant d'années à sa vie de risques et de souffrances, elle ne l'a jamais disputé à un danger utile, ni dissuadé d'un sacrifice patriotique. « Une seule fois, m'a-t-il dit, à l'instigation de ma mère, elle a essayé le pouvoir de sa tendresse

pour me détourner d'une démarche que l'une et l'autre jugeaient sans profit pour la France. C'était après la fuite de Boulanger ; il s'agissait de m'empêcher d'aller le voir en Angleterre. Je déclarai très fermement à Jeanne que ses pleurs ne changeraient rien à ma résolution, et ce fut fini. »

Ce que furent la plupart de ces voyages à Jersey, la nuit, sur une coquille de noix, par une mer souvent démontée, je me le rappelle trop bien pour ne pas comprendre, chez sa mère et sa sœur, un effroi que je partageais en le voyant jouer avec tant d'insouciance une vie si précieuse au pays.

« Mais depuis, j'ai toujours trouvé Jeanne d'une héroïque fermeté. A Saint-Sébastien, pendant notre exil, je reçus la visite d'une personne qui venait m'offrir les moyens de rentrer en France pour balayer le régime par un coup de force, comme j'en avais alors la pensée. « Seulement, me dit-elle, il y a votre sœur !... Jamais elle ne me pardonnera, jamais elle ne consentira à vous laisser courir un tel danger. » Nous étions en promenade dans la

montagne, Jeanne marchait en arrière avec quelques amis : « Allez, répliquai-je en souriant, allez le lui demander vous même. — Ah ! fit cette personne stupéfaite, si vous êtes à ce point sûr d'elle ! (1) »

Sûr d'elle ! Il l'est aujourd'hui comme toujours, comme il le fut de lui-même dès la première minute de son apostolat. Si néanmoins il s'irrite et se désole de la voir en larmes, c'est qu'il ne comprend pas qu'on puisse faire autrement qu'avec joie un sacrifice à la Patrie.

C'est un des plus beaux traits de cette âme de héros que son inlassable fidélité au Devoir quel qu'il soit, du moment où il est établi que c'est le *Devoir*. Pendant son aventureuse jeunesse d'étudiant, si ardent que fût le tourbillon des plaisirs où il se laissait entraîner, jamais Déroulède ne déroba un dimanche au foyer paternel. Le dimanche, c'était le jour sacré entre tous, réservé aux affections familiales,

(1) Néanmoins, les pourparlers n'eurent pas de suite, Déroulède n'ayant pu se mettre d'accord avec cette personne sur les modalités du concours qu'elle lui apportait.

aux longues promenades avec son père et son frère, aux heures d'effusions tendres passées entre sa mère et ses sœurs. Il n'était amitié, amourette ni amour qui tînt devant le devoir de famille.

Il en fut de même plus tard pour le devoir d'officier. L'anecdote suivante, qui vient de m'être contée par lui-même, en est un curieux témoignage :

« Peu après la guerre, je me trouvais un soir au bal chez un fonctionnaire des environs de Paris. Comme la fête touchait à sa fin, la maîtresse de la maison me prit à part : « Que faites-vous en me quittant ? — Je rentre à ma garnison où je suis de service demain ; il faut qu'à sept heures du matin je fasse faire l'exercice à mes hommes. — Non, reprit-elle, vous ne partirez pas, je vous garde jusqu'à demain. » Et devant ma surprise, elle poursuivit hardiment : « N'ayez pas de scrupule. Je ne trompe pas mon mari, car nous vivons en pleine indépendance mutuelle. Il a ses amours et ne me les cache pas ; je ne lui cache pas davantage les miens. Nous avons cha-

cun notre *maison de liberté.* Restez! je vous emmène à la mienne. »

« Il y avait dans l'offre ainsi faite une certaine crânerie qui n'était pas pour me déplaire et qui autorisait de ma part une égale franchise : « J'avoue, répondis-je sans façon, que vous me plaisez beaucoup. Je vous trouve fort jolie... mais ce soir, impossible! Je suis de service et je tiens à faire mon métier de soldat en conscience. Demain ?... — Non! ce que je veux, *c'est que vous vous mettiez en faute pour moi.* Ce soir ou jamais. — Eh bien jamais! mon devoir d'officier avant tout. » Je ne l'ai pas revue. »

Nous irons donc à Champigny et, à titre de cordial, Déroulède se fait lire ces nuits-ci les pages les plus ardentes de l'*Histoire de la Révolution* de Michelet : les préparatifs du 10 août, la question de la guerre au club des Jacobins, etc. Michelet, pour son brûlant patriotisme, son clairvoyant *sens national*, sa façon émue et fière de dire : « Ma France! »

est son historien favori. Entre lui et Henri Martin, premier président de la L. D. P., Il a marqué la nuance d'un mot juste et profond : « Henri Martin est l'époux de la France, Michelet en est l'amant. »

Et pour cet autre amant de la Patrie, c'est tout dire. Ce que Déroulède et Michelet ont aimé avec la même tendresse, c'est la Nation, c'est — au sens le plus large du mot — le Peuple. Le livre de Michelet qui porte ce titre était en 1899, à la Conciergerie, la lecture favorite du prisonnier. Il y retrouvait cette invocation aux « saintes baïonnettes de France » qui pourrait servir d'épigraphe à la tentative de Reuilly.

Aujourd'hui encore, Il savoure avec délices cette bouillonnante coupe d'enthousiasme qu'est l'histoire de la Révolution. Mais l'ébranlement est trop fort pour sa sensibilité, de jour en jour aiguisée par la souffrance : cette lecture chasse le sommeil et trouble les battements du cœur, comme l'ont fait la semaine dernière les *Éphémérides alsaciennes de l'Année Terrible* de Paul Galien, comme l'avait

déjà fait à Langély le *Tous Héros* de Lichtenberger. Peu importe au Malade ! Ce qu'il demande ce soir à Michelet, c'est l'ivresse surhumaine, l'héroïque tension d'âme d'où jaillira pour demain l'inspiration de ces paroles suprêmes dont Il veut faire son testament patriotique.

---

8 Décembre.

La nuit du 6 au 7 a été très calme, mais sans sommeil.

Il recueillait ses forces et méditait les paroles du lendemain :

« Je cherche comment rattacher les événements de Saverne à la phrase que je veux dire, sans la faire pour cela trop longue car je n'en pourrai dire qu'une seule. »

La veille, en prévision du froid qui était très vif, Il s'était fait envoyer une toque de fourrure. Et, préoccupé de la dernière image qu'il croyait laisser de lui-même à ce peuple qu'il a tant aimé, il a essayé cette coiffure devant un

miroir : « Est-ce que cela va ? — Comment ! mais c'est une toque d'Hetman ! » Cette réponse l'a fait sourire. N'est-il pas aussi pour ses Ligueurs...

... Leur hetman sacré, leur vieil apôtre !

Le matin nous a trouvés tous — sauf lui — dans une fièvre d'angoisse. Par bonheur il ne pleuvait pas et le froid n'était pas trop intense. Le départ a été poignant. Pour le voir aller sur ses béquilles de l'escalier à la voiture, une double haie de curieux et de photographes avaient envahi le trottoir. Il passa tête haute, indifférent en apparence, bravant ces regards apitoyés et ces curiosités impitoyables comme Il a jadis bravé les balles. Et cette vaillance, plus difficile que l'autre à son grand cœur, resta sereine et souriante.

Le cortège se compose de plusieurs automobiles qui se suivent immédiatement. Dans la première : Déroulède, sa sœur et le dévoué Dr Magnin. Dumonteil est sur le siège, à côté du chauffeur.

Sur la capote fermée de la voiture, la cou-

ronne destinée au monument de Champigny, toute en œillets rouges avec un ruban tricolore, met une note à la fois éclatante et funèbre. Marcel Habert, Pallez et moi, nous suivons dans la seconde automobile ; puis viennent celles de Maurice Barrès, Galli, Gauthier de Clagny, etc. La route — interminable à notre anxiété ! — est mauvaise, boueuse, toute en ornières et en cahots. De temps à autre Habert descend, ou Pallez, pour s'informer de l'état du Chef. Il ne se trouve pas mal, sauf une complète extinction de voix qui paraît devoir l'empêcher de parler, ce dont il se désole. A Champigny, sitôt les voitures arrêtées, nous nous élançons vers la sienne : « Eh bien ? — Eh bien ! fait-il avec un gai sourire, cela va. Et vous savez ? un miracle : j'ai retrouvé ma voix !... »

Une foule compacte entoure l'automobile ; hommes et femmes, tous ont l'œillet rouge au pardessus ou au corsage ; on ne voit que des visages altérés d'émotion, des yeux brillants de larmes ; les : Vive Déroulède !... montent de toutes parts en clameurs délirantes ; des

dames s'écrasent pour lui jeter des fleurs... Habert, Pallez, Dumonteil, Rolland ont fort à faire pour imposer la consigne : ne pas lui parler, ne pas lui tendre la main, ne pas bloquer sa voiture de trop près. Les Ligueurs, navrés mais disciplinés, domptent l'élan de leur tendresse ; à défaut de paroles et de poignées de mains, ils lui envoient des baisers.

C'est le cœur même du Peuple, la gratitude passionnée de la Nation qui monte vers lui à cette heure unique avec ces cris, ces larmes, ces fleurs, ces saluts, le souffle de toutes ces poitrines haletantes et gonflées d'amour... Spectacle inoubliable qui rappelle les vers de Rostand :

On doit croire embrasser la France sur la bouche
Quand on est aimé par Paris.

Oui, c'est bien cela. Comment n'ai-je pas compris plus tôt pourquoi Il a voulu, Il a *dû* venir. Ce qui s'échange ici sous le frisson des drapeaux éployés, dans le poudroiement d'or d'un fugitif rayon de soleil, c'est le baiser suprême — mortel peut-être — de la Patrie française et de son héroïque Amant.

Marcel Habert parle d'abord. Puis, par-dessus la capote rabattue de l'automobile, debout, appuyé sur ses béquilles, soutenu par sa sœur et son ami, Déroulède apparaît, pâle, fier et sublime comme une figure d'épopée.

Une fois encore elle vibre, dans l'air de France, la voix du Sonneur de clairon. Affaiblie et comme feutrée, elle ne porte pas très loin sans doute, mais elle a gardé sa pureté de timbre, sa netteté d'accent, son charme irrésistible... Seulement ce n'est pas une simple phrase qu'Il prononce, c'est une véritable harangue secrètement méditée et préméditée pour le cas où la voix et le souffle lui reviendraient.

Ils lui sont revenus, mais au son même de cette voix, à la lividité de ce visage défait, au tremblement de ces mains qui se glacent dans celles de Jeanne et de Habert, nous mesurons avec épouvante la faiblesse croissante de l'orateur. Va-t-il succomber avant la fin? Non! La volonté a fait ce miracle . Il a dit tout ce qu'il voulait dire. Retombé défaillant sur la banquette, il se refuse maintenant à partir avant

le dernier mot du dernier discours. Cette mort qui vient de tromper son espoir, Il la tente, la sollicite, lui offre en quelque sorte le *quart d'heure de grâce*, pour qu'elle consente à venir le prendre là...

Mais la Mort fuit qui la cherche. Nous voici de retour à Paris sans encombre. Étendu sur sa chaise longue, au salon, les nerfs encore tendus par le récent effort, le Malade reçoit des visites, cause, puis se fait lire par sa sœur un poème espagnol de Zorilla, et coupe la lecture de fines remarques littéraires sur le pittoresque, la prosodie élégante, l'harmonie colorée des vers. Dans la soirée, après un court instant de sommeil, Il trouve la force de dicter lui-même son discours à Jeanne qui le transcrit à la machine à écrire.

Et la nuit, étonné, déçu de vivre encore, Il m'avoue son chagrin d'être revenu sain et sauf et le rêve qu'il avait fait de mourir là-bas, comme certain poète grec contemporain dont il a connu le fils : « Il souffrait de la même maladie que moi; on lui avait interdit les assemblées publiques et les discours. Il se

rendit quand même à une importante réunion patriotique, prit la parole et tomba foudroyé. Quelle plus belle mort que celle-là? »

Nous lisons encore un peu de Michelet, puis l'insomnie rebelle ramène la causerie et jamais cet homme que la mort vient de frôler ne fut plus vivant, plus vibrant, plus merveilleux d'entrain et de vivacité.

Un très jeune parent de Déroulède, qui rime — comme Il rima lui-même — dès les bancs du collège, lui a soumis aujourd'hui un essai poétique plein de promesses. Cette circonstance reporte le poète au temps où il versifiait en secret, contre le vœu de sa famille.

« On m'avait mis en pension à Versailles, chez un vieux professeur appelé Chappe, à qui mon père avait recommandé de m'empêcher de faire des vers. Je rimais le soir dans mon lit, au lieu de dormir. Mais le père Chappe, surveillant consciencieux, venait vérifier ce que je faisais. Surpris deux ou trois

fois, j'avais imaginé de semer des coquilles de noix dans le corridor : leur craquement sous les pieds du professeur m'avertissait de son approche. Il n'en fut pas dupe : « Bon! ta lumière est éteinte, mais tu as jeté des noix pour m'entendre venir : tu faisais des vers, tu seras puni. » Alors, je remplaçai les noix par du gros sel dont le craquement était plus discret. Chappe s'en aperçut, tâta la mèche de ma bougie : « Elle est encore toute chaude, tu viens de souffler dessus... » La nuit suivante, après avoir éteint la flamme, j'humectai la mèche de salive pour la refroidir. « Fort bien! dit le terrible Chappe, elle est froide mais tu l'as mouillée. Je sais à quoi m'en tenir. »

« En désespoir de cause, je suppliai mon père de lever l'interdiction, affirmant que mes études n'en souffriraient pas et que, d'ailleurs, rien au monde ne m'empêcherait de rimer. A dater de ce jour, l'excellent Chappe, qui lui-même taquinait la Muse, loin de contrarier ma vocation s'y intéressa. Je lui dois un des premiers et des plus simples préceptes de prosodie que j'aie reçus : ne jamais faire rimer

ensemble deux mots de même nature : verbes, adverbes, adjectifs, participes, etc.

« Oh! reprend-il en riant, je sais bien que je ne l'ai pas toujours observé. Mieux que personne, je connais les négligences de mes vers. Elles répondent à une conception spéciale du but que je me suis proposé : qui veut la fin veut les moyens. Mais si j'ai parfois volontairement brusqué ou négligé la forme, je sais l'apprécier chez les autres. D'ailleurs on m'a prêté souvent, avec une bonne foi discutable, des fautes qui n'étaient que le fait de l'imprimeur. Ainsi, la première édition de l'*Hetman* est criblée de coquilles. Celle-ci entre autres; j'avais écrit (dans la scène du 2e acte entre Stenko et Mosy) :

Comment, tu pleures? Toi, Mosy! toi, sous les armes!
— Il a vu mon courage, il peut bien voir mes larmes...

« A l'impression, la lettre initiale du mot *larmes* sauta et on eut :

Il a vu mon courage il peut bien voir mes *armes*,

ce qui n'a aucun sens. La lettre disparue, laissée en blanc, était bien facile à restituer.

Pourtant Brunetière me reprocha de faire rimer le mot *armes* avec lui-même.

— Il y a, dis-je à mon tour, une autre coquille du même genre dans le 1er acte.

Rogoviane dit à Chmoul :

> Et qu'as-tu donc crié pour entrer jusqu'*ici*?
> — Vive l'Ukraine!
> — Ah bah! on sert l'Ukraine, *ici* ?

« La rime est impossible, mais je n'ai jamais pu reconstituer le véritable texte... — Tiens! fait-il surpris, moi non plus, je ne retrouve pas ce que j'ai bien pu écrire...

Je dois beaucoup aussi à un autre professeur de lettres, nommé Cougny, dont le frère est l'auteur du petit buste de moi à 18 ans, que vous connaissez. »

Je le connais en effet et je l'évoque avec émotion, ce joli buste où revit, dans sa grâce d'ingénuité fière, un Déroulède juvénile, presque enfant, fils de Corneille et frère de Musset.

Ce soir, c'est en Italie que le hasard des souvenirs le ramène :

« Pendant l'exil, à Florence où je me trouvais avec Jeanne, je rencontrai Jules Lemaître. Comme je lui reprochais, courtoisement mais fermement, son attitude dans la *Patrie Française*, sa partialité en faveur des royalistes : « Mais enfin, me dit-il, vous, que voulez-vous donc? — Je vais vous le dire. » Je passai toute la journée à lui expliquer ma pensée, ma conception de la République, avec le plus ardent désir de le convaincre. Il m'écouta tranquillement et à mes exhortations chaleureuses, répondit en sceptique, par ce mot décourageant : « En tout cas, si cela ne fait pas de bien cela ne fera pas de mal. »

« Nous dînons ensemble, on discute littérature, poésie (1), on se sépare; le soir même je quittais Florence. Déjà montés dans le wagon qui allait nous emmener, je dis à Jeanne : « Tu as vu cet homme? Il ne fera rien de ce que je lui ai demandé. » Le train était encore à quai

(1) Les deux écrivains étaient en désaccord sur la place d'un mot et la nature de la conjonction dans un vers de l'*Enéide*. Ce grave débat dura autant que le repas.

quand Lemaître arrive en courant, un Virgile en main, soucieux de trancher notre controverse du dîner : « Vous aviez raison et je n'avais pas tort, la conjonction y est, mais voici exactement le vers :

Infelix Dido longumque bibebat amorem.

— Savez-vous, lui dis-je, ce que j'étais en train de dire à ma sœur? » Je répète ma phrase; il s'indigne, proteste, me somme de mettre sa bonne foi à l'épreuve : « Eh bien! faites-moi une vigoureuse campagne de quinze jours. » De retour à Paris, Lemaître s'exécute, mène fort bien la campagne... puis la coupe net le seizième jour et change brusquement de ligne de conduite : il estimait avoir assez fait en tenant strictement son engagement. »

Nuit sans sommeil, toute remplie par la causerie et la lecture.

« Celui qui me cassa le bras sur la barri-

cade de la rue Curial, je le vois encore. C'était un tout jeune homme avec une petite veste et une casquette de mécanicien. Son coup de fusil tiré, il eut le temps de s'esquiver tranquillement. Je n'étais pas tombé, averti que j'étais par l'expérience de mon frère (1). (C'est pourquoi, en 1886, dans une réunion de médecins, à Constantinople, je leur ai dit : le *choc traumatique*, je n'y crois pas, ce n'est que le choc de la surprise ou de la peur.) Je *ramassai* seulement, avec mon bras droit, mon bras gauche inerte qui, par son propre poids, pendait très bas : l'os ayant été brisé en plusieurs fragments, il ne tenait plus que par les chairs déchirées. Il me sembla que je le ramassais jusqu'à terre!... Je continuai à donner des ordres, mais je perdais beaucoup de sang, la faiblesse m'obligea de m'arrêter. Le coup avait été tiré de si près que la déflagration des gaz avait décollé les chairs jusqu'à l'épaule.

---

(1) Son frère lui avait dit, après sa blessure de Sedan : « Si on tombe, c'est parce qu'on ne s'y attend pas. Je ne serais pas tombé si j'avais su ce que c'était. » Et Déroulède avait pensé : « Me voilà prévenu, si je suis touché je ne tomberai pas. »

« Ah! ils vous ont cassé le bras, s'écria Lanes, furieux : je vais en faire fusiller six... — Mais non, mon commandant, vous ne ferez fusiller personne. Mon bras ne vaut pas la vie de six hommes. Je n'en veux pas du tout à celui qui m'a blessé : il faisait son affaire comme je faisais la mienne. »

« A l'ambulance, je refusai les soins d'une jeune femme — elle était, ma foi! fort jolie — qui était avec les communards et qui voulait me panser : « Oui, oui, je vois, vous êtes très jolie, mais vous ne me panserez pas : je veux être transporté chez moi. » C'est dans cette ambulance que j'éprouvai le seul trouble cérébral (causé sans doute par la faiblesse) que j'aie jamais ressenti. Je me surpris à fredonner une chanson populaire contre l'Empire :

A deux sous tout le paquet,
Le père et la mère Badinguet.

« Mais me reprenant aussitôt : « Non, non! il ne faut pas faire cela, c'est ridicule. La politique n'a rien à voir dans ma blessure. Il

faut réagir. » Et je m'imposai silence à moi-même (1).

« J'ai eu là le plus frappant exemple de la manière dont les légendes naissent et s'accréditent. On me coucha sur un brancard, le képi rabattu sur la figure, et huit chasseurs, en deux équipes qui se relayaient alternativement, me portèrent chez moi, 55, rue de Rivoli. Aux abords de la Porte Saint-Martin, quelques personnes s'approchèrent de la civière : « C'est, dit quelqu'un, un pauvre jeune homme qui a été blessé par une femme. Cette misérable lui a offert à boire et quand il a été tout près, elle a tiré sur lui. »

« Agacé, je dis à mes porteurs : « Posez la civière et démentez tout de suite cette histoire imbécile. Dites comment la chose s'est passée. » Mais malgré les affirmations de ces témoins oculaires, la légende allait son train. Un peu plus loin, elle nous fut redite et je

(1) Que de fois ce propos nous est revenu quand le cher Malade, silencieux, s'écriait tout-à-coup : « Non! non!... » — A qui dis-tu non? demandait sa sœur. — A moi-même.

devais la retrouver jusqu'en Charente, quand j'y vins en convalescence. Une vieille amie de ma famille me demanda : « Qu'est devenue cette misérable femme qui vous a blessé? »

« Ailleurs, une femme se jette sur mon brancard en criant : « Rendez-le moi! je le reconnais, c'est mon mari! » Croyait-elle qu'on m'emmenait pour me fusiller et voulait-elle me sauver? Je la regarde et je la trouve si laide que, retirant le képi qui me couvrait la figure, je m'écrie : « On t'en f...ra des maris comme moi! » C'était très mal, je l'avoue, conclut-il en riant, mais que voulez-vous? elle me déplaisait si fort!

« En arrivant chez moi je trouvai la maison vide et ce fut, je me le rappelle très bien, Mme Lefebvre, grand'mère du bijoutier actuel établi au n° 106, qui m'envoya un bouillon. »

---

11 décembre.

Le terrible effort de la journée de Champigny a été payé d'une nouvelle crise. Il a fallu

une piqûre de morphine, des ventouses scarifiées, une poche de glace sur le cœur... Le Malade est seul calme dans la maison en émoi :

« J'ai la satisfaction d'avoir fait ce que j'ai voulu et, somme toute, je ne le paie pas trop cher.

« On a cherché des causes à ma maladie, mais elle n'est que la suite naturelle de la vie que j'ai menée : j'ai eu si souvent le cœur brisé! Je ne parle pas même de ces grandes douleurs: la mort d'un père, d'une mère, que l'on peut du moins montrer, dont on est fier en quelque sorte. Mais les souffrances cachées qu'il faut dévorer en secret, les inquiétudes, les échecs, les émotions violentes des déceptions, des trahisons... Que de choses j'ai faites ou subies en me disant : je les paierai un jour. Eh bien! ce jour est venu, je veux bien payer. Je n'accuse pas Dieu, je le remercie au contraire de m'avoir laissé jusqu'ici la force et la santé. Vous demandez ma guérison? Moi je ne la demande pas, je dis de tout mon cœur : « Que votre volonté soit faite ! »

Un livre récent, l'*Unité française* de Driault,

le captive par la justesse de ses vues historiques et le clairvoyant patriotisme qui s'en dégage. « Je crois, dit-il, que l'auteur est royaliste, mais qu'importe? il est rigoureusement impartial et Français avant tout. »

« Vous savez, m'a-t-Il dit cette nuit, que je pense sérieusement à aller à Nice en Janvier? Il n'y a que le soleil de là-bas qui puisse me faire du bien, si je dois jamais aller mieux. Naturellement je vous emmène. Nous continuerons nos lectures; si je ne suis pas en état de dicter, je pourrai *causer* mon livre avec vous; vous aurez là-bas tout votre temps pour travailler et ainsi l'ouvrage se fera tout seul.

« Nous vivrons en toute intimité, à l'abri des visites importunes, dans l'appartement du second étage qui est tout à fait indépendant, ne voyant presque personne, à peine deux ou trois familles choisies, rien du monde tapageur et cosmopolite de Nice. Vous ne connaissez pas ce pays? Il est superbe; la villa est très

agréable, nous avons une vue magnifique sur la ville et la mer.

« Et puis, si je vais bien, j'ai encore une autre idée; vous n'avez pas oublié combien le Pape, grâce à l'abbé P., a été bienveillant pour moi? Il y aurait une chose à faire et j'y suis tout disposé, j'y pense beaucoup : ce serait d'aller le remercier à Rome. Après tout, Nice n'est que la première étape de Rome. Je me suis informé, il y a un train excellent : on va de Nice à Rome plus vite encore que de Paris à Nice. »

Séduisante chimère! qui pourtant n'est pas une fantaisie éclose brusquement ou par hasard dans ce cerveau actif et lucide. La façon même dont Il développe tout son plan de voyage et d'existence là-bas prouve qu'il s'agit d'une idée longuement étudiée de propos délibéré. Et c'est bien sa manière, d'ailleurs, de mûrir et de préciser en silence un projet, pour ne le révéler qu'à la veille même de l'exécution, quand tous les moyens et tous les détails en sont minutieusement arrêtés dans son esprit.

Mais comment envisager sans épouvante un tel effort, en face de ce Malade faible et haletant dont la vie ne semble plus tenir qu'à un fil — un fil perpétuellement tendu par ses imprudences quotidiennes ? Et cependant, souffler sur ce beau rêve fragile, au nom de la froide raison, dissiper d'un mot ce dernier mirage qui met encore une lueur d'espoir dans les chers yeux las... non, je n'ai pas cet affreux courage.

---

13 Décembre.

L'impudent espionnage dont le Proscrit de Saint-Sébastien fut l'objet pendant son exil, de la part du gouvernement français, lui a laissé ces curieux souvenirs, qu'Il évoquait cette nuit avec une vivacité amusée :

« Au cours d'une excursion à Tolède, revenant un jour d'une promenade, je trouvai dans ma chambre d'hôtel mes malles, mes valises, forcées et fouillées. Je me plaignis vertement à l'hôtelier qui avait prêté les mains à cette

violation de domicile (car la serrure de la chambre était intacte). Il objecta qu'il n'avait pu s'y refuser, qu'il s'agissait d'un envoyé du gouvernement français... Je m'adressai aux autorités espagnoles. « Vous êtes dans votre droit, me dit-on, vous pouvez porter plainte. Mais l'affaire ne viendra pas avant plusieurs mois. Vous serez obligé de rester ici ou d'y revenir, de perdre beaucoup de temps. » Bref, voulant partir le lendemain ou le surlendemain, j'y renonçai. Mais je connaissais le mouchard, un nommé Mahuet (1), cynique et hardi, à qui j'avais déjà eu affaire. Je le savais dans le train et je m'arrangeai pour le rattraper à une petite station, dans la misérable baraque qui servait de salle d'attente. Le drôle ne nia pas ; à l'expression de ma colère, il répondit effrontément : « C'était de l'ouvrage bien fait, n'est-ce pas, monsieur? Eh bien! quand je travaillerai pour votre compte, je ferai tout aussi bien. »

(1) Ce Mahuet, à Saint-Sébastien, se faisait passer pour diplomate. Sa mère avait tenté de s'introduire chez Déroulède en qualité de cuisinière, à la mort de la vieille et fidèle Prudence.

21 Décembre.

Après la crise déterminée par la journée de Champigny, le sommeil est revenu. Souvent, en entrant dans la chambre, je trouve mon cher Malade endormi et ma tâche se borne à veiller en silence sur ce précieux repos. Et s'Il ouvre un instant les yeux, c'est de moi que sa bonté s'inquiète : « Vous ne fermez pas l'œil de la nuit ! Pourquoi ne pas dormir quand je dors ? »

Dormir ! perdre une seule de ces trop rares minutes de trêve où je goûte en secret l'orgueilleuse douceur de sentir le Saint de la Patrie sous ma garde !... Je n'y songe guère et ne le voudrais pas. C'est quand la souffrance le tient éveillé que j'ai hâte de voir passer les heures ; quand il me demande à chaque instant, avec une anxiété fiévreuse : « Quelle heure est-il ? » Mais, dès qu'il repose, je n'ai plus dans le cœur que le cri du poète :

O Temps ! suspends ton vol...

Vers cinq heures, Il se réveille et il aime à

dicter quelques lettres. Ce sont le plus souvent des lettres pour Nice : il dirige et règle à distance, avec une extraordinaire précision, tous les détails de l'aménagement de la villa : c'est l'ascenseur simplifié qu'il fait établir pour pouvoir se transporter sans fatigue d'un étage à l'autre ; c'est une fenêtre à masquer par ici, une porte à condamner par là, un meuble à changer de place, un store à poser sur la pergola, des tapis, des tentures... Il prévoit tout, pense à tout et prend un soin délicat de rendre agréable et plaisant pour sa sœur l'aspect de la maison, le séjour dans ce pays pour lequel elle garde un éloignement instinctif pareil à un pressentiment.

Parfois, ce sont aussi des lettres politiques. Rien de plus émouvant que l'ardeur persuasive avec laquelle il s'efforce de faire passer son âme, ses aspirations de patriote, sa conviction des devoirs et des nécessités présentes, dans l'âme des hommes qui dirigeront peut-être demain les destinées du Pays. Aux uns, il crie : Alerte !... aux autres : Bravo ! et ces lettres vibrantes, dictées d'un seul jet malgré

le mal et la faiblesse physique, sont comme des sonneries de clairon dirigeant de loin, en pleine bataille, les manœuvres et les mouvements de troupes. Quel trésor seront plus tard, pour ceux qui les ont reçues, ces lignes où revivent les dernières palpitations d'un cœur de héros !

Puis six heures sonnent, parfois sept... Il se récrie, stupéfait, et me demande pardon de m'avoir retenue si longtemps — à moi qui ai envie de lui dire merci !

Quand il nous reste une heure pour la lecture entre le sommeil et la correspondance, nous lisons l'*Affaire du Luxembourg*, de Rothan, forte et substantielle étude sur l'action diplomatique de la Prusse de 1866 à 1870 ; ou parfois du Barrès.

Jeudi, Il avait invité à déjeuner quelques amis, patriotes militants. Sa faiblesse ne lui a pas permis de se mettre à table, mais tout l'après-midi, autour de sa chaise-longue, il les a tenus sous le charme de sa chaleur d'âme,

de sa jeunesse de cœur, de son indomptable foi nationale. Plus le mal abat et martyrise son corps, plus il apparaît inlassable dans son apostolat :

Fort de son Amour, sûr de son Espoir!

---

24 Décembre.

Hier soir, la brusque nouvelle de la mort de Jules Claretie, lue sur la manchette d'un journal, a causé une telle secousse à ce pauvre grand cœur si fragile, que la nuit a été troublée d'agitation et d'oppression.

Ce soir, Il est tout à la joie de souhaiter la Noël autour de lui, surtout de préparer une surprise à ses petits-neveux, qui viendront demain visiter chez l'oncle Paul :

Leurs petits souliers près des gros chenets.

Ce Lutteur qui ne connaît pas, dit-il dédaigneusement, « cette force perdue qu'on appelle la rancune » a toujours mis dans le bonheur des autres la meilleure part de son bonheur.

Mais sa bonté, sa délicatesse de cœur, semblent croître avec son mal. A cette heure où l'héroïque tension de sa volonté fait taire la souffrance et, en quelque sorte, reculer la Mort, il se préoccupe de répandre autour de lui le maximum de joie et de tendresse ; il partage, en quelque sorte, son cœur à tous les siens. Sur le point de les quitter, il sait trouver pour chacun le mot, le geste, le sourire, dont le souvenir mettra, plus tard, une goutte de baume sur l'inguérissable plaie faite par sa perte.

---

28 Décembre.

Voici les mauvaises nuits revenues. La première neige, tombée ce matin en gros flocons, influe fâcheusement sur l'état du Malade. Il a fallu recourir encore aux ventouses scarifiées, aux ballons d'oxygène, aux frictions sur le cœur.

Il ne se plaint toujours pas et, quand la suf-

focation lui arrache ces gémissements instinctifs qui rythment et semblent aider son souffle inégal et pénible, il s'en excuse aussitôt. Si l'insomnie l'excède, il récite avec une ironie mélancolique ces vers de Musset :

Connais-tu deux pestes femelles
Et jumelles
Qu'un beau jour tira de l'enfer
Lucifer ?

L'une, au teint blême, au cœur de lièvre,
C'est la Fièvre ;
L'autre, l'Insomnie aux grands yeux
Ennuyeux.

Plus souvent, il secoue la tête en silence et crispe ses mains jointes avec une expression de lassitude découragée qui semble dire : « Pas de soulagement possible ! il n'y a qu'à souffrir. »

Et cette douceur navrée est plus déchirante que des plaintes et des cris de révolte.

Entre deux crises, il s'inquiète encore des autres et, vingt fois par nuit, sa sollicitude me répète : « N'avez-vous pas froid ? Mettez un châle sur vos épaules... Etendez-vous un peu,

vous devez être lasse... Prenez quelque chose de chaud... Ne lisez pas plus longtemps, votre voix se fatiguerait... » Puis, la souffrance à peine atténuée, il se redresse pour égrener en souriant le chapelet des souvenirs. C'est le voyage de 1886 « autour de l'Allemagne » qui, cette nuit, hantait sa mémoire :

« J'ai connu peu d'épreuves plus déconcertantes que celle que m'infligea Katkoff quand j'allai le voir pour la première fois. Pendant deux heures, il me laissa parler sans m'interrompre, sans même me donner aucune marque d'approbation ou d'improbation. Et lorsque, ayant dit tout ce que je pouvais dire, exposé et épuisé tous mes arguments, je me tus, anxieux de l'impression produite : « Il y a beaucoup de bon dans ce que vous m'avez dit, fit-il enfin avec cordialité, revenez dîner avec moi demain. » Le lendemain, à ce dîner, une grande dame me posa brusquement cette question pour m'embarrasser : « Et l'expulsion des princes ? » Katkoff intervint aussitôt très délicatement : « C'est une question intérieure que la France a le droit de traiter comme

elle l'entend. Les monarchistes sont les nihilistes de la France. »

« Dans cette Russie où j'étais partout accueilli si cordialement, il m'arriva pourtant un jour — faute de connaître certaines coutumes — de faire quelque scandale. Après le dîner, comme je m'inclinais pour baiser la main d'une princesse à qui je venais de donner le bras pour la ramener au salon, elle m'embrassa sur les cheveux. C'est paraît-il, un usage courant, mais je l'ignorais : « S'il en est ainsi, fis-je, je préfère la joue ! » Et je l'embrassai à mon tour sur la joue, ce qui causa un peu d'émoi dans l'assistance.

« L'intéressée, d'ailleurs, ne m'en garda pas rancune. Elle était parente de Tolstoï et ce fut elle qui me conseilla d'aller le voir, bien que je n'en eusse pas jusque-là l'intention : « Mais ne vous présentez pas chez lui en visiteur, me dit-elle, vous seriez éconduit. Allez vous mettre sur son chemin, aux environs de sa maison, et tâchez de le reconnaître parmi ses paysans dont il porte le costume et partage les travaux. Si vous y réussissez, il

sera très flatté et vous fera bon accueil. »

« J'allai donc à Yasnaïa-Poliana. Posté sur le chemin à l'heure du retour des champs, j'examinais avec soin chaque figure. Parmi les visages ternes et passifs des moujiks, un homme à demi-couché sur une charrette à foin, me frappa non seulement par ses traits heurtés, bizarres (il ne ressemblait pas du tout à ses portraits), mais par leur expression intelligente et profonde : « Salut, comte Tolstoï ! » m'écriai-je à tout hasard. — « Bienvenu, monsieur ! » me répondit-il en français. Et c'est ainsi que je devins son hôte.

« Au retour, j'éprouvai, dans la traversée de la Baltique, une mésaventure assez curieuse. Le bateau avait relâché dans une grande ville que je désirais visiter. « Combien ai-je de temps devant moi, demandai-je au capitaine, quand repartez-vous ? — Dans une demi-heure ». Je descends faire un tour en ville et je reviens en hâte bien exactement à l'heure. Le bateau était parti depuis dix minutes, je le vis filer à l'horizon. La contrariété m'arracha cette exclamation : « Ah ! sapristi ! » Pour un

si gros ennui, ce n'était pas méchant, n'est-ce pas ? Eh bien, ma modération fut récompensée. Une dame qui était près de moi sur le quai se retourna : « Vous êtes Français, monsieur?... Moi aussi. Que vous arrive-t-il ? Je serais heureuse d'être utile à un compatriote. » J'expliquai comme quoi le bateau sur lequel j'avais pris passage venait de lever l'ancre sans m'attendre. Le suivant ne passait que plusieurs jours après, c'était pour moi un retard considérable. La dame était institutrice dans une maison qui possédait un téléphone. Elle m'invita aimablement à l'y suivre pour téléphoner à la prochaine escale afin que le bateau m'y attendît, car je pouvais m'y rendre en chemin de fer.

« Voyez à quoi tiennent les choses ! Si au lieu de cet innocent *sapristi !* j'avais laissé échapper un juron plus énergique, j'aurais indisposé la dame française qui, certainement, ne se serait pas montrée si obligeante.

« L'année suivante, Katkoff mourut et je retournai en Russie pour ses funérailles, accompagné de mon ami Armand Goupil,

directeur du *Drapeau*. Nous eûmes une autre aventure de bateau et celle-ci faillit tragiquement finir.

Le *Constantin*, qui nous portait, fit naufrage en vue d'une côte allemande. Je refusai de descendre avec les autres passagers (j'étais sous le coup de la loi militaire allemande, comme prisonnier évadé) et je restai à bord du navire jusqu'au moment où l'on put me débarquer sur un petit îlot appelé Kotka, qui n'appartient pas à l'Allemagne. Nous passâmes toute la nuit sur ce rocher. Goupil était si heureux d'avoir échappé au naufrage qu'il ne cessa de chanter à tue-tête toutes les chansons parisiennes de l'époque.

« A bord du navire et au plus fort du danger, j'avais beaucoup admiré le sang-froid et la vaillance d'une jeune Suédoise qui, sur le pont, s'installait confortablement avec un petit banc et un oreiller : « Que faites-vous donc ? lui dis-je. — Je m'arrange pour dormir. — — Mais vous savez que nous naufrageons ? — Oui. Mais puisque je ne peux pas faire autre chose... »

« Moins brave était la femme d'un banquier allemand nommé Reich, pour qui je descendis chercher dans sa cabine son flacon d'éther oublié, puis sa boîte à bijoux. Le mari, sachant mon nom, dit à Goupil : « Ce Monsieur n'est pas le Déroulède de la Ligue des Patriotes ? — Mais si. » Dans sa stupéfaction et sa reconnaissance, il m'offrit du champagne — que bien entendu, je refusai. Je voulais bien rendre service à une femme épouvantée, fût-elle Allemande, mais non boire avec un Allemand. »

1er Janvier 1914.

L'aggravation de l'état de son frère et la résistance obstinée qu'il oppose aux prescriptions des médecins ont eu raison des forces de la pauvre Jeanne. Elle est au lit depuis deux jours avec de la fièvre, un extrême abattement, et c'est Lui qui passe toutes ses heures auprès d'elle.

Cependant, il semblait aller mieux aujourd'hui. La joie de recevoir une centaine de ses chers Ligueurs et de leur distribuer des œillets

rouges ornés de rubans aux couleurs du drapeau et de la Ligue, l'a transfiguré. Toute la journée, sans fatigue apparente, il a échangé des souhaits avec de nombreux amis.

Hier soir, à ma rentrée, Il était sur sa chaise longue, au salon, avec une de ses petites nièces qui lui apportait pour le nouvel an une copie, peinte par elle, d'une miniature de Mme Déroulède. L'original de cette miniature, jadis objet du désir passionné de Déroulède collégien, avait été exécuté pour sa sœur aînée, Marie, qui allait entrer en pension. Le frère avait ardemment envié à la sœur ce portrait d'une mère adorée. Après tant d'années, il le retrouve avec une joie d'enfant. Dans sa robe de velours bleu à pointes de dentelles — sa robe « Anne d'Autriche » qui remonte peut-être à la première de *Diane* d'Émile Augier — c'est bien le doux et fin visage de cette mère spartiate par l'héroïsme, athénienne par le cœur et l'esprit. Son fils en est ému et réjoui comme d'un présage : « Maman est venue me trouver, dit-il à Jeanne, elle me portera bonheur, tu verras : je serai guéri cette année. »

Il a pris la miniature à côté de lui, sur la petite table où nous dînons, dans la chambre de sa sœur toujours couchée : il ne s'en sépare plus. Cette nuit, une tablette mobile installée sur son lit même, supporte le cher portrait, à côté d'une jolie plaquette en argent de sainte Odile, envoyée par une artiste alsacienne. Il y a joint le modeste calendrier avec lequel je lui ai souhaité la bonne année comme de coutume : simple morceau de carton, mais qui représente l'Alsace et la Lorraine parées d'œillets rouges. Une lampe électrique éclaire vivement ces trois objets. Il s'assoupit en les regardant. Je m'avise que cette lumière, le frappant en plein visage, peut gêner son sommeil, encore si léger, et j'éteins la lampe. Ce matin, il me l'a reproché doucement : « Vous m'aviez éteint ma *petite chapelle !* »

Cette « petite chapelle », comme elle symbolise bien le triple idéal qui a régné sur sa grande âme : l'amour de la Patrie, le sentiment religieux, la tendresse du cœur.

L'amour de la Patrie ! on l'accusa souvent de s'en arroger le monopole, sans doute parce

qu'il lui arrivait de répondre à certains qui se targuaient d'être aussi patriotes que lui : « Non, non ! vous n'aimez pas la France comme je l'aime. » Et pourtant il avait raison. Pour la plupart des bons citoyens, l'amour de la Patrie — comme pour la majorité des chrétiens l'amour de Dieu — n'est pas à proprement parler *un amour*. C'est une conviction réfléchie, plus ou moins appuyée sur des motifs historiques ou philosophiques ; tout au plus un *amour de tête* d'où a presque entièrement disparu le côté instinctif, ce

Patriotisme inné, bon entre les meilleurs. (1)

Comme dans le Panthéon antique où chaque Divinité avait son culte et son autel, la Patrie a sa place dans toute âme bien née, entre ces autres idéals jumeaux : la Famille, la Liberté, le Devoir...

Dans l'âme de Déroulède, il n'y a qu'un Dieu et qu'un autel (la religion même est chez lui une forme du patriotisme) : la Patrie, Dieu

---

(1) P. Déroulède, *Pro Patria* (Marches et Sonneries).

jaloux, unique, emplit tout son cœur et n'y souffre ni égal ni rival. Son patriotisme est un véritable amour, non de tête mais de cœur — et on pourrait presque dire de sens — (1) avec tous les caractères de puissance irrésistible et fatale que la Grèce attribuait à l'antique Eros. Il n'a pas seulement la violence passionnée, la délicatesse tendre, l'aspiration perpétuelle, la fixité obsédante et terrible des grands Amours ; mais encore ces menues idolâtries que le bon sens vulgaire taxe d'enfantillage et qui sont la marque de la vraie Passion.

Chez lui, autour de lui, les trois couleurs nationales sont partout : la robe de chambre même dont il s'enveloppe quand il lui est permis de quitter son lit pour sa chaise longue, est blanche, rayée de bleu et de rouge comme les *carmagnoles* des premiers volontaires de la Révolution. Un soir, il contemple avec sa sœur

---

(1) J'ai compté les trésors infinis de ta terre,
J'ai respiré l'air pur et léger de ton ciel,
Et toi que j'adorais d'un amour presque austère,
Je t'aime d'un amour jaloux et sensuel.
P. Déroulède, *Chants du paysan*.

un beau ciel nocturne. Une étoile filante glisse : « J'ai été surprise, fait Jeanne, elle a passé si vite ! Je n'ai pas eu le temps d'exprimer mon vœu. — C'est que tu ne l'as pas, comme moi, à toute heure dans l'âme ; on a toujours le temps de dire : Alsace-Lorraine française !.. »

Ayant appris la tradition qui veut que trois souhaits formés dans une église où l'on entre pour la première fois, soient toujours exaucés, il avait adopté ceux-ci : le bonheur de la France ; le pouvoir du bien ; l'honneur du nom. « Celui-là est superflu, lui dit sa sœur, l'honneur de ton nom est, Dieu merci ! assuré. » Mais lui : « — Tu n'as pas bien compris. Ce que je demande ainsi à Dieu c'est de *ne pas me tenter* en me plaçant entre l'honneur de mon nom et le salut de la Patrie ; car, pour ce salut, je n'hésiterais pas à me déshonorer. » Dans la bouche de ce dévot de l'Honneur, un tel mot est d'une dramatique éloquence. « Je me suis donné, je ne me reprends pas », a-t-il coutume de dire.

La tendresse du cœur est le trait le plus ignoré du caractère de Déroulède. Cet homme

si expansif en apparence a de ses sentiments intimes la plus ombrageuse pudeur.

Seuls, ceux qui l'ont approché de très près ont pu mesurer l'exquise délicatesse de cette sensibilité frémissante. Encore ne se traduit-elle pas par d'abondantes effusions: c'est un regard, un geste, un sourire, une parole qu'il faut entendre à demi-mot, une de ces allusions furtives par lesquelles le cœur parle au cœur digne de le comprendre, mais en laissant toujours quelque chose à deviner, car

... Qui n'en sait rien n'en doit rien savoir.

Nul ne goûte plus profondément la douceur du foyer, les affections familiales, les grâces naïves de l'enfance. Il a gardé à sa mère un culte émouvant. Il est toujours le même homme qui, à vingt ans, éloigné de la maison paternelle pour quelques jours par un vif dissentiment avec son père, ne manquait jamais, chaque matin, de faire parvenir à sa mère un mystérieux bouquet de violettes dont elle seule devinait le sens et la provenance. On sait son

ardente affection pour sa sœur Jeanne ; sa tendresse pour son frère lui a inspiré la plus belle page de l'*Histoire d'Amour ;* ses petits-neveux sont le rayon de soleil de ses dernières années.

Le besoin de faire plaisir à ses amis, de leur être secourable même malgré eux, lui suggère de touchantes ruses de cœur, d'incroyables trouvailles de tendresse. Dans l'ordre moral comme dans l'ordre matériel, sa générosité ne peut souffrir d'être en reste avec qui que ce soit et ce souci s'étend à tous ceux envers qui il se croit la moindre dette de gratitude ou de sympathie.

C'est cette tendresse qui l'a conduit ce matin, à 6 heures, dans la chambre de Jeanne, pour lui souhaiter la bonne année. Il était sorti de son lit seul et sans aide ; seul, il avait passé sa robe de chambre, et quand il est apparu tout à coup, dans l'encadrement de la porte, son pâle visage rayonnait du plaisir de causer à sa sœur une bonne surprise.

Et pourtant qu'elle était poignante à contempler, cette haute silhouette blanche courbée

sur ces béquilles, se traînant par la chambre comme un grand Aigle aux ailes cassées!...

Il s'est souvenu d'avoir été souvent, aux dominos, le partenaire de Rochefort qui fut un virtuose du genre. Et le soir, près du lit de Jeanne toujours souffrante, il s'amuse à m'initier aux secrets de ce jeu paisible. De ses belles mains longues et nerveuses qui ont si fermement tenu le sabre et la plume, il mêle les dominos avec cette grâce de simplicité fière dont il sait ennoblir le geste le plus banal.

Puis nous lisons. Ces jours-ci, c'est *La Rue* de Jules Vallès, dont il goûte fort le style puissant et coloré. Certaines pages sur le jardin du Luxembourg, le vieux quartier de l'Observatoire, réveillent en lui les souvenirs de ses années d'étudiant, de ses premières ardeurs républicaines, de ses flâneries de poète sous les arbres de la Pépinière, et toute cette jeunesse enfuie réapparaît au pli de son sourire.

A soixante-sept ans, Déroulède n'est pas un vieillard. Tout ce qui survit de pur, d'intact,

de vraiment neuf dans les âmes droites que rien n'a ployées ni ternies ; cette fraîcheur d'âme, cette candeur fière, qui font l'éternelle jeunesse des héros, tout cela rayonne dans son regard, vibre dans son rire, frémit dans l'extrême mobilité de ce visage où les nuances les plus délicates du sentiment et de la pensée transparaissent, comme sous la limpidité d'une eau courante la bigarrure des cailloux et des herbes.

---

7 Janvier.

Il m'avait dit récemment : « Mgr Marbeau me presse de communier, mais je ne le veux pas encore ; je ne me sens pas *à point*. Peut-être le serai-je à Nice, le 25 janvier, pour l'inauguration du « Saint Paul » de Pallez, que je désire offrir à l'église du Port. Mgr Marbeau sera à Saint-Raphaël, il reviendra certainement me voir. C'est une idée que j'envisage, ce n'est pas une intention ferme. »

Ces jours-ci, Il était revenu sur ce sujet : « Une chose que je ferais bien pour Jeanne,

pour la rassurer sur l'issue de ce voyage de Nice qui l'épouvante, c'est de recevoir les Sacrements avant de partir. » Avant-hier matin, un saignement de nez subit et très violent l'a fait réfléchir : « Les médecins ont beau ne pas paraître y attacher d'importance, me dit-il, j'aurais pu rester dans l'hémorragie. » Hier, au début de l'après-midi, je croisai en sortant Mgr Marbeau qui venait aux nouvelles. A mon retour, vers 6 heures, Jeanne court à moi dans l'antichambre : « Vous arrivez à point ! Paul sera bien content de vous voir : Mgr Marbeau va venir lui donner l'extrême-onction. »

Le temps d'ôter mon chapeau, de refréner ma cruelle émotion, et voici Monseigneur. Dans la chambre où j'entre à la suite de Jeanne, il y a M. Heurtey que son oncle a fait prévenir, Habert et Pallez survenus par hasard, puis Mariana, Lola et la Charentaise Marie.

Le Malade me sourit et me serre la main en silence. Il est assis sur son lit ; à ses pieds, la lampe éclaire sa « petite chapelle ». Autour de lui tout est blanc, jusqu'au manteau qu'on lui a jeté sur les épaules, et dans toute cette blan-

cheur la pâleur transparente de son beau visage ferme et grave semble lumineuse.

Monseigneur prononce quelques paroles très simples et très hautes. Déroulède, avec la ferveur recueillie d'un preux de Chanson de Gestes, répond aux prières, reçoit le Viatique, tend ses mains aux onctions. La scène est d'une grandeur poignante et vraiment surnaturelle.

Le soir, Il a voulu se faire lire le sermon de Bossuet sur la mort et l'immortalité de l'âme. Mais après une soirée toute parfumée de sérénité tendre et pensive, la nuit a été atroce : étouffements violents, agitation nerveuse, souffrances aiguës que rien n'apaise. Il supporte tout sans plainte ni révolte, répétant seulement de temps en temps : « Que la volonté de Dieu soit faite ! » Et si la douleur lui arrache une crispation des doigts, un grincement de dents, Il se tourne vers moi avec un navrant sourire : « C'est de l'impatience... mais elle n'est dirigée contre personne : seulement contre le mal. »

---

14 Janvier.

Ce n'est plus une vie, c'est un martyre !

Ventouses, piqûres hypodermiques, mouchetures renouvelées aux jambes, n'amènent plus qu'un soulagement momentané.

Tous les accidents foudroyants sont à craindre. Les journées sont mauvaises et les nuits pires. Mais l'intelligence du malade, cette intelligence dont Il redoute si fort le déclin, n'a jamais été plus vive, plus lucide, ni plus indomptable cette volonté qui n'a jamais plié devant le sort.

Dans les trop rares accalmies de ses nuits douloureuses, il se fait lire du Bossuet, du Fléchier, un vieux livre de prières que sa mère a aimé : les *Avis spirituels*, ouvrage ascétique d'un mysticisme ardu. Sans doute il n'en accepte pas tout sans réserve ; parfois il m'arrête : « Ceci, non ; je n'admets pas, je ne comprends pas. »

Ainsi son cœur aimant proteste contre le détachement des affections terrestres. Mais il admire et médite avec plaisir cet austère idéal,

cet absolu désintéressement des biens de ce monde. Tout ce qui est haut et noble, tout ce qui parle d'abnégation et de sacrifice trouve écho dans son âme.

Plus que jamais Il en veut à la médecine et résiste à ses médecins : « Je vois trop bien leur calcul : ils voudraient retarder le plus possible mon voyage... mais ils ne me feront plus rien avant le départ, je ne le veux pas. »

Avant-hier le Dr Magnin est venu, on n'a pas osé l'introduire. Aujourd'hui, la situation semblait si alarmante que Jeanne a mandé d'autorité les Drs Magnin et Fiessinger.

Il n'a pas été dupe du prétexte trouvé à cette visite imprévue, et s'Il les a reçus, c'est sans vouloir se prêter à aucune consultation, même à aucun examen.

Mais la gaîté, cette forme si française du courage, est toujours chez Lui à fleur d'âme, prête à s'épanouir. L'autre soir, Marcel Habert est venu aux nouvelles ; la présence de son ami le plus cher a soudain ranimé le Malade,

las et très faible. Il cite malicieusement ce mot retrouvé dans *Amphitryon :* « Les médecins sont des bêtes. » Et le voilà déclamant de mémoire, avec une verve étourdissante, toute la scène du 2ᵉ acte entre Sosie et Cléanthis, ajoutant au comique du texte la drôlerie de ses commentaires, riant aux éclats, et nous forçant de rire avec des larmes plein les yeux.

Plus le mal s'aggrave, plus s'accroît son impatience de partir pour Nice. Les billets sont pris, les détails du voyage réglés. Il a commandé ces jours-ci, pour se les faire envoyer là-bas, un dictionnaire de Larousse, une collection complète du *Magasin Pittoresque* et l'*Histoire de France* de Lavisse qui doit être, à Roc-Fleuri, notre lecture de fond. Ce n'est pourtant pas illusion de sa part : « Je ne me vois pas à Nice, me disait-Il la nuit dernière ; il ne me semble pas que j'y arriverai. — Comment ! ne partons-nous pas après-demain ?... — Oui, mais je ne me vois pas arrivé. Il est vrai que je ne croyais pas non plus voir la

fin de l'année. — Vous voyez, ce sont des idées folles !... mais si vous les avez, il ne faut pas partir. — Au contraire ! il le faut, et tout de suite : autrement je ne pourrais plus... »

Partira-t-il ? Et s'il part, arrivera-t-il ? Nous vivons dans un cauchemar. Les journaux ont déjà leurs articles nécrologiques tout prêts et composés depuis un mois !...

---

16 Janvier.

Nous partons demain samedi par le train de neuf heures du matin, avec le Dr Magnin et Rolland. Par un de ces miracles de volonté dont il est coutumier, Déroulède semble un peu mieux :

« Je commence à croire, m'a-t-il dit, que j'irai à Nice. » La nuit a été sans sommeil, mais tranquille. Il était uniquement occupé d'un projet nouveau qu'il a mûri en vingt-quatre heures. Il veut s'arrêter demain matin pour entendre la messe, dans une église, sur le trajet du boulevard Malesherbes à la gare de

Lyon. Après avoir pensé à Saint-Augustin, puis à Notre-Dame-des-Victoires, il a adopté Notre-Dame pour plusieurs raisons. D'abord, il n'y a pas de marches à monter et ce sera un détour insignifiant ; mais ce n'est pas là le vrai motif, celui qui a tout emporté : Saint-Augustin n'est que sa paroisse personnelle, Notre-Dame-des-Victoires est surtout le pèlerinage des malades, et ce n'est pas pour sa guérison qu'Il veut prier. Notre-Dame de Paris est la grande métropole française : elle a sonné toutes les heures solennelles de notre histoire, depuis les premiers États Généraux jusqu'aux *Te Deum* des victoires napoléoniennes.

Ainsi la démarche individuelle s'élargit en un geste national et devient pour tous les Français un double exemple, un enseignement suprême, rendu sacré par le danger même qu'il comporte.

Car cette fatigue supplémentaire ajoutée au voyage, cette halte dans une nef glaciale, par une neigeuse matinée de janvier, ce peut être la mort. Il le sait et, secrètement il le désire. Cette mort qui, à Champigny, s'est dérobée à

son attente, pour la deuxième fois il l'appelle, la défie, la provoque, va vers elle puisqu'elle ne vient pas à lui. Tomber là, entre la bannière de Jeanne d'Arc et l'autel, sur ces dalles usées par l'agenouillement séculaire de *son peuple*, c'est encore une fin digne de lui.

Une fois de plus la mort a reculé, comme frappée de respect, devant cet invraisemblable héroïsme. On dirait que tant de grandeur d'âme l'intimide, la désarme, qu'elle n'ose pas toucher à cet homme...

Une voiture d'ambulance, où le Malade était introduit et transporté de son lit même sur une civière, est venue le prendre vers sept heures du matin. Le froid était glacial et le vent aigre ; un soleil au globe rougeâtre luisait à peine dans le ciel blanc de neige. Il avait été convenu que la civière entrerait dans l'église et déposerait Déroulède au pied même de l'autel de la Vierge où une messe devait être dite pour lui. Il avait paru se soumettre — comme il fait souvent pour éviter toute discussion. Mais au

moment de quitter sa voiture, il déclara qu'il entrerait *debout* dans la cathédrale. Et l'on revit, plus effrayant encore, l'effrayant spectacle de Champigny : cet homme si grand dans sa pâleur de spectre, les épaules courbées sur ses béquilles, mais la tête haute et les yeux flambants, traversant l'immense nef où chacun de ses pas semblait devoir être le dernier.

En vain le D[r] Magnin, plus pâle que lui, l'adjurait de ne pas faire, de ne pas prolonger « un effort très dangereux. — Je veux le faire jusqu'au bout, » répondit-il.

Escorté par le clergé qui était venu à sa rencontre, suivi pas à pas par notre petit groupe en larmes, il alla par le bas-côté droit, jusqu'à l'antique statue de Notre-Dame de Paris, là où se trouvent aussi la statue et la bannière de Jeanne d'Arc. Alors il consentit à s'asseoir une minute « pour saluer la Maîtresse de la maison », lui suggéra doucement l'archiprêtre. Puis, malgré toutes les instances, il se releva et reprit cette marche douloureuse jusqu'à l'extrémité de la nef. Enfin, assis dans la chapelle, à côté de sa sœur, il entend la messe et

communie. Mais tel est son état d'épuisement qu'il se laisse recoucher sur la civière, à cette place même, et reporter ainsi jusqu'à sa voiture.

A la gare de Lyon, c'est la foule compacte des Ligueurs et des Ligueuses venus pour l'adieu, bloquant la civière, serrant les mains du Chef, l'embrassant avec des pleurs, lui remettant des bouquets, l'enveloppant d'une étreinte ardente et tendre qu'ils devinent être la dernière.

Enfin le train s'ébranle. Oh! l'angoissant, l'interminable voyage à travers une France d'une beauté funèbre, voilée d'un linceul de neige, dans une atmosphère tour à tour suffocante ou glacée, selon que nous ouvrons ou fermons la porte du compartiment !

Le cher grand Malade, après les premiers instants de fatigue accablée, se redresse, sourit et cause, vainqueur du mal une fois encore. Il conte gaîment une aventure de son voyage « autour de l'Allemagne » :

« Je revenais en France par la Hollande. Là, j'eus l'occasion de m'entretenir avec un

diplomate du pays, M. *** qui venait de m'inviter à l'inauguration du monument de Grotius.

« M. Déroulède, me dit-il, vous êtes un homme très dangereux. Demain l'Europe serait à feu et à sang si on vous écoutait. — Détrompez-vous, lui répondis-je, mon œuvre et moi nous sommes pour l'Europe la meilleure garantie de paix et pour vous, Hollande, d'indépendance. Tant que la France ne renoncera pas à reprendre l'Alsace-Lorraine, tant que « le lapin, comme dit Bismarck, ne sera pas digéré », les Allemands, forcés de se tenir sur leurs gardes, ne vous attaqueront pas. Mais le jour où l'abdication de la France serait consommée, l'Allemagne, qui a besoin d'un débouché sur la mer du Nord, se retournerait contre vous, et la Hollande serait sa première proie. »

« M. *** m'écoutait avec attention : tout à coup il me demanda la permission d'aller chercher son secrétaire, qu'il me présenta en le chargeant de me conduire et de me placer à l'inauguration de la statue de Grotius. Pen-

dant la cérémonie, le jeune homme, fort aimable, me dit : « Savez-vous ce que M. *** m'a dit l'autre jour, quand il est venu me chercher pour assister à votre entretien ?... « Venez donc, c'est très intéressant, je suis en train de causer avec Déroulède... *Mais il n'est pas fou !* »

Ce souvenir l'amuse, mais la trêve est de courte durée.

Pendant tout le voyage, les étouffements succèdent aux défaillances, les crises d'énervement aux rares instants de sommeil. A 11 heures du soir nous sommes à Nice — enfin ! et Déroulède, épuisé mais content, salue d'un pâle sourire cette villa du Roc-Fleuri qu'il a tant désiré revoir.

A NICE

Roc-Fleuri, 18 Janvier 1914.

Une haute maison blanche aux volets d'un vert tendre, au-dessus d'un mur festonné de feuillages où des pilastres s'arrondissent en larges arcades à la romaine. Une petite rampe parallèle à la route, bordée à droite par une muraille masquée d'un fouillis de verdure, à gauche par quelques vieux lauriers. En haut de cette rampe, sur la droite, une élégante grille blanche suivie de quelques degrés de marbre blanc au delà desquels s'entrevoit une sorte de vestibule presque pompéien, avec une statue au fond et un palier où s'ouvre à gauche la porte de la villa.

Au rez-de-chaussée, un beau salon orné de portraits de famille, une salle à manger égayée de vigoureuses natures mortes signées André Déroulède, ouvrent sur un double perron de pierre aux balustres surmontés de vases de fleurs, qui descend sur une terrasse sablée. Sur la terrasse, le long de l'escalier, de la balustrade, partout grimpent des rosiers, des héliotropes, des géraniums roses; une platebande d'œillets rouges court le long de la grille qui domine la route. A gauche en regardant la mer, un jeune mimosa balance ses fines aigrettes et ses grelots d'or. A droite, un magnifique palmier ombrage un petit parterre où des plantes grasses dessinent les lettres R. F.

De ce côté, la terrasse aboutit à une tonnelle carrée, enguirlandée de souples feuillages, comme on en voyait dans les *villulas* romaines. Entre le palmier et la maison, une allée sinueuse monte en pente rapide à travers le jardin où mimosas, palmiers, orangers aux fruits d'or, poivriers aux baies roses, mêlent leurs feuillages denses.

Au premier étage sont les chambres d'amis,

le petit salon et la ravissante pergola que le cher Malade a fait aménager pour s'y tenir, les jours de beau temps, jusqu'au coucher du soleil. Sa chambre est au second, à gauche, en façade. Jeanne, qui l'occupait jusqu'ici, prend désormais la petite pièce à côté, sur le jardin. Les deux lits ont été disposés parallèlement de telle sorte que, la porte de communication restant ouverte, le frère et la sœur peuvent, même couchés, se voir et se parler mutuellement.

De la terrasse et de toutes les pièces de la façade, on a la même admirable vue. Elle embrasse toute la baie des Anges jusqu'à la pointe d'Antibes, avec la ville de Nice sur la droite. Comme pour fêter l'arrivée du Maître, le ciel, brumeux ce matin, s'est éclairci. Entre des nuages bleutés, un rayon de soleil vibre, couvrant la mer pâle d'une cuirasse d'argent. C'est un aspect délicat, fin et tendre, très différent de l'éclat cru du Midi traditionnel. Puis, c'est le couchant, perçant de flèches d'or la panne plombée des nuages... enfin la nuit... toutes les lumières de la ville dessinent dans l'obs-

curité des lignes de feu dont le reflet tremble dans le miroir sombre de la mer ; les phares de Nice et d'Antibes allument leurs éclairs rouges, verts, blancs ; des milliers d'étoiles scintillent entre les palmes ; des oiseaux gazouillent en sourdine. Et seule sur la terrasse, je regarde, le cœur serré, les deux taches de lumière que font, sur la façade obscure de la maison, les fenêtres de la chambre où Il respire, médite et souffre.

Oasis de parfums, de lumière et de rêve entre le ciel bleu et la mer bleue, paradis de paix souriante au-dessus d'une ville de cohue, de poussière et de bruit, ainsi m'apparaît Roc-Fleuri, chaque fois que j'y remonte par les pentes sinueuses du Mont Boron. Quelque chose comme, dans nos Chansons de Gestes, cette île enchantée d'Avallon qui offrait aux Preux fatigués d'exploits un rajeunissement magique en des palais merveilleux, aux parcs bruissants d'eaux vives, où des siècles passaient sans les vieillir d'une heure.

Voyait-Il ainsi son cher Roc-Fleuri, quand il y voulut venir abriter ses souffrances, le dernier Paladin qui me disait la veille du départ : « Si le soleil de Nice ne me fait pas de bien, rien ne m'en fera. »

Il s'est levé, le soleil de Nice ! Sa caresse d'or tiède entre par la croisée ouverte dans la chambre du cher Malade, colorant pour lui l'horizon des montagnes mauves poudrées de neige, brodant de paillettes vermeilles le satin bleu de cette mer indolente et le soir, ourlant d'une frange irisée les cimes noires des pins. Rendra-t-il le souffle à ce cœur épuisé d'avoir trop battu, la souplesse à ces artères durcies par un trop long effort ? Ou bien tout cela, balancement des flots, frémissement des palmes, calices épanouis et parfums envolés, n'est-il que le rayon suprême, la gloire d'apothéose où doit s'éteindre cette vie de héros, comme s'éteint chaque soir le soleil dans une auréole embrasée ?

Quelles sont ses pensées quand Il suit du regard en silence le pâlissement du crépuscule obscurci par la nuit ? Quel rêve est-il venu

chercher de si loin dans ce pays d'éternel azur? Est-ce la Vie ou la Mort qu'il voit venir à lui dans cette traînée d'or rouge qui met chaque soir sur la mer bleue la balafre d'une blessure fraîche ?

De ce délicieux paysage fait de couleurs vives et de clarté tendre, il monte une tristesse affreuse... ; fermons la fenêtre, allumons les lampes et tâchons de ne plus penser.

Ce séjour dont Il espérait tant de bien, commence mal.

La première nuit, il a appelé sa sœur — ou cru l'appeler dans l'engourdissement d'un demi-sommeil. Soit qu'elle fût trop lasse, soit que l'appel fût trop faible, Il n'a pas été entendu. Alors, pris d'inquiétude, Il l'a renouvelé, multiplié à voix de plus en plus haute, et Jeanne, éveillée à ses cris, l'a trouvé suffocant, épuisé, frémissant d'angoisse : « Ah ! que j'ai eu peur ! Tu ne me répondais pas : je t'ai crue morte. »

Et depuis, Il répète avec tristesse : « Quel présage ! »

Hier soir, appuyé sur Jeanne, il a voulu se lever ; mais trop faible, il s'est affaissé contre elle qui n'a pas eu la force de le retenir. Et ne songeant qu'à lui éviter une chute brusque, elle-même, tombée rudement sur l'angle du lit, s'est blessée au front. Heureusement le Dr Magnin était encore là ! Mais ces deux incidents ont assombri nos premiers jours.

---

21 Janvier.

Deux jours de pénitence ! Deux longs et tristes jours d'angoisse !...

Le Dr Magnin est reparti. Notre cher Hôte, trop faible et trop triste pour causer ou lire, est énervé, découragé, inquiet. Ses jambes, enflammées par le voyage, sont très douloureuses. Et ce vieux soldat qui a des délicatesses de jeune femme, ne peut souffrir de se laisser voir et approcher dans cet état de misère physique — même par moi ! ..

Cependant le bruit de son arrivée s'est répandu. Les passants lèvent la tête vers ses fenêtres. Beaucoup saluent et, plusieurs fois par jour, des : Vive Déroulède! qu'il entend de son lit montent de la route.

Aujourd'hui le soleil s'était levé radieux, Il a exigé que Jeanne fît un tour de promenade. Elle nous a emmenés par de jolis chemins rustiques jusqu'au bord de la mer. Le charme printanier de ce pays a quelque chose d'accablant en face de ce lit de souffrance où notre pensée est rivée. Pour ne pas trouver odieuse et féroce l'ironie de ce triomphant azur pailleté d'or, il faut songer que le Malade en jouit quand même un peu et qu'il en a désiré la caresse.

---

23 Janvier.

Pallez est arrivé hier avec deux exemplaires du saint Paul : le premier doit être offert et inauguré dimanche prochain à l'église du Port, par Mgr Chapon et Mgr Marbeau. Le second est destiné à la villa de Roc-Fleuri.

Aujourd'hui, nous sommes allés, Rolland et moi, sur la montagne du Château, visiter ce cimetière dont les marbres découpent, en face de nos fenêtres d'étranges silhouettes d'une si éclatante blancheur, sur le feuillage noir des pins et des cyprès. Devant la tombe de Gambetta, je me suis agenouillée un instant, en union de pensée avec Celui qui souffre, là-bas, dans la villa blanche assise sur les pentes du Mont Boron. Comme nous nous en retournions à pas lents, le cœur oppressé de la même angoisse, Rolland me dit :

« J'ai fait une prière à Gambetta là-haut. » Et moi, mélancoliquement: « Nous avons sans doute fait tous deux la même. — Je lui ai dit: ton Disciple va peut-être aller te rejoindre bientôt, malheureusement : envoie-nous-en un autre pour le remplacer. »

Je suis restée un moment effarée, glacée, le cœur en révolte contre cette prévoyance naïvement implacable qui envisage de sang-froid un lendemain dont je ne peux pas même supporter l'idée. Puis j'ai courbé la tête : la résignation de ce cœur simple a raison, aux yeux

du Maître, contre le frémissement de ma douleur. Il est plus près que moi de la doctrine du Héros, de la leçon qu'Il a toujours donnée : « Ne criez pas vive moi, ne criez pas vive un homme, criez vive la France! »

Ce vrai Ligueur consent que son Chef meure pourvu que la Patrie vive, sauvée par un autre mais sauvée *quand même*.

Alors j'ai compris pourquoi, jusqu'à l'achèvement de son œuvre, la Ligue ne peut pas mourir. J'ai mesuré de quelle admirable sagesse, de quelle abnégation sublime est fait le patriotisme de Celui qui, après avoir crié lui-même:

Qu'importent les morts, la Liberté vit!...

a su l'imposer à ses soldats les plus fidèles, ce cri qui, devant son lit d'agonie, me semble moins surhumain qu'inhumain.

---

24 Janvier.

Il n'a pas encore pu se servir une seule fois de son ascenseur; il n'a rien vu des aménage-

ments exécutés sur ses indications : ni le petit salon, ni la pergola, ni la chambre que j'occupe. Depuis quelques jours, Il se fait faire un peu de musique par Jeanne, mais sa faiblesse ne peut supporter que des sons très doux : atténués par la pédale sourde. De ma chambre j'entends parfois ces sons voilés qui ont la douceur déchirante d'un hymne funèbre.

La journée a été très mauvaise. Il se sentait si mal qu'il a eu l'idée de faire monter le saint Paul dans sa chambre, ne pouvant descendre au salon pour le voir. Mais la difficulté du transport l'y a fait renoncer.

Le Dr d'Oelsnitz lui a formellement interdit d'assister demain à la cérémonie de l'église du Port : « Vous risqueriez, lui a-t-il dit, une crise d'urémie foudroyante qui pourrait vous emporter en douze heures. » Et ce malade d'ordinaire si indomptable, s'est soumis avec une facilité singulière.

---

25 Janvier.

Hier soir, la pauvre Jeanne était éperdue de terreur. J'ai veillé avec elle dans sa chambre jusqu'à 1 heure du matin, mais à l'insu de son frère. Quand je l'ai quittée, il était très calme.

A quatre heures, j'entends frapper à ma porte; je me dresse dans un sursaut d'épouvante. C'est Lola : « Monsieur envoie cette dépêche à Mademoiselle en la priant de la copier tout de suite : c'est pour les journaux. » Elle me laisse une feuille de papier où je lis ces lignes entièrement tracées de sa main, mais d'une écriture à peine formée, inégale, tremblante, poignante à voir :

« Malgré longue nuit d'insomnie qui a suivi la journée ensoleillée d'hier, M. Paul Déroulède, très fatigué, n'en a pas moins tenu et ne s'est pas moins trouvé en état d'assister pendant quelques instants, en compagnie de sa sœur et du Dr d'Oelsnitz, à l'inauguration de la nouvelle œuvre du statuaire Lucien Pallez représentant saint Paul en mission.

« C'est Monseigneur Chapon, évêque de Nice, qui a personnellement procédé à la bénédiction de cette statue que Mlle Déroulède a offerte, comme ex-voto de gratitude et de reconnaissance, en souvenir du voyage si heureusement accompli samedi dernier de Paris à Nice par son frère Paul.

« Aussitôt la bénédiction donnée, M. Déroulède s'est fait reconduire Villa Roc-Fleuri où toute visite lui sera interdite jusqu'à nouvel ordre.

« Une foule nombreuse et recueillie avait tenu à honorer de sa présence cette pieuse et touchante manifestation, pour laquelle Monseigneur Chapon trouva les vœux les plus émus et les plus élevés. L'évêque de Nice remercia Mlle Déroulède de sa généreuse donation et félicita tout particulièrement l'éminent statuaire de l'extrême réussite de son œuvre qui restera un des joyaux artistiques de la ravissante église du Port.

« L'inscription gravée sur la statue est la suivante : *Oportet credere*. Il faut croire! — C'est, on le sait, un des appels que Paul Dé-

roulède a le plus fréquemment jetés à ses fidèles Ligueurs :

Dieu là-haut, la France ici-bas. »

Au bas de la page Il a rajouté ces mots à peine lisibles — les derniers qu'Il ait tracés ! — que je déchiffre à travers mes larmes : « Chère amie, prière de copier et de faire copier. »

Donc, Il ira à Notre-Dame-du-Port ! Sa soumission, comme je l'avais craint, n'était qu'une feinte... Pour la troisième fois depuis six semaines, il s'offre volontairement à la mort qui semble se détourner de lui.

Ce matin de bonne heure, la pauvre Jeanne vient à moi tout en larmes : elle connaît la dangereuse résolution de son frère, elle l'a trouvé tout habillé, et nous n'arrivons pas à calmer ses sanglots, son affreux désespoir : « Vous avez entendu ce qu'a dit le médecin ? C'est la mort ! Il ne sera plus là ce soir !... »

Soudain, l'automobile du docteur s'arrête sous la fenêtre... Et subitement redevenue maîtresse d'elle-même, domptée, reprise par la chaîne resserrée de son cruel devoir, elle sèche

ses pleurs et remonte vers son Malade pour assister à la visite. Puis elle reparaît, le visage encore gonflé de larmes, mais le chapeau sur la tête, courbée de nouveau sous l'inflexible volonté de Celui à qui elle n'a jamais dit non : « Il m'envoie à l'église d'avance : il veut que je communie. Mais vous, il vaut mieux que vous l'attendiez et ne partiez qu'avec lui. »

A dix heures, avertie par le bruit du treuil, je vais au-devant de l'ascenseur qui amène Déroulède dans le vestibule du rez-de-chaussée. On l'assied quelques minutes sur une petite chaise de bois. Il a sa figure de Champigny et de Notre-Dame, cette fière et pâle figure illuminée par la joie du martyre, et le sourire de défi qu'Il m'adresse en me serrant la main me glace le cœur.

Refusant de se laisser porter, il marche sur ses béquilles jusqu'aux quatorze marches de marbre, qu'Il descend lentement, une à une, dans un silence tragique où l'on n'entend que le souffle de nos poitrines oppressées. Sa sœur, qui arrive à ce moment, le précède à reculons, prête à le recevoir dans ses bras s'il défaille;

le jardinier le soutient par derrière. Puis on l'installe en voiture et je le devance à l'église pour l'annoncer. Nous sommes en retard. Sur le parvis, Pallez, livide d'anxiété, les deux évêques, le clergé en habit de chœur, les gymnastes avec drapeaux et musique, une foule ardente et nerveuse, s'interrogent avec anxiété : « Pourquoi ne vient-Il pas?... N'a-t-Il pas succombé en route? »

C'est Lui, enfin!... Une longue et vibrante acclamation emplit l'air. Clairons et tambours sonnent au drapeau. Porté dans un fauteuil à travers la foule enthousiaste, sous la caresse des drapeaux inclinés, le héros, blême et souriant, rayonne d'une joie sublime. Une place lui a été préparée devant la grille du chœur, du côté de l'épître, en face du saint Paul qui, sous la clarté de mille cierges, surgit, tout blanc, d'un buisson de verdure et d'œillets rouges.

Après une courte harangue de Mgr Chapon et la bénédiction de la statue, tout le clergé insiste pour qu'Il se retire, mais il s'y refuse énergiquement : l'instant qu'il attend, qu'il

espère, n'est pas encore venu. Tout à l'heure, pour l'élévation, les drapeaux s'inclineront encore, tambours et clairons sonneront aux champs... Si son âme pouvait s'exhaler dans cette apothéose guerrière, aux frissons de la soie tricolore, à ces stridentes notes de cuivre, évocatrices des victoires de demain! Tel est son rêve.

Cependant, au moment de commander la sonnerie, un prêtre s'approche et s'informe si ce fracas ne lui sera pas une trop grande fatigue. Et lui qui supporte à peine le son assourdi du piano de Jeanne, il proteste en souriant et répète par deux fois : « Je suis un vieux clairon! »

La fanfare éclate, puis se tait... Allons! la Mort s'obstine à tromper son attente : Il vit, la messe s'achève sans accident.

Pendant qu'avec mille peines on écarte la multitude délirante pour le reconduire à sa voiture, Mgr Marbeau, qu'Il a invité à déjeuner, nous attend sur la terrasse de Roc-Fleuri, toute baignée de soleil. Au-dessus de la balustrade, une rose magnifique balance sa corolle

épanouie et parfumée. Je songe à cette autre rose tragique déposée jadis par le zouave de Sedan sur le lit de son frère blessé, à l'ambulance du fond de Givonne.

Pour couronner cette journée écrasante, au lieu de se mettre au lit en revenant de l'église, Il emploie son après-midi à faire ranger sous ses yeux la bibliothèque de son cabinet de travail.

---

28 Janvier.

Mon exil recommence : je ne l'ai pas vu depuis trois jours. Mais, à son insu, j'ai repris mes veilles dans la chambre de Jeanne. Entre trois et quatre heures du matin, j'entre à pas furtifs dans cette chambre obscure où Il ne peut me voir, mais d'où je le vois très bien, car sa chambre, à lui, est éclairée. Sa sœur, alors, peut dormir tranquille, sûre que je l'éveillerais à la moindre alerte.

Et ce sont des heures à la fois si douces et si poignantes que j'en sors le cœur malade. Jeanne endormie, Il se croit seul, parle à voix

haute et je surprends dans ses paroles l'expression toute vive de sa souffrance sans illusion, de sa clairvoyance tranquille. Parfois le désespoir de se sentir si faible, si désarmé, si impuissant à couronner l'œuvre libératrice plus que jamais urgente, lui arrache un véritable rugissement de lion blessé. Mais, le plus souvent, il ne lui vient aux lèvres que des soupirs d'une douceur résignée. De quel accent las et découragé Il disait l'autre nuit : « Ah! laissons tout cela!... laissons tout cela... c'est fini. » Et quelle immense tristesse dans ce mot murmuré à mi-voix : « Pauvre Alsace! »

Hier matin, sur sa prière, Jeanne s'est mise au piano vers 5 heures. Elle lui a joué du Mozart en sourdine, adorablement, avec un sentiment exquis où tremblaient toute sa tendresse et toute sa douleur. Je me suis rappelé les beaux vers de Sully-Prudhomme qu'Il aimait et qu'Il me citait à Langély :

Vous qui m'aiderez dans mon agonie
Ne me dites rien :
Faites que j'entende un peu d'harmonie
Et je mourrai bien.

Et c'était si poignant, si sublime, si délicieux, si cruel, cette musique de rêve berçant cette agonie de héros, que je me suis enfuie tout en larmes.

---

29 Janvier.

En entrant, à quatre heures, dans la chambre de Jeanne, j'ai trouvé le frère et la sœur endormis du meilleur sommeil. Lui, tranquillement allongé, sans Cheyne-Stokes ni halètement, dans une paix que je ne lui avais pas encore vue depuis que je suis à son chevet. Mais il s'est bientôt réveillé, souffrant atrocement des jambes. Le docteur a prononcé hier le mot sinistre de *gangrène*... ; je sais trop ce que ce mot signifie, et mon épouvante s'efforce en vain de l'oublier.

. . . .

Dans la matinée j'avais accompagné Jeanne chez les religieuses de l'asile Sainte-Hélène,

fondé par Mme André Déroulède. Nous avions visité la maison, dont les intérêts sont aux mains des possesseurs de Roc-Fleuri. Les bonnes sœurs, qui vénèrent « Monsieur Paul », avaient demandé à venir le voir. Nous avions parlé de Lui longuement, presque gaîment. Vers la fin de l'après-midi, comme je rentrais de quelques courses en ville, Marie me dit, en m'ouvrant la porte, que son maître m'avait réclamée « au moins dix fois ». Toute joyeuse à l'idée qu'il se départait enfin de cette douloureuse pudeur faite d'amitié plus que d'amour-propre, qui m'exilait de son chevet, j'attendis un appel qui ne vint pas.

Aussi quand, à une heure du matin, Lola, frappant à ma porte, me dit : « Monsieur prie Mademoiselle de monter auprès de lui, » mon premier mouvement ne fut pas de peur, mais de joie.

Je montai en hâte. Mariana et Lola étaient debout au pied du lit avec des visages bouleversés. A genoux contre ce lit, Jeanne sanglotait, une main sur le cœur de son frère qui lui répétait d'une voix faible et haletante : « N'ôte

pas ta main..., il n'y a que cela qui me fait un peu de bien. »

Mais ce que je vis tout d'abord, ce qui fit éclater à mes yeux l'horrible vérité, ce fut son visage à Lui : cette blanche figure d'agonie, d'une transparente pâleur d'albâtre comme baignée d'une lumière intérieure; contractée par la souffrance, rassérénée par la stoïque attente de la mort, et déjà resplendissante d'immortalité.

Il me reconnut, m'appela par mon nom et prit ma main qu'il ne devait plus quitter.

Pendant que Mariana le veillait, il s'était senti très mal; si mal qu'il avait fait chercher le médecin, mais en recommandant qu'on ne réveillât pas Jeanne avant son arrivée, car « elle s'affolerait inutilement ».

Il souffrait d'élancements aigus au cœur et jusque dans la poitrine, d'une barre douloureuse dans l'estomac. Mais toujours égal à lui-même, il constatait ses souffrances sans se plaindre et disait à sa sœur avec une fermeté tendre : « Non, non, pas de larmes!... Sois courageuse : il faut vivre!... »

Le médecin, bien que sans illusion, essaya de tout, lui fit jusqu'à douze piqûres. Quand le bras gauche en fut criblé, il passa au bras droit, puis aux avant-bras : caféine, spartéine, huile camphrée, tout fut mis en œuvre. Et le pauvre martyr, avec une parfaite conscience de son état, répétait : « Non, docteur, vous ne me soulagerez pas ; c'est impossible. »

Pourtant, au bout d'une heure environ, la crise parut céder..., il y eut une lueur d'espoir fou. Lui-même disait : « Je souffre moins ; vous m'avez soulagé tout de même ; je croyais bien que cette fois c'était irrémédiable. » Puis à moi : « Vous voyez, le docteur me remet à flot de temps en temps, mais je ne suis plus bon à rien. » Même dans les affres de l'agonie, cette intelligence, dont il redoutait tant la perte, restait intacte et il se préoccupait du recueil de souvenirs qu'il avait compté préparer à Nice.

Mais presque aussitôt le mal reprit plus violent, la poitrine s'emplit de bruits sinistres, les yeux se voilèrent : « Je n'y vois plus, » dit-il du ton paisible d'une constatation attendue. Déjà la mort était écrite sur sa figure livide et

creusée ; sa tête retomba en arrière sur l'oreiller...

Devant ces yeux ternis, cette bouche béante et muette, la malheureuse Jeanne se dressa, hagarde, poussant des cris déchirants, et jeta ce suprême appel : « Paul !... tu m'entends ?... Dis-moi que tu m'entends !... » Et la pauvre tête inerte sembla revivre pour se tourner une fois encore, d'un effort presque effrayant, vers la sœur adorée, ange gardien de toute une vie.

Le docteur, Pallez et Rolland qui s'étaient tenus dans une pièce voisine pendant l'agonie, l'emmenèrent, hurlante de douleur, jusque dans sa chambre.

Il était deux heures et demie du matin.

Quand Il fut habillé, étendu sur son lit refait avec la croix de la Légion d'honneur et la médaille de 1870 sur le cœur, les mains jointes sur le chapelet de Jeanne et sur une petite croix d'or donnée par M[gr] Marbeau, on mit à droite du lit le *Quand même !* de Mercié, avec un ruban et un bouquet trico-

lore ; à gauche la miniature de sa mère, la *sainte Odile* et la photographie du *saint Paul*. Et sur le drap semé de lauriers et d'œillets rouges, les plis sacrés du drapeau s'éployèrent — de ce drapeau qu'Il a tant aimé, pour qui seul Il a vécu, lutté, souffert, et qu'Il rêvait de sentir en mourant palpiter sur son front, dans l'odeur de la poudre et l'ivresse de la victoire. La paix sereine et douce qui plane sur les traits calmés du Héros, enfin guéri de sa longue torture, le rend presque consolant à regarder. Toute sa grande âme rayonne sur son visage immobile. Il est beau comme la statue même de l'Héroïsme.

Tout Nice a défilé dans la chambre mortuaire : « Je ne veux voir personne, mais je veux que tout le monde puisse voir mon frère, a dit noblement Jeanne : il appartient à la France. »

Et c'est bien le cœur de la France qui palpite et sanglote autour du lit funèbre. Des gens de toutes classes, de tout âge, de toute con-

dition, viennent en pleurant contempler une dernière fois le Héros — on peut le lui donner maintenant, ce titre que repoussait sa modestie. — Beaucoup amènent leurs enfants. Je vois des tout petits de deux, trois ans, à qui on tient la main pour faire le signe de la croix, tremper dans l'eau bénite le brin de laurier qui sert de goupillon et envoyer des baisers au grand Mort. Des ouvriers sortent en chancelant, les yeux noyés de larmes; une pauvre vieille en tablier bleu tombe à genoux, sanglotante, il faut qu'on l'aide à se relever.

La mise en bière a eu lieu le 31 janvier à quatre heures. On a mis d'abord le drapeau dans le cercueil; puis les porteurs — certains pleuraient — ont déposé le corps dans ce cercueil de chêne poli à poignées d'argent doublé d'une bière de plomb capitonnée de blanc. Sur le grand cœur qui ne bat plus, Jeanne a posé la miniature de sa mère — cette miniature qu'Il avait reçue avec une joie si vive, le 31 décembre, et qu'Il n'a plus voulu quitter.

Il emporte le chapelet de sa sœur et la petite croix de Mgr Marbeau, enrubannée de tricolore. Dans les plis du drapeau, son visage resplendit d'une beauté fière, majestueuse, vraiment surhumaine : « Ah ! s'écrie Jeanne, nous aurons la guerre cette année : *Il voit la victoire !* »

Mais à peine avons-nous le temps de le contempler; on visse le couvercle de chêne qu'orne un grand crucifix d'argent et sur lequel une plaque de métal porte gravés ce nom et ces dates :

PAUL DÉROULÈDE

2 *Septembre* 1846 — 30 *Janvier* 1914.

A six heures, le cercueil est descendu dans le salon transformé en chapelle ardente.

1er Février.

Et maintenant, c'est la *dernière veillée !*

Sur le mur où souriaient les portraits d'An-

dré et de sa jeune femme, s'étend une draperie noire à croix blanche, semée d'étoiles. La tête contre ce mur, le cercueil repose sous le catafalque jonché de fleurs où brillent aux clartés des cierges la croix de la Légion d'honneur et la médaille de 70.

« Il appartient à la France ! » Demain, ce sera le triomphe et l'apothéose. Demain, la Patrie elle-même viendra chercher son Héros pour l'escorter à sa dernière demeure, comme une mère porte dans ses bras jusqu'à son berceau son fils endormi. Et ce sera l'hommage unanime : les discours, les fanfares, les drapeaux, la pluie de fleurs et la pluie de larmes qu'une foule enthousiaste mêlera sur son passage, la douleur des amis, le respect des adversaires, la Gloire clamant dans l'azur de France les syllabes de ce nom sacré... Mais ce soir, oh ! ce soir Il est encore à nous. A nous qui n'avons pas attendu l'heure triomphale pour être siens ; à nous qui l'avons suivi dans l'épreuve, assisté dans le combat, acclamé dans la défaite, consolé dans l'exil, aimé jusque dans la mort. Ne pleure pas, France,

tu ne l'as pas perdu : rien ne peut séparer son âme de ton âme... Ne pleurez pas, Alsace et toi, Lorraine : Il s'était fait votre rançon et nous saurons un jour, que par son sacrifice, « en montant au ciel Il emmène captive la captivité elle-même .. »

Mais nous qui le perdons et qui perdons en Lui l'envie et la douceur de vivre, laissez-nous oublier que cette nuit va finir, que le soleil est déjà au bord de l'horizon, qu'il faudra tout à l'heure quitter cette chambre en deuil où nos larmes tombaient doucement sur le drap noir, éteindre les cierges, revoir la lumière, rentrer sans Lui dans la vie. Et pour obéir, hélas! à la chère Volonté sacrée, tracer avec le sang de nos cœurs l'évangile douloureux de cette Passion héroïque.

FIN

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.). — 363.5.1915.

